This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

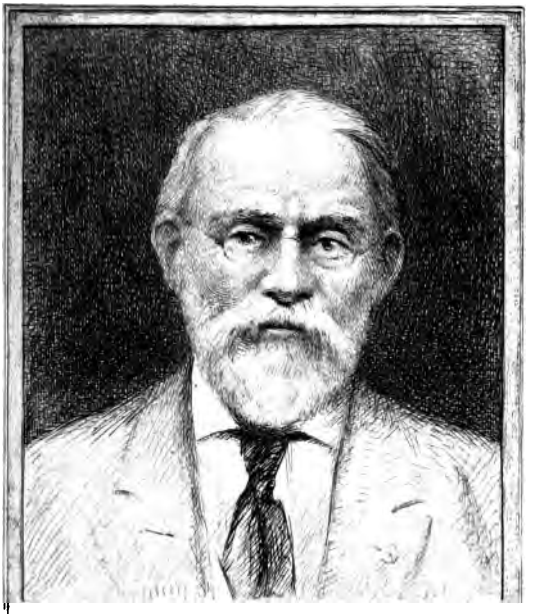
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

JOURNAL ETRANGER.

MARS 1758.

HUMANI NIHIL HIC ALIENUM. *Terent.*

A PARIS.

Chez MICHEL LAMBERT, Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoiſe, au Parnaſſe.

M. DCC. LVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

AP
20.
.J87
1758
Mai

T24-2742

JOURNAL ÉTRANGER.

ANGLETERRE.

I.

Dissertation sur la Population du Genre Humain, par M. WALLACE. Edimbourg. Hamilton 1753. Second Extrait (1).

LES CAUSES du décroissement actuel des hommes sont ou Physiques ou Morales.

Les Physiques sont l'altération qui est arrivée dans la température de l'air,

(1) Le premier se trouve à la page 136 du Journal de Janvier 1758.

la diminution de chaleur dans le Soleil, moins de salubrité & de vertu dans la terre. Toutes ces causes ont pû interrompre & diminuer la génération, comme aussi trancher le cours de la vie de plusieurs personnes. Le monde a fait encore bien des pertes par la famine & par la peste. Au reste ce n'est peut-être pas ce qui a le plus dépeuplé la Terre; les deux maladies qu'on sçait avoir été inconnues à l'Antiquité ont fait de tous côtés un cruel ravage. On devinera facilement que c'est de la petite vérole & des maladies vénériennes dont on veut parler ici. La premiere a paru pour la premiere fois du tems de Mahomet. Le premier qui en ait fait mention, c'est un certain *Aaron*, Prêtre & Medecin d'Alexandrie qui fleurissoit vers l'an 622. Il paroit constaté que ce fleau emporte en différentes Villes d'Angleterre deux personnes sur onze. Le Docteur *Jurin*, d'après un calcul fait pendant 42 ans, prouve qu'à Londres il en meurt un quatorziéme des Habitans de cette Ville, avant qu'ils ayent eu des enfans. On sçait que la maladie vénérienne a commencé au

siége de Naples en 1493. Si elle n'eſt plus auſſi dangereuſe que dans ſon principe, elle nuit toujours conſidérablement à la population en rendant nos générations débiles, infirmes & ſouvent ſtériles.

Ces cauſes phyſiques n'auroient pas encore pû opérer une diminution ſi ſenſible, ſans les cauſes morales que nous réduirons au nombre de dix : ſçavoir, 1° la différence des Religions ; 2° la différente façon de ſe faire ſervir & de nourrir les pauvres ; 3° l'ordre des ſucceſſions changé, & le droit d'aîneſſe établi dans les derniers tems ; 4° le peu d'encouragement qu'on donne aujourd'hui au mariage ; 5° le grand nombre de ſoldats qui ſervent en Europe dans les nombreuſes armées qui ſont ſur pied ; 6° l'extenſion trop conſidérable du commerce ; 7° le peu de cas qu'on fait à préſent de l'agriculture ; 8° la trop grande étendue qu'ont les Etats modernes ; 9° la ruine des petits Gouvernemens ſubjugués par les Monarchies & ſpécialement par l'Empire Romain ; 10° l'éloignement de cette ancienne ſimplicité qui a tant pré-

valu dans les premiers siécles. Toutes ces causes morales ont plus ou moins influé, & toutes ensemble ont operé de grands changemens : on va les discuter en détail.

1°. La différence des religions a dû être suivie d'effets bien sensibles. Au Paganisme a succédé la Religion Chrétienne, & puis est venu le Mahometisme dont il faut dabord examiner les suites. La Polygamie des Orientaux est certainement nuisible à la propagation : il est évident que plusieurs femmes mariées à un seul homme doivent moins fournir de sujets à l'Etat, que si chaque mari n'avoit qu'une seule femme. Dailleurs la disproportion entre la naissance des garçons & des filles en Orient est exagérée ; il est faux qu'il naisse beaucoup plus de filles. Si l'on ajoute à l'abus de la pluralité des femmes, celui des Eunuques destinés à leur garde, qui font autant d'hommes de moins, & les esclaves du sexe qui sont au service du serrail & qui se marient fort rarement, on conviendra du désavantage des contrées qui suivent la religion de Mahomet.

Quant au Christianisme, quelques

Proteſtans ont prétendu que l'impoſſibilité d'obtenir le divorce dans la Religion Romaine, étoit un obſtacle à l'accroiſſement du genre humain, parce que tel mari & telle femme qui n'ont point enſemble d'enfans, pourroient en avoir s'ils étoient unis à d'autres perſonnes. Pour moi je crois ce cas aſſez rare; & l'avantage qu'on pourroit y trouver ſeroit contrebalancé par les abus qui en réſulteroient, ſi l'on permettoit trop facilement le divorce. D'un autre côté, le préjugé de ceux qui par religion préferent le célibat à l'état du mariage, la quantité de Prêtres & de Religieuſes ſont ſans contredit la vraie cauſe de la dépopulation dans les Etats Catholiques Romains, & ſurtout dans ceux du Pape. Comme les terres y appartienent pour la plupart aux Eccléſiaſtiques, le commerce y eſt négligé, ainſi que la culture des terres (1).

[1] La poſſeſſion des biens par les Eccléſiaſtiques ne doit faire tort en aucune façon à la culture des terres. Elles ne ſont pas moins ſoigneuſement cultivées pour appar-

2° L'Europe eſt à préſent ſurchargée de mendians, & de gens qui ne vivent que de leur travail. Combien la population ne doit-elle pas en ſouffrir ? Les uns & les autres pouvant à peine fournir à leur ſubſiſtance, il en arrive ou qu'ils ne ſe marient pas, ou que, s'ils ſe marient, leurs mariages ne proſperent point ; leurs enfans languiſſent de miſere, ou périſſent par la faute de leurs parens, uniquement occupés à gagner leur vie. Suivant *Templemann*, ſur quinze cens mille habitans qu'on compte en Ecoſſe, il y en a cent mille qui ne vivent que d'aumones. Dans les premiers ſiécles, au contraire, tous les hommes étoient en état de ſe maintenir.

Ceux qui n'avoient rien en propre, étoient eſclaves ; il étoit de l'intérêt de leurs maîtres qu'ils ſe mariaſſent. Ils étoient utiles à la Patrie par leur tra-

---

tenir à un Couvent dont le Procureur afferme les terres tout auſſi bien que pourroit faire un Laïc ; & en fait de population, un Fermier de Moines vaut le Fermier d'un Seigneur.

vail, & l'on avoit grand ſoin de leurs enfans. Quoiqu'en certain cas les eſclaves fuſſent expoſés à la cruauté & à l'injuſtice de leurs maîtres, ils n'étoient pas généralement auſſi malheureux qu'on ſe l'imagine. Les Loix d'Athenes veilloient à leur ſureté; ils pouvoient acquérir des biens en payant un droit à leurs maîtres; ils avoient auſſi la reſſource d'acheter leur liberté. Lorſqu'ils étoient traités avec douceur, & qu'ils étoient intereſſés à la fortune de leurs maîtres & au bien être de la famille dont ils faiſoient partie, n'étoient-ils pas alors beaucoup plus utiles que nos mendians?

Auſſi voyons nous que leur nombre étoit prodigieux. Il y avoit à Athénes trois fois autant d'eſclaves que d'hommes libres. Les 5000 Lacédémoniens qui ſe trouverent à la bataille de Platée, avoient chacun ſept eſclaves. Ainſi l'on a cette triſte réflexion à faire, que, lorſque le monde étoit le mieux peuplé, c'étoit un monde d'eſclaves.

3° Les Grecs & les Romains partageoient leur bien plus également entre leurs enfans, & l'avantage de l'aîné,

lorsqu'on lui en accordoit, étoit beaucoup moins considérable. Ils étoient donc tous également dans le cas de se marier ; au lieu que les cadets dans le siécle présent, pour se soutenir suivant leur éducation & se maintenir convenablement, sont forcés de rester dans le célibat.

4° Les Anciens réservoient des honneurs & des priviléges à ceux qui se marioient. Ne pas se marier étoit un crime ; on ne pouvoit pas differer de prendre cet état passé un certain âge. On sçait ce qui arriva à Dercyllidas, citoïen d'un rang considérable à Sparte. Un jour il vint à une assemblée publique, & un jeune homme qui ne se levoit point pour lui faire place, s'en excusa, en lui disant : vous ne devez pas attendre que je vous rende pendant que je suis jeune un honneur que jamais vos enfans ne me rendront quand je serai vieux. Les Romains favorisoient aussi beaucoup le mariage. Eh quelle différence aujourd'hui ! Le mariage parmi nous attire le plus souvent des railleries ; on devient presque ridicule, on est universellement

blamé, ſi l'on s'établit de trop bonne heure. Je ne connois que la Suiſſe où l'on encourage l'état du mariage, & où les célibataires ſoient exclus des Charges publiques (1). Ce n'eſt pareillement qu'en Suiſſe & en Hollande que les ſucceſſions ſe partagent également entre les enfans.

5° La quantité de ſoldats, dont ſont compoſées nos Armées, eſt encore un obſtacle à la population. Peu ſe marient; ils débauchent pour la plûpart beaucoup de femmes, & répandent les maladies vénériennes par tout où ils paſſent.

6° Le Commêrce des Anciens étant beaucoup moins étendu ne faiſoit point de tort à l'Agriculture; au lieu que depuis la découverte de l'Amérique & les voyages des grandes Indes, nous perdons beaucoup de monde. Des milliers de bras utiles vont s'employer dans les

---

[1] Auſſi la Suiſſe eſt-elle le pays le plus peuplé de l'Europe; preuve ſenſible de l'influence des Loix ſages ſur la Population.

contrées éloignées, tandis qu'il nous reste des terreins incultes, faute de Laboureurs.

On ſçait combien l'Agriculture étoit en honneur chez les Perſes, les Grecs & les Romains. C'eſt une des cauſes les plus évidentes de l'abondance des hommes chez ces peuples. Le Laboureur eſt à préſent ſi mépriſé, & la culture ſi négligée que peu de gens s'occupent des moyens de perfectionner cet Art. Le malheureux payſan ne peut pas faire les avances ni les expériences qui ſeroient néceſſaires, & l'on ne fait pas les progrès qu'on devroit faire dans l'art le plus utile.

8° La différence de l'étendue des dominations dans les différens ſiécles a contribué auſſi au décroiſſement des hommes. Avant que les Romaïns euſſent envahi la Monarchie univerſelle, l'Europe étoit peut-être diviſée en mille petits Etats indépendans, tandis qu'il n'y en a peut-être pas à préſent cinquante. L'inconvénient des grand Etats eſt, qu'il n'y a que la Métropole & ſes environs qui ſoient cultivés & dans un Etat floriſſant, tandis que les confins

ſont abandonnés. Dans un petit Gouvernement au contraire tout eſt près du centre, & tout ſe reſſent de cette force centrale. M. *Fletcher*, connu par ſes *Inſtitutions Politiques*, avoit formé un projet ſuivant lequel l'Angleterre auroit été diviſée en dix ou douze petits Etats indépendans. Il ſoutenoit que dans cette poſition elle ſeroit mieux peuplée. La diviſion d'une grande Puiſſance en pluſieurs petits Gouvernemens a auſſi ſes déſavantages ; la guerre qui les met aux mains les uns contre les autres les détruit & les fait devenir la proie d'un conquérant qui les réunit tous. L'Angleterre nous a fourni ce tableau. Ses troubles pendant l'Heptarchie Saxonne, & les ſanglantes batailles qui ſe ſont données dans les ſiécles ſuivans entre les Anglois & les Ecoſſois, ſont des malheurs réels qui ont évidemment affoibli la Nation.

9° En conſéquence de l'obſervation précédente, il eſt évident que les Monarchies univerſelles n'ont pû s'établir ni envahir les Etats les plus foibles, ſans beaucoup diminuer le genre humain.

On n'a qu'à lire dans l'hiſtoire les ravages que firent les Romains dans tous les tems chez les peuples qu'ils conquirent. Pendant leurs guerres avec les Samnites, ils paſſerent des Villes entieres au fil de l'épée. Un de leurs Conſuls changea de camp dans leur Pays 45 fois, un autre quatre-vingt ſix, & les lieux qu'ils quittoient étoient marqués par le carnage, la ruine & la déſolation. Ils tuerent dans le cours de cette guerre 30000 Samnites, & en firent autant de priſonniers; ils dévaſterent les Pays voiſins qu'ils ſoupçonnerent de liaiſon avec ce peuple. Si l'on veut des exemples de leurs dévaſtations dans les Pays éloignés, on n'a qu'à ſe rappeller les ordres qui furent donnés à Paul Emile de piller & de détruire les Villes d'Epire; il mit tout le Pays au pillage, démantela ſoixante-dix Villes, & fit 15000 priſonniers. Une Province peut-elle réparer de telles pertes?

10° On ne ſera pas moins frappé des triſtes effets de l'introduction du luxe qui a ſuccédé à l'ancienne ſimplicité. Avant l'invention des Arts qui

ne ſont que d'ornemens, les hommes étoient uniquement occupés à la culture des terres & aux Arts néceſſaires. La vie étoit généralement frugale : il y avoit beaucoup plus d'égalité entre l'Etat & la fortune des Citoyens ; le peu qu'il y en avoit de diſtingués par leurs richeſſes, n'en étoient gueres moins ſimples dans leurs manieres. Lors même que la Peinture, la Sculpture & l'Architecture ſe perfectionnerent, on retint à d'autres égards beaucoup de la premiere ſimplicité, & la ſobrieté ſe ſoutint encore long-tems. Ce fut avec les grands Empires qu'on vit s'introduire le faux raffinement, l'extravagante ſomptuoſité & le luxe ſuperflu. On abandonna la culture des terres, pour ſe livrer aux vains ornemens ; les alimens & tous les objets des beſoins devinrent rares & chers à proportion. Dans la crainte de ne pouvoir ſoutenir une femme & des enfans, on préfera de ſe livrer à la débauche & à l'intrigue. On quitta les Provinces, pour fuir l'oppreſſion ; on vint ſe refugier dans la Capitale. La tempérance & les vertus du bon vieux tems diſparurent, & l'on vit

s'établir universellement le regne des excès, la fureur des amuſemens & le goût de la dépenſe.

Si nous conſidérons les Anciens Romains, nous ſerons étonnés du peu de bien qu'il falloit à chacun pour ſoutenir ſa famille. Dans les commencemens de la République, une famille Romaine avoit aſſez de deux Arpens, qui revenoient à un Acre Anglois & un quart. L'an de Rome 292, *Lucius Quintius Cincinnatus*, Dictateur, n'avoit que quatre *Jugera*.

L'an de Rome 463; on regardoit le Conſul *Manius Curius Dentatus*, comme un Citoyen dangereux, parce qu'il ne ſe contentoit pas de ſept *Jugera*. On conviendra que les hommes de fortune avoient des biens beaucoup plus étendus; auſſi l'attention du Gouvernement ſe porta-t'elle ſur cet objet. Sous le Tribunat de *Licinius Stolo*, l'an 378, on publia une Loi qui portoit qu'aucun particulier ne pourroit poſſéder au-delà de 500 *Jugera*, qui ſont 312 Acres Anglois. Quoiqu'il en ſoit, chaque famille avoit pour l'ordinaire environ ſept Arpens; & comme

il faut compter pour chacune environ ſept à huit perſonnes (ſçavoir, le mari, la femme, deux enfans & deux ou trois eſclaves), il eſt évident qu'il ne falloit à chaque Sujet de la République, l'un portant l'autre, qu'un ſeul *Jugerum* (1).

Or, ſuivant les calculs de *Templemann*, les huit millions d'habitans de l'Angleterre occupent environ trente-deux millions d'acres, ce qui fait quatre Acres chacun. Il en réſulte que le territoire Romain étoit beaucoup plus peuplé à proportion que l'Angleterre.

En remontant aux premiers tems, on ſe convaincra que les denrées néceſſaires à la vie ont toujours été à très bon marché, & que tout ce qui étoit de luxe étoit exceſſivement cher. On trouve dans *Homere* des traces de la magnificence de la Grece, pendant l'époque du Siége de Troye. L'or & l'argent abondoient déja ; les Manufactures étoient déja en vigueur. Les Rois de Perſe vivoient avec beaucoup de magnificence & de ſplendeur. Lorſqu'*Alexandre le Grand* renverſa leur Empire, il emporta des tréſors immen-

(1) Ce que deux Bœufs pouvoient labourer en un jour.

ſes. Les dettes que *Solon* abrogea par ſes Loix montoient à des ſommes énormes. On peut donc conclure que l'argent, du tems de ce Légiſlateur, circuloit beaucoup dans l'Attique ; il n'eſt plus queſtion que d'examiner le prix des denrées.

Selon *Plutarque*, une Brebis valoit une Drachme qu'on peut évaluer à ſept ſols d'Angleterre & trois farthings ; un Bœuf coutoit cinq Drachmes ou trois ſchelins & deux ſols.

Un pauvre Citoyen labouroit les terres du Propriétaire, & ne lui rendoit que la ſixiéme partie de leur produit. Ce ſeroit être fermier aujourd'hui à bon marché ; mais on voit combien il étoit facile à un Cultivateur de nourrir ſa famille. Le bled revenoit à une Drachme le *Medimne* : c'eſt ſur le pied de ſept ſols, trois farthings le boiſſeau & demi Anglois.

Plutarque rapporte qu'après la Bataille de Platée, avant que de partager la dépouille de l'Ennemi, les Grecs mirent à part quatre-vingt talens évalués à 15500 livres ſterling, pour bâtir un Temple & ériger une Statue à Minerve. Une ſomme auſſi conſidérable pour le tems, donne une grande idée de

la magnificence des Grecs. D'un autre côté, lorſqu'*Ariſtide* taxa les Etats de la Grece pour faire la guerre aux Perſes, il fixa cette ſomme à 460 talens, qui font 89125 livres ſterling. Avec cette ſomme on mettoit ſur pied une armée de dix mille fantaſſins, mille chevaux & cent vaiſſeaux de guerre: nouvelle preuve du peu qu'il en coûtoit pour la ſolde du Soldat. Lorſque les Trezeniens firent nourrir aux dépens du Public les femmes & les enfans des Athéniens qui avoient combattu pour leur cauſe pendant la guerre contre les Medes, ils leur diſtribuerent à chacun deux oboles qui reviennent à deux ſols $\frac{1}{2}$ de farthing.

Plus de cinquante ans après, les Matelots ſur la Flotte des Grecs n'avoient que trois oboles de paye, ce qui étoit moins de quatre ſols Anglois.

Socrate diſoit à *Critobule*: que s'il vendoit ſa maiſon avec tout ce qu'il poſſédoit, il n'en auroit pas plus de cinq mines qui reviennent à 16 livres ſterling. Il étoit pauvre à la vérité, mais enfin il avoit cependant de quoi ſub-

venir aux besoins de la vie. Ainsi malgré la modération qu'on peut lui supposer, il falloit que le logement & la subsistance coûtassent fort peu à Athènes. Lorsque *Scipion* l'Africain étoit Général & Consul, il ne portoit point d'habits qui coutassent au-delà de trois liv. sterling & quatre schelings, (environ 64 liv. monnoie de France), & son dîner ne lui revenoit qu'à 30 *As*, c'est-à-dire à deux schelings, ou 48 sols, monnoie de France.

On trouve encore dans les Anciens Auteurs beaucoup de passages qui prouvent, qu'il y avoit beaucoup d'argent en Grece, & qu'on y faisoit des dépenses prodigieuses en matiere de luxe.

La Forteresse d'Athènes qui fut achevée en cinq ans & qui avoit cinq portes, coûtoit 2012 talens; c'est-à-dire près de 390000 liv. sterling. Les revenus de cette Ville, qui n'alloient d'abord qu'à 130 talens, se monterent par la suite à quatre cens; & au commencement de la guerre du Peloponnese allerent à mille, c'est-à-dire, à

près de 114000 livres ſterling. La Statue de Minerve, faite par *Phidias* à Athènes, peſoit quarante talens de pur or. *Alcibiade* eut de ſa femme en dot vingt talens qui font 3868 liv. ſterling. Il avoit un Chien favori qui lui avoit coûté 70 mines, ou 226 livres ſterling. Après la retraite des dix mille, *Xenophon* vendit ſon cheval 80 livres ſterling, prix fort peu conſidérable, ſi on le compare aux 13 talens qu'*Alexandre* donna pour Bucéphale, & qui font 2500 liv. ſterling.

D'après ces obſervations, on ne pourra pas objecter que le bon marché des vivres fût occaſionné par la rareté de l'argent. Il eſt même conſtaté que dans les tems où les Romains donnoient dans la magnificence & dans le rafinement le plus extravagant, les vivres étoient en abondance & à très bon compte. Suppoſé même qu'on ſe trompât ſur les évaluations qu'on trouve dans *Polybe*, faute de connoître certainement les meſures, on en trouve dans cet Auteur une preuve inconteſtable d'un autre genre. Il rapporte que dans le Nord de l'Italie un voyageur ne payoit

pour ſon néceſſaire à l'hotellerie, qu'un quart d'obole, ce qui revient à un quart de ſol Anglois, c'eſt-à-dire, à huit deniers de France.

Suivons les Romains après la République, nous ne les verrons pas moins opulens & moins ſomptueux.

Criſpus, Citoyen de Verceilles, poſſédoit un million ſix cens mille livres ſterling de bien.

Pallas, affranchi de l'Empereur *Claude*, avoit 2400000 liv.

L'Augure *Lentulus* avoit plus de trois millions.

Seneque le Philoſophe gagna en quatre ans 2400000 liv.

Quoique *C. Cecilius Iſiodorus* eût beaucoup perdu dans la guerre civile, on voit par ſon teſtament qu'il laiſſa à ſa mort, 4116 Eſclaves, 3600 paires de bœufs, 257000 piéces d'autre bétail, & 484675 liv.

On voit dans la vie de *Virgile* par *Servius* qu'il avoit plus de 80000 livres de bien.

Il falloit que *Ciceron* poſſédât de grandes richeſſes, puiſqu'il avoit dans la ſeule Aſie plus de 17000 liv.

Comme les dettes conſidérables ſuppoſent beaucoup de crédit & de richeſſes, on en rapportera quelques exemples.

Antoine devoit 3 22000 liv. aux Ides de Mars, & tout étoit payé aux Calendes d'Avril.

Les dettes de J. *Céſar*, avant qu'il fût dans les charges, ſe montoient, ſuivant quelques-uns, à 2000000, ſuivant d'autres, à 800000 liv. & ſelon d'autres, à 250000 liv. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que *Craſſus* répondit pour lui de 60000 liv.

M. *Craſſus* n'avoit que trois cens talens à la mort de ſon pere; mais ſi l'on en croit *Plutarque*, il en acquit juſqu'à 7100, & cela avant l'expédition des Parthes. Il avoit cependant dépenſé beaucoup en fêtes données au peuple Romain, & il avoit donné à chaque Citoyen ſa proviſion de bled pour trois mois.

On voyoit quelquefois des hommes des plus viles profeſſions acquérir de grands biens, & des Teinturiers, des Cordonniers & des Savetiers donner au peuple des ſpectacles publics.

On a auſſi des exemples de dépenſes exceſſives.

Apicius, après avoir dépenſé huit cens mille francs pour ſa table, & beaucoup d'autres ſommes en dons & penſions, étant forcé pour la premiere fois de compter avec lui-même, il trouva qu'il ne lui reſtoit plus que 80000 liv. & perſuadé que c'étoit trop peu pour vivre, il s'empoiſonna de peur de manquer.

Tigellius, Chanteur, dépenſa en cinq jours 8000 liv.

Heliogabale mit à un ſouper 24000 liv. & *Caligula* 80000 liv.

Les ſoupers de *Lucullus* lui coutoient chacun 1800 liv.

Vitellius faiſoit quatre repas par jour. Il n'y en avoit point qui lui coûtât moins de 3200 liv.

Les Romains donnoient auſſi beaucoup aux Soldats.

Lucullus donna à chacun des ſiens 30 livres, & après avoir pris Tigranocerte, 25 liv.

Si l'on compte ce que *J. Ceſar* donna à chacun de ſes Soldats en plu-

ſieurs

ſieurs occaſions, ces largeſſes ſe monteront à plus de 200 liv.

Neron avoit diſtribué aux troupes plus de 17000000.

Outre ces gratifications particulieres, les Empereurs Romains donnoient des ſommes au peuple, qui s'appelloient *Congiaria.*

J. Ceſar donna à chaque Citoyen trois livres, outre dix meſures de bled & dix meſures d'huile.

Auguſte donna pluſieurs *Congiaires* en ſa vie, & entre autres deux livres à chaque Citoyen, en y comprenant les enfans, quoique l'uſage fût de n'en point faire part à ceux qui étoient au-deſſous de douze ans. Pluſieurs Empereurs, après lui, ont gratifié le Peuple Romain de *Congiaires* conſidérables.

Il en coutoit auſſi beaucoup pour obtenir les Charges, & cela s'appelloit *Ambitus.*

Milon donna pour le Conſulat à chaque votant, 52 liv.

Julien promit à chacun des Soldats, s'ils vouloient le choiſir pour Empereur, 201 liv.

Jules Ceſar offrit au Conſul *Paulus*, pour l'engager dans ſon parti, 56000 liv. ou, ſelon d'autres, 29000.

Les revenus de l'Empire Romain étoient immenſes.

Paul Emile, après ſa victoire ſur *Perſée*, Roi de Macédoine, porta au tréſor public 1800000 liv.

Scipion, après avoir ſoumis *Antiochus*, enrichit le tréſor de 1600000 liv. Lorſque *J. Ceſar* entra à Rome, au commencement de la guerre civile, il ôta du tréſor plus d'un million.

Tibere y laiſſa vingt-un millions.

Voyons à préſent les prix de quelques objets du luxe.

Le prix d'un Paon, étoit une livre & douze ſchelings, & un de leurs œufs coutoit trois ſchelings.

On payoit pour une couple de beaux Pigeons ramiers, une liv. 12 ſchelings.

Le poiſſon étoit encore plus cher que la volaille.

Juvenal fait mention d'un *Surmulet* [1] qui fut vendu 48 liv. Suivant *Macrobe*, un de ces poiſſons fut vendu 56 liv. Un autre, ſuivant *Pline*, 64 liv. prix

[1] *Mullus*, Poiſſon de Mer.

d'autant plus exceſſif, que ce poiſſon ne peſe pas plus de deux livres.

C. *Hirrius* vendit les poiſſons de ſes Etangs plus de 32000 liv. Ce même particulier ne voulut pas vendre ſes Lamproyes, mais il en prêta ſix mille pour le feſtin que J. *Ceſar* donna le jour de ſon triomphe. Les poiſſons de *Lucullus* furent vendus le même prix de 32000 liv.

Les Pêches ont été payées quelque fois juſqu'à quatre ſchelings piéce, & les belles Aſperges ſix ſols piéce.

La livre peſant de laine en étoffe teinte en pourpre violette, coûtoit trois livres dix ſchelings onze ſols. On avoit peine à trouver la livre de pourpre de Tyr à 35 liv. 9 ſchelings.

Lorſque *Lollia Paulina* ſortoit dans toute ſa parure, elle portoit pour 322000 livres de pierreries.

Les étoffes nommées *Biſſinæ* ſe payoient juſqu'à 49 liv. 12 ſchelings.

Les tapis nommés *Triclinaria*, étoient fort chers. *Neron* en acheta un juſqu'à 32000 liv.

Les Eſclaves qui avoient des talens étoient d'un prix exceſſif. Ceux de *Cal-*

viſius Labinus, appellés *Agnanoſtes*; étoient lettrés & ſervoient de Lecteurs à leurs Maîtres. Il n'y en avoit pas un d'eux qui ne coûtât au moins 807 liv. Suivant *Pline*, *Daphnis* le Grammairien fut vendu 5651 liv. Un Bouffon appellé *Morio* coûta 161 liv. Le Comédien *Roſcius* gagnoit par an juſqu'à 4036 liv. Un homme employé en qualité d'eſpion dans la Conjuration de *Catilina* fut payé 1614 liv.

Les Peintures & les Statues ſe vendoient ſur le même pied.

Jules Ceſar acheta la *Médée* & l'*Ajax* de *Timomaque*, 15500 livres; & *Hortenſius* les Argonautes de *Cydia*, 1162 liv. La *Venus Anadyomene*, c'eſt-à-dire ſortant de la Mer, fut eſtimée cent talens, ou 19375 liv. L'*Archigalle*, ou Grand Prêtre de *Parrhaſius*, dont *Tibere* étoit enthouſiaſmé, fut eſtimé 484 liv. *Lucullus* acheta 397 liv. la copie de la *Glycere*, jolie eſclave du Peintre *Pamphile* qui avoit peint l'original. La Statue d'*Apollon* du Capitole, que *Lucullus* avoit apportée du Pont & qui étoit d'une grandeur conſidérable, coûtoit 29000 liv. Il paya 484 liv.

de *Protoplaſme*, ou modele de la *Venus Mere*. Sur ce que *Craſſus* paya de pluſieurs vaſes d'argent, on voit que la façon en revenoit à près de 49 liv. par livre peſant. Les Romains payoient fort cher les vaſes appellés *Murrhina* & ſurtout leurs *Trulles*. Un de ces derniers vaſes qui tenoit juſqu'à trois pintes & demie, fut payé 645 livres.

II.

A Trip from S. James 's to the Royal Exchange. » Tour dans Londres, » depuis le Palais de S. James juſ» qu'à la Bourſe. *Withers*, 1744.

PREMIER EXTRAIT.

VOICI le début de l'Auteur.

Las de la campagne & de ſes amuſemens, je réſolus un jour de viſiter la ville de Londres, pour me divertir dans la ſaiſon ténébreuſe de l'Hiver, & je me propoſai d'examiner les manieres & le caractere de ſes Citoyens. Cette Ville eſt une eſpéce de grande forêt habitée par des Créatures ſauvages qui errent à l'aventure, & qui ne ſongent mutuellement qu'à ſe détruire. Les Equipages ſplendides qu'on y voit, ſont les indices d'une pauvreté prochaine & des pertes que le luxe des Grands fera eſſuyer à l'Artiſan. Un

quart des maiſons eſt entierement vuide. Si l'on entre dans celles qui ſont habitées, on y voit un air de mécontentement & de mélancholie, répandu généralement ſur toutes les phiſionomies. Ce n'eſt pas que nous n'ayons beaucoup de Théâtres & de lieux de divertiſſement. Il y a cent cabarets pour une Egliſe.

Quelqu'un parcourroit toutes les Paroiſſes de Londres, qu'à peine y trouveroit-il vingt perſonnes qui ſçuſſent le nom de leur Miniſtre. J'ai vû des gens qui payoient les dixmes depuis longtems, auſſi embarraſſés à cette queſtion, qu'un Colonel l'eſt à dire le *Credo*, & une Comteſſe à répondre ſur ſon Catéchiſme.

Londres eſt le grand égout de l'Univers. Semblable à l'Océan où les ruiſſeaux bourbeux ſe déchargent, comme les rivieres les plus claires, cette Ville reçoit l'écume & l'ordure des autres Nations. La France nous fournit de Danſeurs, de Valets de Chambres, de Cuiſiniers, & de Maîtres de Langue qui n'entendent pas un mot d'Anglois. L'Italie nous donne des Muſiciens;

des Eunuques & quelques Gentillâtres admirables pour faire des dettes, qu'ils oublient très facilement de payer. L'Ecoſſe nous remplit de Mendians & de Charlatans. L'Irlande de Faux Témoins, de Voleurs & de Bretailleurs. Outre la quantité de Gentil'hommes ruinés que le pays de Galles nous envoye, nous en tirons nos Porteurs de chaiſe, nos Laquais & nos Portefaix, preſque tous gens de bonne maiſon qui ſe rabaiſſent à remplir ces pénibles emplois, malgré leur ancienne Race & leurs ſublimes alliances.

Après cette Deſcription générale de la Ville, l'Auteur peint les différens états de l'Homme de Robbe & du Courtiſan. Il commence enſuite ſa tournée dans Londres par le *Mall*, qui eſt la promenade du beau monde & de la Cour. Les portraits de ceux qu'il y paſſe en revue ne ſont pas aſſez intereſſans, pour mériter que nous nous y arrêtions; il vaut mieux ſuivre l'Auteur dans ſa courſe. Il entre à *Coventgarden* dans une grande Taverne, où étoit aſſemblée la Société Hibernoiſe des chercheurs de fortune,

& des certificateurs dans les affaires douteuſes. Il ſe procure, par le moyen d'un garçon de la Taverne, une copie des réſolutions priſes par cette Société pour l'année 1746. L'Auteur la préſente au public pour l'utilité du beau Sexe, des Commerçans & autres.

Le Jeudi 3 Novembre 1743.

ON lut dans l'Aſſemblée une Requête de Thomas Brown, *alias* Maccoy, Membre de la Société, lequel repréſente, que le 25 Septembre dernier il auroit été violemment aſſailli près de la rue Henriette, par M. H., ſans autre cauſe, ſi ce n'eſt que le Suppliant, pour l'acquit de ſes fonctions, & l'entretien de ſes quatre femmes, auroit pris ci-devant une montre d'or audit M. H. lequel auroit fait arrêter le Suppliant qu'on auroit voulu mener en priſon avec de méchans deſſeins ſur ſa vie. Mais comme on l'y conduiſoit, un nombre ſuffiſant de Membres de la Société armés de bâtons & d'épées, inſpirés par l'amour de la liberté, auroit recous le Sup-

pliant qui a depuis été obligé de ſe tenir toujours caché, enſorte qu'il ne peut ſortir ſans être aſſiſté des Membres de la Société : on ſent qu'une pareille captivité eſt génante & ruineuſe pour un homme induſtrieux.

Ordonné que le cas ſeroit referé aux Solliciteurs d'affaires de la Société.

Ordonné que leſdits Solliciteurs préſenteroient à la Société un état des dépenſes faites pour défendre dans les pourſuites judiciaires, concernant les crimes de félonie, de bigamie, de parjure & de faux, depuis 1736 juſqu'à 1743.

Ordonné que le Geolier de Newgate mettroit devant les yeux de la Société une liſte de ſes Membres détenus dans cette priſon, afin qu'on pût prendre des meſures certaines pour leur décharge.

Ordonné que le Committé des héritieres répandroit dans le monde tant de choſes honorables ſur le mérite, la dignité & la haute naiſſance du Colonel Mac-Blunder, que cela put le conduire à quelque mariage avantageux.

Réſolu qu'on continueroit l'uſage

de la chez les principaux Banquiers d'aller Ville à l'heure de midi, quand ce ne ſeroit que pour y demander des bagatelles ; comme par exemple, ſi telle perſonne eſt à la Ville, &c ; cet uſage ayant tourné au profit de la Société, à cauſe du crédit & du bon effet qui réſultent, lorſqu'on voit des Membres de la Société fréquenter les maiſons opulentes.

Repréſenté par Marie Merry-Tail, Ouvrière, du Comté de Middleſex, qui depuis pluſieurs années a payé une ſomme annuelle à la Société, pour une ſauvegarde qui lui aſſurât le libre exercice de ſes fonctions dans la Ville de Londres ; qu'elle eſt détenue priſonniere à la Maiſon de correction de Bridwell, qu'elle ne peut y ſuivre ſa profeſſion, & qu'elle eſt expoſée à périr de miſere, ſi la Société ne travaille à ſon élargiſſement.

Ordonné que le Committé des Répondans s'adreſſera au Magiſtrat, & certifiera des vie & mœurs de la Suppliante ; que même, s'il eſt néceſſaire, on payera la ſomme de trois ſchellings,

& quatre ſols à quelque Grenadier, pour prêter ſerment qu'il eſt ſon légitime mari, l'ayant publiquement épouſée à Dublin, de ſorte qu'on obtiendra ledit élargiſſement.

Réſolu qu'en conſidération des contributions qu'a payées Maurice Mac-Bully, il lui ſera loiſible de ſe retirer dans quelqu'endroit écarté de l'Angleterre, comme en Oxfordshire, Dévonshire ou Dorſetshire, où il cherchera une héritiere; pourquoi on lui permet de prendre la dignité de Baronnet, juſqu'à ce qu'il ait trouvé un établiſſement convenable, auquel tems ladite Dignité ſera réverſible à la Société, pour que quelqu'autre Membre puiſſe en être décoré dans un autre occaſion.

Requête préſentée par Chriſtophe Ocredulous, lequel avoit obtenu avec beaucoup de peine la prétendue veuve d'un Marchand de cette Ville, qui paſſoit pour avoir 2000 livres ſterlings, que malgré toutes ſes précautions, peu après à ſa grande ſurpriſe il a été arrêté pour 1000 liv. ſterlings de dettes de ſa femme qui étoit du Comté de

Kerry. De ſa priſon il implore la miſericorde de la Société qu'il ſupplie de prendre en conſidération ſon triſte accident.

Ordonné que ladite Requête reſtera ſur le Bureau de Meſſieurs.

Ordonné que le Capitaine Mac-Shammock obtiendra de la Société la permiſſion de porter quatre noms différens, ſuivant que les circonſtances le requerront.

Demande faite par M. Facedeveau, Conſeil de la Société, pour qu'il lui ſoit permis de demeurer aux ſeconds & troiſiémes étages, vu ſon averſion mortelle pour les premiers étages depuis qu'il a été au pilori pour faux.

Accordé ſuivant ſa demande.

La Société étant informée que pluſieurs jeunes gens diffament, inſultent & perdent ſes Membres dans l'eprit de jolies femmes, au grand ſcandale de ladite Société, qui par-là eſt troublée & arrêtée dans l'exécution de ſes deſſeins ; elle a arrêté que le Comité du *ſang* s'armeroit par commiſſion de feu & d'épée, pour chatier l'inſolence de

ces jeunes gens, & prévenir leurs menées & pratiques ſourdes.

Réſolu qu'on payeroit la ſomme de dix livres, dix ſchelings à Patrick Otapit, Citoyen & *preteur de ſerment* à Londres, pour les bons ſervices qu'il a rendus à la Société, à Old Bailly : c'eſt le Châtelet de Londres.

Sur la plainte faite que Frederic Sansfoi, Maître Tailleur, avoit refuſé de faire crédit à pluſieurs Membres de la Société, quoiqu'ils lui euſſent engagé leur *parole* & leur *honneur* de lui payer ce qu'il leur fourniroit, arrêté par la Société, *nemine contradicente*, que le Comité de la baſtonade ſeroit autoriſé à prendre la meſure du corps de ce coquin pour ladite offenſe.

Ordonné que Philippe Oſinikin obtiendroit la permiſſion de porter le deuil, & qu'on feroit inſerer dans les papiers publics, qu'il venoit d'hériter conſidérablement de quelque proche parent.

Ordonné que Dermont o Kettle, Laquais de la Comteſſe de Kill-Chair-

mana, Membre de la Société, commenceroit à intenter un procès à Mademoiſelle, *il lui en faut*, héritiere de 6000 livres ſterlings, pour la forcer à l'épouſer, à condition qu'il n'y prendroit point de qualité au-deſſus de celle d'un Gentilhomme poſſédant 500 liv. ſterlings de rente dans le Nord de l'Angleterre.

Ordonné que la Société fera donner un préſent à Marthe Makewater (1), Marchande de Modes, par forme de reconnoiſſance pour les informations utiles qu'elle lui a fournies ſur la demeure, les caracteres & les avantures des femmes de Londres.

Arrêté que pour obliger David Lendetté, Patrice fils de Feu & Patrice fils de Furie, Ecuyers, Membres de la Société, elle leur permet de s'intituler Officiers de l'Armée ou Gens de Loi, & que Michel Mac-Jaudry, Tailleur de la Société leur fournira les habits & équipemens néceſſaires.

---

(1) Mackewater ſignifie, *faire de l'eau*.

Permis à Mylord, Vicomte O Shamfter, d'épouſer juſqu'à ſix femmes, mais non pas au-delà, afin de lui donner des facilités pour payer ſes dettes criardes.

Expédié ſur l'Original, par ordre de la Société.

Et Signé, *SHADRECH O SHIM SHAM, Sécretaire.*

ON ſent bien que ce portrait d'une Société Irlandoiſe a été tracé par un Anglois. Quoique ces deux Nations ſoient dans le même continent, leur antipathie eſt aſſez connue, pour qu'on doive ſe défier d'un Anglois qui barbouille un Irlandois. Quoiqu'il en ſoit, on reconnoitra toujours dans cette deſcription les intriguans & les fripons, dont malheureuſement l'Europe fourmille.

Notre Provincial au ſortir de la taverne Hibernoiſe entre dans un Caffé.

Delà j'entrai, dit-il, dans un Caffé voiſin : je vis ſur le porte une figure qui repréſentoit la mort & la faim

qui me fit pluſieurs réverences très profondes en ſigne de reconnoiſſance de ce que j'entrois dans ſon territoire. Toute la compagnie fixa les yeux ſur moi en même tems. Il s'éleva enſuite un murmure général pour s'informer qui j'étois : après avoir regardé à mon tour tout le monde, quoiqu'avec plus de réſerve, je pris place dans ce College de Sénateurs à 4 ſols, comme un libre Citoyen de l'Angleterre.

Un de ces Meſſieurs, qui prétendoit avoir ſervi comme volontaire au Siége de Prague, faiſoit un récit touchant du carnage qui eut lieu des deux côtés pendant le Siége. Un Capitaine de Milice Bourgeoiſe qui avoit été fort attentif à tout ce détail, demanda quelques goutes de corne de cerf dans un verre d'eau, & pria qu'on ceſſat un diſcours auſſi triſte pour un Pays chrétien.

Le fils d'un Mercier près de S. Paul étoit là qui ſe démenoit comme un homme qui bat du tambour, ou comme un Proteſtant François qui diſpute de Religion. Il remarquoit les fautes

que le Prince Charles avoit commiſes en négligeant tant d'occaſions de paſſer le Rhin. C'eſt préciſément, diſoit notre politique, lorſqu'il perdoit ces occaſions, qu'il auroit frappé les plus grands coups. Que diable! ſi j'avois alors mangé la ſoupe avec lui, je l'aurois avertis de ſe défier des Ingénieurs Allemands par la faute deſquels tous ſes projets manquoient.

N'eſt-il pas bien affligeant pour ceux qui ont des entrailles Patriotiques, de voir ces grands génies, dont les talens ſont perdus ou détournés, tandis qu'ils auroient été ſi utiles à leurs concitoyens. On verroit un grand Général perdu dans un Mercier; un Sécrétaire d'Etat enſeveli dans un Marchand de ſavon. Un homme qui auroit brillé à l'Armée, eſt à la tête d'une Communauté de Tailleurs; un grand Amiral diſtille du génievre; un Tréſorier fait des perruques. Combien d'excellens Juges & de Magiſtrats étouffés parmi nos Clercs de Procureurs & nos Garçons de Boutique! ſans compter ce que notre malheureuſe Na-

tion a perdu pour n'avoir pas appellé dans ſes Conſeils, tant de femmes illuſtres dont les talens politiques & la ſagacité brillent aux aſſemblées & aux tables de thé.

Je remarquai dans le coin un Uſurier fort occupé du ſuccès des François, & de la nouvelle d'une Eſcadre de vaiſſeaux de guerre prête à faire voile de Breſt, ainſi que de quelques Régimens envoyés à Dunkerque. Le pauvre homme faiſoit pitié; il aſſura que depuis quelques ſemaines il n'avoit pas plus de repos qu'une jolie fille qui eſt menacée de la petite vérole. Il craignoit que les François ne paſſaſſent en Angleterre, & ne réduiſiſſent l'intérêt à un & demi pour cent. Il nous aſſura que, s'il ſçavoit quelqu'un qui eut aſſez de crédit pour obtenir du Roi de France de retirer ſes troupes des Côtes, il le récompenſeroit d'un demi-écu.

L'air havre de tous ces viſages-là m'ayant donné une faim canine, je demandai qu'on m'indiquat un bon ordinaire. On m'en enſeigna un près

des Ecuries du Roi. Un Gentilhomme ſervant qui avoit devant lui un tablier bleu, m'introduiſit dans une belle chambre où étoit une nombreuſe compagnie, compoſée de tous gens qui ne ſe connoiſſoient pas. Auſſi pas un mot, pas un ſouris: nous étions là tous muets, comme dans la chambre de Jéruſalem. Le ſilence fut enfin interrompu parce qu'on dit ſur les mouvemens, qui avoient eu lieu dans la Chambre des Communes, pour écarter le dernier Miniſtre. Sur quoi quelqu'un de la compagnie dit gravement, qu'il ne ſe ſouvenoit que trop de cette affaire, qu'à peine étoit-il rétabli d'une violente maladie qu'il avoit contractée par ſa rigoureuſe aſſiduité à la chambre, pendant que cette affaire étoit ſur le tapis; ce qui nous fit comprendre qu'il étoit membre du Parlement.

Un autre ſe plaignoit du grand nombre de vols & de déſordres qui ſe commettoient dans l'enceinte de la Ville, au grand ſcandale de la Religion Chrétienne & au deshonneur de la Nation. Il parla de la peine qu'il

s'étoit donnée toute la matinée à entendre des complaignans, & à examiner des coquins ; d'où nous conclumes que c'étoit un Juge de paix.

Un jeune homme qui portoit une belle cocarde, nous aſſura que la récolte avoit été très belle, & qu'on pouvoit y compter, puiſqu'il en avoit eu des nouvelles certaines par ſon Lieutenant qui étoit en quartier dans le Nord de l'Angleterre. On apperçevoit facilement la ſatisfaction qu'il éprouvoit en nous apprenant, qu'il étoit Capitaine en pied & en pleine paye.

Celui qui parla enſuite, nous fit une longue hiſtoire coupée d'autant de pauſes que P. W-lt-r en fait lorſqu'il paye une forte ſomme. Ce fut pour nous informer d'une vigoureuſe oppoſition qu'il avoit faite en qualité de Marguillier de ſa Paroiſſe, dans une occaſion où l'on vouloit établir une dépenſe exceſſive.

L'Auteur introduit enſuite quelques perſonnages qui font alluſion à quelques anecdotes ignorées en France, & finit ce repas par une déclamation ſur

l'orgueil, qui fait que chacun rapporte tout à ſoi, & n'eſt occupé que d'inſtruire les autres du rôle important qu'il croit jouer dans le monde.

On continuera l'Extrait de ce Voyageur.

III.

Les grandes Vertus ſe rencontrent ſouvent chez les Petits.

Extrait du British-Magasine.

LA diviſion générale des vertus en vertus publiques & en vertus particulieres, ſemble tout-à-fait idéale. Elle n'exiſte point réellement, & la fauſſe opinion de ceux qui l'ont imaginée eſt plus nuiſible qu'on ne le penſe, puiſqu'elle a banni les plus nobles qualités du cœur de ceux chez qui elles auroient produit le meilleur effet ; ſurtout ſi l'on remarque que le nombre de ceux qui ſont dans le cas montent au neuf cent milliéme du genre humain.

Le Créateur a formé à la fois les Riches & les Pauvres. Il a donné la même eſpéce d'ame à ceux qui occupent dans le Monde les premiers & les derniers rangs. Il a placé la vertu

également à la portée de tous. A la vérité les circonſtances & les occaſions de l'exercer ne ſont pas ſi fréquentes pour les uns que pour les autres ; cependant il s'en preſente toujours quelques-unes. Si nous ne voyons pas les gens du bas étage en profiter, ce n'eſt pas que le germe des bonnes diſpoſitions leur manque. Souvent c'eſt plutôt qu'on a arrêté chez eux le libre cours & le progrès qu'auroient fait ces heureuſes ſemences, ſi elles avoient été cultivées.

Peut-il y avoir une plus fauſſe politique dans le Monde Moral, que de décourager les hommes de cette claſſe, en leur perſuadant qu'ils n'ont aucun droit à la vertu, ni beſoin d'en faire uſage. C'eſt donc à tort qu'on a voulu exiger uniquement des vertus de ceux qui ont quelque ſupériorité ou quelque inſpection ſur les autres hommes, tandis qu'on n'en demande aucune à un ſimple Artiſan ou à un Payſan, ſous le prétexte que ſes ſoins ſemblent ne s'étendre qu'à ſa femme & à ſes enfans. Diſons plus : il a quelquefois lieu

lieu d'exercer des vertus dans des cas & des poſitions qui ne ſe préſentent pas vis-à-vis des perſonnes diſtinguées. Nous avons auſſi beaucoup de grandes vertus preſque conſacrées aux Grands, dont l'uſage pourroit s'étendre plus univerſellement aux hommes les plus vils. Le Héroïſme & le Patriotiſme ſont des vertus de ce genre. Combien ne ſeroit-il pas à ſouhaiter qu'elles fuſſent plus univerſelles & qu'elles animaſſent tout Anglois qui ſe pique d'être attaché à ſa Nation, & ſurtout ceux du Peuple qui deviennent Soldats. On a vû à Londres en 1749, un exemple mémorable de ce héroïſme, lorſqu'un corps de Matelots commit les plus grands déſordres, pour défendre un d'eux qui avoit été moleſté. Ils marcherent avec réſolution contre les Aggreſſeurs, & en dépit des Loix & de la Juſtice, ils tenterent de pouſſer la violence juſqu'au bout. On leur apprit qu'un corps de troupes reglées les attaqueroit, & qu'ils ſeroient les victimes d'un combat auſſi inégal. Ils s'adreſſerent alors à celui qu'ils avoient

choisi pour les commander. Il les encouragea par cette courte harangue : » Venez, mes Camarades, ne vous embarrassez de rien. S'ils vous tuent » tous, j'ai encore un renfort tout frais » à renvoyer contre eux «. Ils applaudirent par un *houza* général. Il dirent tous ensemble : *D. me damne, Jacques, c'est assez* ; & ils coururent à la mort. Il est facheux que ce noble courage éclatât pour une mauvaise cause. Cela prouve du moins qu'on auroit tiré beaucoup de parti de ces braves Matelots, si on avoit tourné leur zéle au profit de la Patrie. Leur noble mépris de la vie dans ce qu'ils croyoient la bonne cause, leur satisfaction d'imaginer que leur projet de se venger seroit suivi après leur mort, annoncent une grandeur d'ame qui les met au niveau des Héros Grecs, & des Romains : leur confiance dans leur Chef, manifeste des idées d'honneur dignes des Lacédémoniens aux Thermopyles.

Ce n'est pas seulement dans cette classe de gens qu'on trouve des exemples de bravoure. On objecteroit alors

avec raiſon que cette ſorte de vertu eſt plus familiere à des hommes qu'on accoutume de bonne heure à l'idée de la gloire. Mais non ; les autres Claſſes & les Etats les moins faits pour la guerre, nous fourniſſent de fréquentes preuves de cette vérité. Dans la foule, nous choiſirons deux traits qui ſe perdroient dans les ténébres, ſi on ne les recueilloit. On a tiré le premier d'un Recueil de nos anciens procès criminels, & l'autre des Chroniques Angloiſes.

Hiſtoire de Jacques Johnſon.

Cet homme de la naiſſance la plus obſcure & ſans aucune eſpece d'éducation, avoit épouſé une jeune femme dans les mêmes circonſtances, & qui n'avoit rien de remarquable que ſon induſtrie. Au bout de quelques années ils ſe trouverent chargés de famille, à l'entretien de laquelle la mere contribua plus que le pere, par ſon travail. Celui de leurs enfans qu'ils cheriſſoient le plus, vint à tomber malade, & ſon état allarma ſa tendre mere dont

l'affection maternelle étoit pour le moins au même degré que celle de nos femmes de diſtinction. Le pere y fut ſenſible juſqu'à un certain point, ſans cependant ſe livrer au travail plus qu'à l'ordinaire. Le tems qu'elle mit à ſoigner ſon enfant & les dépenſes inévitables qui s'enſuivirent, la réduiſirent à la derniere miſere. Elle chercha à emprunter, elle implora le ſecours des gens les plus aiſés de ſa connoiſſance, rien ne lui réuſſit. Cette malheureuſe femme ſe ſeroit réſignée à ſouffrir elle ſeule, mais elle ne put ſupporter le ſpectacle de ſon enfant qui périſſoit de beſoin. Les tourmens de ſon cœur déchiré, furent plus forts que l'honneur & la crainte de la punition. Elle vola une perſonne qui l'employoit à travailler, & ſur une groſſe ſomme, elle prit ce qu'elle crut néceſſaire pour ſe tirer de ſa triſte ſituation, bien réſolue de remplacer ſur les premiers fruits de ſon travail toute la ſomme qu'elle prenoit en ce moment. On s'apperçut de ce qui manquoit d'argent, avant que la mere en eut fait uſage.

Comme elle s'étoit adreſſée dans ſon beſoin à la perſonne qui étoit volée, les ſoupçons tomberent ſur elle. On fouilla dans ſon miſérable réduit, & on retrouva les mêmes piéces de la perte deſquelles on ſe plaignoit.

Ce fut envain que cette mere éplorée repreſenta ſa cruelle ſituation; celui qui avoit été volé pouſſa la barbarie juſqu'à ſon dernier période, il fut ſourd à ſes cris & la fit conduire en priſon. Les horreurs de la captivité n'affoiblirent point l'amour qu'elle portoit à ſon innocente créature. Elle conjura qu'on lui laiſſat ſon enfant mourant, pour qu'elle tentat d'éloigner ſes derniers momens. Les malheureux trouvent rarement des protecteurs, on la refuſa. Cet enfant infortuné fut envoié à la Paroiſſe, & les ſoins inattentifs des étrangers ne purent le ſauver.

Le mari qui étoit plutôt un homme indolent & faineant que méchant par réflexion, ſe reveilla pour la premiere fois de ſon aſſoupiſſement. Il ne lui en falloit pas moins pour le tirer de ſa coupable léthargie. Il vit ſou-

vent ſa femme dans ſa priſon, & la traitta avec plus d'attention & de cordialité qu'auparavant. Une circonſtance à laquelle ils n'avoient pas fait aſſés d'attention mit le comble à leur déſeſpoir, le vol ſe trouva accompagné d'effraction, & c'eſt ce qui rendit le crime capital. Le mari fut préſent au jugement, & les preuves n'étant que trop claires, il entendit condamner ſa femme à mort. Avant qu'on procedât à une formalité, le mari demanda à la voir en particulier, & lui parla en ces termes. » J'ai été un monſtre, & quoi» que la loi ne condamne pas ma pa» reſſe & mon oiſiveté comme un crime, » c'eſt pourtant là ce qui a occaſionné » vos malheurs. Il nous reſte deux en» fans : je ne peux leur être d'aucune » utilité, non plus qu'à ma patrie ; laiſſés » moi me charger du crime, laiſſés moi » mourir, moi qui mérite cent fois la » mort, tandis qu'on devroit vous ré» compenſer dumoins pour la vertu qui » vous a porté à ce qu'on appelle crime«.

L'ignominie du ſupplice, la crainte de la mort, prévalut en ce moment ſur

des ſentimens plus magnanimes ; ainſi la femme ayant donné ſon conſentement, il ſe préſenta devant le Juge, & lui dit : » Apprenés qu'il y a peu de fond à » faire ſur les dépoſitions des témoins. » J'ai ſeul commis le crime dont on » acuſoit ma femme. Vous alliés con- » damner cette innocente victime. C'eſt » ce que je ne peux ſupporter. Puniſ- » ſés le vrai criminel. « Il ajouta à ce diſcours le détail des circonſtances qu'il avoit arrangées pour donner plus de vraiſemblance à ſa dépoſition. Les témoins eux-mêmes crurent s'être trompés. Les Juges furent ſéduits, la femme déchargée de ſon acuſation, & la Sentence ſignée contre le mari.

Voilà un véritable héroïſme qui prouve en faveur de notre ſentiment. Il eſt ici queſtion d'un homme d'un état bien audeſſous de celui qui fournit les grands hommes ; auſſi eſt-ce avec ſatisfaction que nous rapportons les heureuſes ſuites d'une telle action qui ſembloit ne préſager que des malheurs.

Aux approches du ſupplice du mari, la femme ne put ſoutenir l'idée de le voir mourir pour elle. Elle inſiſta ſur

ce qu'elle étoit ſeule coupable du vol, & divulgua l'entretien que ſon mari avoit eu avec elle avant d'aller trouver les Juges. Ils furent frappés de cette preuve ſi rare d'une généroſité & d'une affection mutuelles. Ils virent avec étonnement un homme & une femme du peuple, mépriſer la mort pour ſuivre la vertu. On entendit attentivement la vraie narration de la femme, & perſonne ne s'étonnera qu'il aient obtenu l'un & l'autre leur grace. Lorſqu'ils eurent recouvré leur liberté, le mari apprit, comme on l'imagine bien, à être plus induſtrieux, & ſa femme ne diminua rien de ſon activité. La généroſité des particuliers à qui le bruit de cette héroique action parvint, ajouta à leur aiſance. Le calme que procure la vertu, le bonheur qui le ſuit ſuccederent aux triſtes évenemens qui avoient troublé leur vie.

L'autre trait qui eſt cité à la ſuite du précedent eſt ſi connu, qu'on n'a pas cru devoir le rappeller, n'y aiant ſurtout aucunes circonſtances particulieres dans le récit des Annaliſtes Anglois. C'eſt le courage avec lequel

Euſtache de S. Pierre, Bourgeois de Calais, à la tête de 5 autres Citoyens, alla s'offrir pour victime à Edouard III qui avoit menacé de mettre à feu & à ſang cette Ville, ſi on ne lui remettoit entre les mains ſix de ſes principaux Citoiens pour être mis à mort. On ſçait que la Reine d'Angleterre obtint la grace de S. Pierre & des autres.

PERSONNAGES de la Piéce.	NOMS des Acteurs.
LE GOUVERNEUR CAPE.	*Meſſieurs.* BRANSBY
L'AUTEUR, *ſous le nom de Cape, fils du Gouverneur, qui n'eſt inſtruit de ſa naiſſance qu'à la fin de la Piéce.*	ROSS.
SPRIGTLHY (1), *ami de* Cape.	USHER.
CADWALLADER, *eſpece de fou entêté de ſa naiſſance.*	FOOTE, *Auteur de la Piéce.*
UN POETE.	WALTER.
VAMP, *Libraire.*	YATES.
Le petit Apprentif (2) *Porte Epreuve de l'Imprimerie.*	VAUGHAN
ROBIN, *Confident du Gouverneur.*	SIMSON.
Mde CADWALLADER, *femme de M. Cadwallader.*	Mlles CLIVE.
Mlle ARABELLA, *ſœur de Cadwallader.*	BARTON.

(1) *Sprightly* veut dire *vif.*

[2] En Anglois ce petit garçon s'appelle le *Diable.*

IV.

L'AUTEUR,

COMÉDIE EN DEUX ACTES;

Par M. FOOTE.

Jouée au Théâtre de Drury-Lane. A Londres. Vaillant, 1757.

LA premiere Scene eſt entre le Gouverneur *Cape*, & ſon Confident *Robin*. Ce dernier nous inſtruit que par ordre du *Gouverneur*, il a laiſſé ignorer juſqu'à préſent à ſon fils *Cape*, la vraie ſituation de ſa fortune, & qu'il lui a perſuadé que ſon Pere étant mort ſans bien, il falloit qu'il travaillât lui-même à en acquerir. Le *Gouverneur* demande à *Robin* comment ſont fils s'eſt comporté en conſéquence. *Robin* répond que *Cape* a vecu mal à ſon aiſe, mais en honnête homme; que c'eſt à ſa plu-

me qu'il doit ſa ſubſiſtance, qu'au reſte ſa ſituation a été bien pénible, & qu'il a été par là expoſé à de grands dangers. Laiſſons parler les Acteurs.

Le *Gouverneur*. Plus l'épreuve a été rigoureuſe, plus ſon triomphe ſera glorieux. Laiſſerois-je les fruits d'une honnête induſtrie, que j'ai recueillis à travers tant de périls, à un fils imbecile & dépravé qui les diſſiperoit en un moment, & qui n'auroit d'autre mérite que celui d'être né 25 ans après moi? Non, non, *Robin*: mon fils & des dettes, voilà tout ce que ſon extravagante mere ma laiſſé.

Robin. Ne l'aimiés-vous pas, Monſieur?

Le *Gouverneur*. Paſſionnement & même follement. Sans cela je n'aurois pas été contraint de chercher un azile dans d'autres climats. Il eſt vrai que la fortune a favoriſé mes travaux. Quand je me ſerai bien convaincu, que mon fils *George* aura hérité de mon activité, il partagera mon bien; jamais autrement.

Robin. Faites cependant attention,

Monſieur, qu'il n'a pas comme vous des occaſions favorables.

Le *Gouverneur.* Je n'ai pas non plus eu ſon éducation.

Robin. De la façon dont le monde va aujourd'hui, la ſcience & les lumieres ſont peut être un funeſte préſent pour un jeune homme. Les connoiſſances utiles ne ſont pas une monnoie courante. On ne fait ici de l'argent qu'avec de l'argent; ou ſi l'on parvient, ce n'eſt qu'à la faveur de quelques qualités à la mode, que vous ne voudriés certainement pas que votre fils eut acquiſes.

Le *Gouverneur.* Comment, la ſcience eſt inutile! N'y a-t-il donc plus de protecteur des Lettres, des Oxford, des Halifax?

Robin. Des Protecteurs! ce terme n'eſt plus d'uſage dans le monde. Si un Auteur eſt lié avec la femme de chambre d'une Dame de conſideration, il pourra par ce canal ramaſſer une ſouſcription d'une guinée. Des Protecteurs! J'oſe aſſurer qu'on dépenſe plus en un mois dans les divertiſſemens

d'Islington, * qu'on ne donne à tous les ſçavans en 7 ans.

Le Gouverneur. Comment ſe fait-il donc que la preſſe gémit continuellement ſous leurs productions ? Comment ſubſiſtent-ils donc ?

Robin. Dans des greniers, Monſieur. C'eſt ce que vous allés voir ſi vous voulés vous donner la peine de paſſer chez M. votre fils.

Le Gouverneur. Et ſous quel prétexte irons nous le voir ?

Robin. Vous dirés que vous avés beſoin de ſon miniſtere ; que vous voulés mettre dans les papiers publics une Requête qui vous a été préſentée par les ſujets de votre Gouvernement, avec votre gratieuſe réplique, & que vous deſirés qu'elle ſoit tournée par une plume élegante.

Le Gouverneur. Ah ! donne-t-il dans cette branche de travail ? allons y donc, *Robin.*

La Scene ſuivante repreſente le jeune Auteur avec le petit Apprentif d'impri-

(1) Promenade aux environs de Londres.

merie. Cette eſpece particuliere de langage, qui, je crois, eſt introduit pour la premiere fois ſur le Théâtre, demande que nous rapportions ici quelques phraſes de leur dialogue.

Cape. Je t'en prie, vas t'en, mon cher diable.

L'Aprentif. Mon maître m'a ordonné de ne point venir ſans l'épreuve. Il dit que, comme il y a deux autres Auteurs dont la copie eſt prête, ſi la vôtre ne l'eſt pas pour ſamedi, il ne vous payera rien pour cette ſemaine. Auſſi vous êtes toujours ſi pareſſeux!... J'ai toujours plus de peine avec vous. Parlés-moi de ce Monſieur Sac-à-vin le Traducteur: il ne me fait jamais attendre une minute, ſi ce n'eſt quand le pauvre homme eſt pris de vin.

Cap. Comment, maraut, petit ſatan! N'eſt-ce pas aſſez que j'eſſuie tous les jours les ſtupidités de votre ſot maître? faut-il encore que j'aie à ſouffrir de votre impertinence?

L'Apprentif. Impertinence! parbleu je vois auſſi bonne compagnie que vous. M. Ripoſte de la petite Bretagne ne trouve pas au-deſſous de lui,

de boire un pot de bierre avec moi ; quoiqu'il ait écrit 2 vol. *in* 4° de Vies, & qu'il donne actuellement un *in-fol.* par feuilles.

Cape. Maître petit coquin, ſi vous ne quittez la chambre promptement, je vous apprendrai le chemin de la rue par les eſcaliers.

L'Appr. Je vous en épargnerai la peine. Mais donnez-moi ce livre François où vous avez pris l'hiſtoire que vous avez miſe dans votre dernier Journal.

Cape. (*en le lui jettant ſur le corps*) Tiens le voilà ?

L'Appr. Croyez-vous donc que ce ſoit de ces livres qui ſe louent, où peut être un de vos Ouvages ?

Cape. Attends, attends ? je vais te jetter un *in-folio.* (*ſeul*) Dans quelle ſituation me trouvai-je ? Sont-ce là les fruits que je retirerai des dépenſes que j'ai faites pour m'inſtruire, & d'une vie laborieuſe ?

L'*Apprentif rentre.* J'allois l'oublier : voilà la paye de votre Ouvrage pour la ſemaine périodique ; ces 4 ſchelins & demi, avec deux & demi dont mon

Maître a répondu pour Mlle. Savon, votre Blanchiſſeuſe, font vos 7 ſchelins (1).

Cape. Mets-les ſur la table.

L'*Appr.* Il y a ſur l'eſcalier un homme qui vous demande. A l'air mauſſade de ſa figure & à l'air gueux de ſon accoutrement, ce ne peut être qu'un filou, ou un Poëte. Entrez, Monſieur.

(*Il enviſage ſon homme, lui rit au nez, & ſort*).

Le *Poëte.* J'imagine, Monſieur, que votre nom eſt *Cape.*

Cape. Vous l'avez deviné, Monſieur.

Le *Poëte.* Excuſez, Monſieur, n'êtes-vous pas Auteur?

Cape. Quelquefois.

Le *Poëte.* Eh bien, Monſieur, voici le cas qui m'amene: en un mot, comme vous, j'ai été long-tems au ſervice des Muſes, & vous pouvez le voir à ma livrée.

Cape. Je penſe qu'elles ne vous ont pas congédié.

---

[1] Neuf livres, monnoie de France.

Le Poëte. Non, Monſieur, mais bien leurs premiers officiers, les Libraires. Depuis que j'ai imprimé une collection d'Epigrammes & de jeux de mots ſur moi-même, ils ont refuſé de m'employer. Vous êtes dans leurs bonnes graces : je vous apporte trois Imitations de Juvenal en proſe, l'Oraiſon de Ciceron pour Milon en vers blancs, des Eſſais ſur la Pêche Angloiſe des harangs, & une ample collection de Rébus. Si vous voulez en diſpoſer ſous votre nom, nous en partagerons le profit.

Cape. Je ſuis réellement touché, Monſieur, de votre détreſſe ; mais j'ai une proviſion ſi conſidérable de ma propre fabrique, que je ne puis me charger des marchandiſes d'autrui.

Le Poëte. Cela eſt bien fâcheux ; mais n'auriez-vous point quelque compilation, ou quelque table à faire ?

Cape. Rien du tout.

Le Poëte. Je vous ferai cela pour la moitié du prix.

Cape. Je ſuis fâché de ne pouvoir vous être utile ; mais ſi cette bagatel-

le.... (*en lui donnant un ſchelin qui vaut 24 ſols*).

Le Poëte, (*en le prenant*) Monſieur, votre ſerviteur. Vous laiſſerai-je quelqu'une de mes productions ?

Cape. Aucune.

Le Poëte. Pas un Eſſai ? pas une Ode ?

Cape. Pas un Vers ?

Le Poëte. Votre très obéiſſant.

Cape. Le pauvre Diable ! Hélas ! ſuis-je bien éloigné de ſon triſte état ! Virgile avoit un Pollion, Horace ſon Mécéne, Martial ſon Pline. Mes Protecteurs à moi ſont M. Titre, le Colporteur ; M. Maroquin, le Libraire ; M. Index, l'Imprimeur : noble Triumvirat, auſſi fait pour les proſcriptions, auſſi inique, que le fameux Triumvirat Romain.

Sprightly arrive. Il s'entretient avec *Cape* ſur la litterature comme metier. Ce dernier prétend qu'il n'y a rien à y faire. Il aſſure qu'il médite ſa retraite, & qu'il a pour cela deux cordes à ſon arc. Si ſa Comédie réuſſit, il achetera, dit-il, une commiſſion. Si ſa maîtreſſe s'attache à lui, il trouvera un établiſſement avantageux pour la

vie. Si l'un & l'autre lui manquent ; il eſt réſolu de prendre le mouſquet. Sur cela Sprightly lui demande des nouvelles du progrès de ſa paſſion pour Arabella, ſœur de M. Cadwallader. Cape répond que le cœur de ſa belle eſt pour lui, mais que la raiſon dont elle eſt douée forme un grand obſtacle. Il ajoute, que le conſentement du frere d'Arabella eſt indiſpenſable. Sprigthly promet à Cape de lui faire faire connoiſſance avec ce frere, avant que la journée ſe paſſe. A cette occaſion, il dépeint Cadwallader en ces termes.

C'eſt un compoſé de contrarietés, d'orgueil & de baſſeſſe, de pétulance & d'imbellicité. Il diſputeroit volontiers le terrein à un Prince du ſang, & d'un autre côté ne ſe feroit pas un ſcrupule de manger avec le premier galopin. Sa converſation eſt quelquefois amuſante ; il y a quelques tournures ſingulieres. Enfin l'extravagance & la biſarrerie de ſes manieres, & ſa vanité ſur ſon origine complettent ſon caractere.

Cape. Comment quelqu'un auſſi entêté ſur ſa nobleſſe pourra-t-il hono-

rer de ſa préſence un logement auſſi chétif que le mien ?

Sprightly. Il eſt prévenu que vous êtes un génie abſorbé dans la ſcience, un ſçavant capricieux qui ne ſe plaît que dans un réduit écarté, & qui ſe cache pour éviter les importunités des Grands.

Cape. Et quel charme y a-t-il dans un tel caractere qui ſéduiſe M. Cadwallader ?

Sprightly. Il y en a beaucoup. Après un Pair du Royaume, ce qu'il honnore le plus c'eſt un Poëte. Comme il ne joue pas un rôle dans la république litteraire, il ſe rejette modeſtement ſur ce que ſon éducation a été négligée. Mais le voici qui monte. Allons vite mettés votre bonnet, & joués la dignité & l'abſence.

Ce n'eſt point M. Cadwallader qui entre, c'eſt M. Maroquin Libraire.

Voici quelques traits de la Scene.

Mar. J'ai quelques mots à gliſſer dans votre oreille privée.

Cape. Vous pouvés parler; Monſieur eſt de mes amis.

Mar. (*à part.*) Auteur ?

Cape. Et volumineux.

Mar. En quel genre?

Cape. Univerſel.

Mar. Dieu ſoit beni. Il eſt bien jeune & pas trop mal équippé. C'eſt ſans doute quelque bonne ſouſcription qui l'a ainſi racommodé.

Cape. Non. Il y a un mois qu'il eſt venu de Leyde. C'eſt un grand Théologien qui a étudié en Allemagne. Si vous en avés beſoin, il peut vous fournir dix ou douze Sermons manuſcrits d'un Eccleſiaſtique décedé. Il les garantit comme originaux.

Mar. Non, non. Je ne fais point d'affaires en Sermons; j'ai perdu tout ce que j'ai mis aux derniers, parce qu'ils étoient faits par un Méthodiſte.

(*à Sprightly*). Mais Monſieur, s'ils ne ſont pas longs & s'il y a beaucoup de latin, je vous trouverai chaland.

Spr. Pourquoi, Monſieur?

Mar. Pour les Sermons manuſcrits dont vous voulés vous défaire.

Spr. Des Sermons? moi? *

[*] Sprightly n'eſt point Auteur, mais

Mar. Oui, oui. Monſieur m'a tout dit.

Spr. Ah je lui en ſuis fort obligé.

Mar. Ne craignés rien. Maroquin n'auroit pas gardé ſi l'on tems une boutique, s'il ne ſavoit pas garder un ſecret. L'an 1715, lorſque je travaillois pour les Jacobites, au fort de la rebellion, je n'ai pas deſſerré une ſeule fois la bouche; je n'ai décelé qu'un ſeul Auteur. Encore mourut-il de conſomption, avant d'être jugé. Mais à propos, Monſieur Cape, il faut que vous me donniés trois titres intereſſans pour trois Brochures, & une Epigraphe latine, pour la plus conſidérable.

Cape. Je les ferai.

Mar. Faites-les, faites-les, mon cher ami. Les Livres ſont comme les Femmes; il leur faut de l'ajuſtement. Les belles plumes font les beaux oiſeaux. De beau papier, un caractere net, une deviſe agréable, une titre ſortant,

---

Cape le fait paſſer pour tel, afin de l'initier aux miſteres de la Librairie que Maroquin pourra dévoiler.

voilà ce qui ſouvent a ſuffi pour pouſſer un Livre juſqu'à trois éditions. Connoiſſiez-vous *Henri Toutes-mains* ? C'étoit un joli garçon ; il ſçavoit le Latin *ad unguem*, comme on dit. Il vous auroit mis dans un clin d'œil une Fable de Driden, ou une Epitre de Pope en vers Latins. Excepté *Pierre le Hatif*, Auteur de Voyages, le Commerce n'a jamais fait une plus grande perte.

Cape. Qui vous l'a enlevé ?

Mar. La corde. Il a été pendu pour fauſſe Monnoie. Quel dommage ! Le joli ſujet !

Spr. Vous avez donc beaucoup perdu à ſa mort ?

Mar. Je ne ſçai que vous dire ; ſon exécution fit beaucoup de bruit. Cela me fit vendre 700 Exemplaires de ſes Traductions, ſans compter ſa Harangue de mort, & ſa Confeſſion qu'il eut ſoin de me garder ; car il n'oublia point ſes amis dans ſes derniers momens, le pauvre garçon. Mais revenons à vous. Nous traiterons enſemble ce Printems pour un couple de volumes *in* 8°.

Spr. Sur quel ſujet ?

Cape,

Mar. Je lui laiſſe à choiſir, quoique cependant il ſoit très certain, que les Romans ſont bons pour l'Eté & ſont à merveille aux eaux de Tumbridge & de Briſtol. Cette denrée eſt encore très-bonne pour le Commerce des Indes Occidentales. Allons, allons, des Nouvelles, M. Cape. Et comment va votre Ouvrage Périodique, avec M. *Index* ?

Cape. Il ne s'en plaint pas.

Mar. Ah ! où eſt le tems ? Mais on a ſi fort aproviſionné le Marché ; il y en a tant à préſent ! M. *Titre* & moi nous en avions voulu entreprendre un. Nous avions un jeune Cantabre pour les Eſſais & les Extraits ; un joli Hiſtorien d'Aberdeen, & un Clerc de Procureur pour les matieres de goût. Mais je ne ſçai comment cela ſe fit, nous manquions d'un Politique.

Cape. Je pourrois vous ſervir en cette qualité.

Mar. Grand-merci, M. Cape, vous êtes aſſez occupé. Faites vos affaires ; mais croyez-moi, n'allez pas gratter & rogner la Monnoie ? Reſſouvenez-vous de *Henri Toutesmains*. Ah, le joli garçon !

M. Cadwallader, ſa Femme & ſa Sœ
arrivent.

En montant, M. Cadwallader c
clame contre les Poetes qui, ſelon lu
ont une averſion marquée pour
étages mitoyens. Ils ſont toujours
grenier ou dans des bas. Lorſqu'il
entré, Cape feint de ne pas s'app
cevoir de ſon arrivée. Sprightly
à Cadwallader qu'il eſt là lui-mê
depuis une heure, ſans que l'Aute
l'ait encore remarqué, qu'il eſt occ
pé à mettre en Tragédie l'*Æneide*
Virgile, & qu'un tremblement de te
ne le diſtrairoit pas. On entend Ca
qui dit : » Non, le Baudrier de *Palla*
» les prieres, les pleurs, les Die
» même ſupplians ne te ſauveroi
» pas «. *Pallas te hoc vulnere, Pal*
immolat, & pœnam ſcelerato ex ſangu
ſumit. Cadwallader effrayé de l'enthc
ſiaſme du Poete, donne des ſignes f
plaiſans de frayeur. Dans le reſte
la converſation, il profere des jureme
& des choſes qui ne peuvent gue
ſe rendre dans une autre langue.
prie auſſi Sprightly de le faire di
quelque jour avec des Mylords,

Barons, des Baronets, ou Membres du Parlement. Ce dernier le lui promet d'autant plus volontiers, dit-il, que ces Seigneurs auront certainement entendu parler de l'antiquité de ſa Maiſon. Surquoi Cadwallader demande à ſa femme où eſt ſa Généalogie, ſi elle l'a apportée avec elle. Elle répond qu'elle l'a laiſſée dans l'Office. Cadwallader s'en formaliſe beaucoup, & la tire à quartier. Pendant ce tems-là, Cape profite de ces précieux momens pour parler de ſon amour à Arabella qui lui conſeille d'en feindre pour Mde. Cadwallader, afin de ſe menager un plus libre accès dans la Maiſon. M. Cadwallader & ſa femme ſe rapprochent. Ils ont enſemble une nouvelle querelle dont ils déferent le jugement à Cape. Il eſt queſtion de *Dicky* leur enfant, qui n'a que trois ans. Le Pere veut le mettre en penſion chez M. *Quodgenus*, pour qu'il s'y lie avec le petit Mylord *Sommet*, fils du Comte de *Frize*, dans l'eſpérance qu'un jour Mylord *Sommet* pourra le faire Membre du Parlement. Mde Cadwallader de ſon côté veut le mettre chez un autre Maî-

tre de Penſion nommé M. *Chatouille-Cruche*, pour qu'il y faſſe connoiſſance avec le jeune M. *Capital*, fils d'un Fripier, & que lorſqu'il ſe retrouveront dans le Monde, M. *Capital* lui prête de l'argent. Cape qui veut commencer à faire ſa cour à M^de. Cadwallader, décide en ſa faveur. En récompenſe elle le prie à diner pour le jour même, & la Compagnie ſe retire en faiſant promettre à Cape de les rejoindre bientôt.

On voit en ce moment arriver le Gouverneur ſuivi de Robin. Selon ſes conventions avec ce dernier, il propoſe à Cape de travailler à la Requête qui lui a été préſentée par les ſujets de ſon Gouvernement, & Robin lui inſinue d'y vanter les vertus de M. le Gouverneur. Voici comme Cape s'en défend. Rien ne peut effacer, dit-il à Robin, „ les obligations que je vous ai; „ ſans cela ce ſeroit ici notre derniere „ renconrre. Ils'adreſſe enſuite au Gouverneur: „ Votre ami s'eſt trompé, Mon„ ſieur, en me recommandant comme „ propre à faire ce que vous déſirés. Les „ Lettres ont toujours fait ma paſſion, &

» ſont même actuellement ma profeſ-
» ſion ; mais quoique je ſerve le pu-
» blic, je ne me proſtitue pas pour les
» particuliers. Si ma plume n'a jamais
» été employée à ſatisfaire le reſſenti-
» ment de qui que ce ſoit, elle ne ſe ſa-
» crifiera jamais non plus pour flater la
» vanité, pallier les fautes d'autrui & en
» impoſer au public. Vous pouvez avoir
» beaucoup de mérite, Monſieur ; c'eſt
» à ceux qui vous connoiſſent à fond à
» le célebrer.

Le Gouv. répond : » Jeune homme,
» je loue vos principes & votre fermeté.
» Un refus auſſi noblement exprimé me
» flatte plus que tout l'encens que vous
» auriez pu m'offrir par votre travail. «

La Scene finit par la propoſition que fait Sprithtly d'imaginer quelque moyen d'écarter M. Cadwallader, afin de donner le tems à Cape d'entretenir Arabella. Il prie le Gouverneur & Robin de l'aider dans l'exécution du projet qu'il médite ; ils lui promettent, par égard pour Cape, de ſe prêter à tout ce qu'il faudra faire.

Cadwallader arrive pour emmener Cape. Sprightly lui annonce une nou-

velle qui le flattera. Il lui apprend, en lui montrant le Gouverneur, que c'eſt-là l'interprete du Prince Potowowsky, Ambaſſadeur du Cham des Calmucks; que ſon Alteſſe l'envoie inviter à dîner, & que toutes les fois qu'on dine chez un Seigneur Tartare, on a droit d'y mener une Ombre qui s'appelle dans langue du Pays, *Jablanousky*: Il propoſe à Cadwallader de venir avec lui chez le Prince Tartare comme Ombre. Après les complimens d'uſage pour s'excuſer de dîner chez lui, où il a invité M. Cape, il accepte la partie. On le prévient qu'il dînera à terre ſur des tapis, les jambes croiſées. Cadwallader tranſporté de joie va ſe préparer à ſe tenir les jambes croiſées. Les autres Acteurs vont de leur côté prendre les meſures néceſſaires pour jouer les Princes Tartares. Entr'autres niches qu'on lui prépare, Sprightly ſe propoſe de lui faire manger une ſoupe qu'il n'oubliera pas ſitôt, & c'eſt ainſi que finit le premier acte. On ſent que l'Auteur a copié ici le *Bourgeois Gentilhomme*.

ACTE II.

Il commence par une partie de jeu entre l'Auteur & Madame Cadwallader. Cape, qui a ſon but, l'interrompt, pour propoſer à la Dame un amuſement plus convenable pour les tête à tête ; où la préſence d'un tiers, & ſurtout de M. Cadwallader ſeroit fort à charge. Cette femme feint quelque tems de ne pas l'entendre. Il prononce le mot d'amour, & elle s'en effarouche ſi peu que Cape craint d'être trop tôt pris au mot. Il lui apprend que le plaiſir de ce jeu, comme celui de la chaſſe, ne conſiſte pas à ſe ſaiſir tout de ſuite de ſa proie. On la lance d'abord, enſuite elle échappe, on la perd de vue par les défauts qu'elle donne, on la retrouve & enfin on la prend. M^de. Cadwallader, qui n'aime point les longueurs, l'invite à commencer bientôt ſa chaſſe, afin d'en venir plutôt au dénouement. Arabella les interrompt dans ce moment intereſſant. Elle avertit Madame Cadwallader que ſa Couturiere lui apporte une robe. Cette derniere ſort avec quelque

méfiance de ſa belle ſœur, & bien réſolue de s'en éclaircir en écoutant à la porte. Arabella a conçu elle-même de la jalouſie de l'entretien de ſon amant avec ſa belle ſœur, & cela d'autant plus injuſtement que c'étoit elle-même qui avoit engagé Cape à feindre de l'amour pour elle. L'amant a beaucoup de peine à appaiſer ſa maîtreſſe. Il lui répéte qu'il n'a tenté cette voie que par ſon conſeil, & il lui échappe à cette occaſion quelques traits qui ne ſont pas flatteurs pour Madame Cadwallader. Elle ſort de ſa cachette furieuſe, & menace les deux amans de s'en venger, en découvrant tout à ſon mari qui paroit auſſitôt avec le Gouverneur, Sprightly & Robin.

» Entrés M. l'Interprête, dit-il au Gouverneur. Entre vous & moi (» phraſe favorite qu'il repête ſouvent) » je goute » fort ſon Alteſſe Royale. C'eſt un Sei» gneur poli, aimable, bien élevé. » Mais quelle maudite ſoupe !

Le Gouverneur. Pourquoi donc ? Il me ſemble que vous la mangiés de bon appetit.

Cadwallader. De bon appetit ! Ven-

trebleu je n'en remangerois pas, quand il ſeroit queſtion d'être premier Miniſtre du Cham des Tartares. Elle étoit amere comme de la noix de galle, noire comme mon chapeau. Encore a-t-il fallu être là deux heures les jambes croiſées; auſſi les ai-je meurtries comme des harangs (C'eſt l'expreſſion Angloiſe). Et quelle diable de langue parloient-ils là! Au reſte; M. l'Interprête, vous la parlés très facilement. Cependant on voit bien que vous n'êtes pas préciſement du pays. Ils ont un certain nazal que vous n'attrapés pas ſi bien qu'eux.

Il demande enſuite à ſa femme, ſi elle a bien regalé & entretenu M. Cape. Elle l'inſtruit de ce qui ſe vient de ſe paſſer, & il tient de fort bons propos ſur cela. Entre autres, il dit que M. Cape n'eſt pas toujours des plus raſſis; qu'il l'a pris lui même le matin pour *Turnus*, & que vraiſemblablement cet après midi il l'aura priſe pour Didon! Sur cela ſa femme lui repreſentant l'ignorance de ſon ſexe, il trouve Cape bien lâche de s'attaquer à une femme ignorante & peu lettrée. C'eſt, dit-il,

comme ſi le Grand Seigneur ſe mettoit à la tête de ſes Janiſſaires, pour aller battre un Ramoneur de cheminée. Madame Cadwallader ne digére pas cette comparaiſon, & pour faire ſa paix, ſon mari l'aſſure, que ce n'eſt que pour faire voir qu'il ſçait les *Tropes* & les figures. Enfin on ſe réunit pour tomber ſur le pauvre Auteur, qui après quelques excuſes qui ne lui réuſſiſſent pas, ajoute que Madame Cadwallader craignant ſans doute qu'il ne devint le favori de ſon mari, a outré les faits, pour détruire la connexion entre eux. Ce mot de *connexion* charme M. Cadwallader. Il ſe reconcilie avec Cape, & lui fait force excuſes. Sa femme d'abord un peu déconcertée ſe remet enſuite; elle lui raconte dans le baragouin le plus intelligible, ce qu'elle a entendu de la converſation de Cape avec Arabella. Cadwallader reprend toute ſa colere, lorſqu'il apprend qu'un Auteur avoit oſé porter ſes vues ſur ſa ſœur. Il lui diſtribue les épithetes les plus mortifiantes & les plus dures. Il envoie chercher ſa généalogie, & pour inſulter Cape, il fou-

tient qu'il n'a ſurement jamais eu de grand pere. Le Gouverneur ſe déclare en ce moment, reconnoit Cape pour ſon fils, & l'on unit les deux Amans. Madame Cadwallader demande à M. le Gouverneur, un Negre, un Singe & un Perroquet, & promet d'oublier tout à ce prix. Son mari ſe réjouit de l'alliance nouvelle qui va illuſtrer ſon ancienne nobleſſe, & le Gouverneur finit par cette phraſe aſſés aſſortie à ſon caractere. » Mes déſirs ſont » comblés, mon cher Robin, & mes pei» nes ſont finies. Si les ſentimens de » mon fils ſe ſoutiennent dans l'abon» dance, comme dans la détreſſe, je » pourrai me flatter d'avoir donné à la » Patrie un défenſeur, aux pauvres un » protecteur, & aux hommes un ami «.

V.

SUITE des Voyages de KEYSLER.

DES SALINES DE REICHENHALL.

ENTRE *Uncken* & *Saltzbourg*, qui ſont à quatre milles l'un de l'autre, on trouve les Salines Bavaroiſes de Reichenhall. Sa ſource eſt connue ſous le nom de *Bonté de Dieu*. On en éléve la matiere au moyen d'une roue de 36 pieds de diamètre, & de chaînes de fer, avec l'aide d'une autre d'un plus petit volume. Quand une fois les eaux ſont parvenues à la maiſon de travail, on la diviſe en deux parties, dont l'une reſte dans ce lieu, & l'autre eſt conduite à trois milles de là dans des canaux de plomb, au-deſſus des hautes Montagnes de Traunſtein, où, par la raiſon de la grande abondance de bois qui s'y trouve, on eſt plus à portée de faire bouillir le ſel. Il y a à Reichenhall ſix poëles,

dans leſquelles alternativement on fait bouillir chaque jour le ſel, de ſorte que dans l'eſpace de ſix jours toute la matiere ſe trouve bouillie. Il s'y en fait ordinairement pour cinq cens gulders par ſemaine. Afin que les poëles ne ſoient pas trop endommagées par l'eau ſalée, on les prépare avec de la chaux, de la fougere & de la paille. Il s'y attache, quand le ſel bout, un ſédiment de ſel bâtard, qu'on diſſout tous les trois mois, ou quelquefois plus ſouvent; & en y ajoutant un peu d'eau ſalée, on en fait du ſel fin. La Saal qui coule à Richenhall, a les propriétés requiſes pour rafiner le ſel; ce qui rend l'opération beaucoup plus facile en ce lieu, que dans les Salines voiſines, où il faut porter à la mine l'eau fraiche à grands frais. A Hall en Suiſſe, on met du ſang de jeune bœuf & des œufs, pour accélerer la ſéparation des parties ſalines d'avec le reſte de l'eau. C'eſt ce qu'on ne fait point à Reichenhall, non plus qu'à Hall en Suabe, à Nauhein & à Lunebourg. On ſçait qu'en Allemagne pluſieurs Théologiens Proteſtans ſoutiennent, que la

défenſe de manger du ſang s'étend aux Chrétiens des deux Alliances. Tous ceux qui ſont de cette opinion, ainſi que les Juifs, s'abſtiennent du ſel Saxon, à cauſe du ſang de bœuf qu'on y fait entrer, comme on vient de le dire. Au reſte il eſt facile de s'en paſſer, ſi l'on a ſoin, comme on fait pour les ſucres, d'y jetter quelques douzaines d'œufs, & de bien écumer la graiſſe & les impuretés qui viennent ſur la ſurface. Le Sel de Reichenhall n'eſt pas ſi pur ni ſi blanc que celui de Saltzbourg & de Hall en Suabe, mais il eſt très fort & à bon marché. Il y a eu anciennement une convention entre les états de Saltzbourg & de Baviere, par laquelle ils doivent ſe fournir mutuellement à un prix reglé, le premier du ſel, & l'autre du bled. Sans cela Saltzbourg ſeroit aſſés embarraſſé pour débiter ſon ſel, dont on pourroit empêcher d'un côté l'exportation en Autriche, & de l'autre en Baviere, dont l'Electeur fait de très grands profits en revendant ce même ſel, qu'il envoie en France, en Boheme, & par le Rhin, juſqu'en Suiſſe

& en Italie. La Ville de Ratisbonne eſt le lieu d'étape de cette marchandiſe, qu'on tranſporte par une petite riviere à Amberg dans le haut Palatinat, & par le Danube dans d'autres pays. Ratisbonne gagne par ce commerce vingt milles Gulders.

Si l'on en croit M. Keiſſler, il n'y a point de Province Proteſtante, où l'étude de la Théologie ſoit pouſſée auſſi loin, & qui fourniſſe de meilleurs prédicateurs que le Duché de Wirtemberg. L'ordre des études qu'on y fait mérite d'être raporté. On commence dès l'école ordinaire à examiner, quels ſont les enfans qui annoncent le plus d'application & de travail. Outre les examens qui ſe font pluſieurs fois l'année devant les Magiſtrats des villes, le Duc de Wirtemberg envoie tous les ans deux Viſiteurs généraux, qui font avec ſoin l'inſpection de l'état des choſes. Les enfans qui promettent, ſont ſucceſſivement examinés pendant deux ou trois ans devant le Conſiſtoire de Stutgard. S'ils y ſont jugés capables, on les envoie à l'une des deux maiſons de Blaubeurn & de Denkendorf. Là

ils s'engagent par ſerment à ſervir la maiſon de Wirtemberg fidelement, ſoit dans le païs, ſoit dehors. Ils s'engagent auſſi par la ſuite, s'ils ſe rendent indignes de leurs fonctions par leur mauvaiſe conduite, à rendre aux Etats ce qu'il en coute pour leur entretien, qu'on évalue ſur le pied de cinquante guldets par an. Ceux à qui ce malheur arrive, ſont nommés *rejecti*; & il faut bien les diſtinguer de ceux qui, avec le conſentement des Etats, quittent le païs pour faire leur miniſtere chez l'Etranger: on nomme ceux-ci *dimiſſi*. Ces jeunes gens reſtent deux ans dans ces maiſons, pour y faire leurs études. Ils paſſent enſuite dans des ſeminaires, où ils reçoivent une éducation plus ſavante. Ceux de Blaubeurn vont à Bebenhauſen, & ceux de Denkendorf à Maulbrun. Dans ces deux Seminaires, ceux qui enſeignent ſont de très habiles gens, qui deviennent ſouvent Prélats par la ſuite. Leurs éleves ſont nourris, logés, blanchis, & éclairés. On leur fournit le papier, & une partie de leur habillement. Ils ſont de plus ſoignés en cas de maladie. Ce

n'eſt qu'après avoir reſté deux ans dans ces Seminaires, qu'ils ſont admis à la grande fondation de Tubingen, qui étoit ci-devant un monaſtere d'Auguſtins, où ils ſont également nouris & entretenus. Dans toutes ces maiſons d'études, il y a deux vacances par an; l'une de 15 jours à Paques, & l'autre de 3 ſemaines en automne. On leur donne encore un viatique pour rejoindre leur maiſon paternelle. Le nombre des Eleves de ces deux Seminaires eſt fixé pour chacun à 25. Comme on reçoit à Tubingen quelques écoliers du College de Stutgard, ou quelques autres qui y ſont envoyés par grace, outre ceux qui y viennent de ces deux Seminaires, cela fait environ trente places de fondation, & c'eſt un nombre ſuffiſant pour fournir aux Miniſtres qu'on tire de cette Maiſon. La premiere année les derniers venus qu'on appelle *Novices*, ſont aſſujettis à quelques ſervices, comme de chauffer le poële, de porter de l'eau &c. Au reſte ils ne ſont expoſés à aucune inſulte ni à aucun mauvais traitement. Les deux premieres années ils étudient la Philo-

ſophie, d'où ils paſſent en Théologie. Indépendament des Profeſſeurs de l'Univerſité, ſous leſquels ils travaillent, ils ſont encore inſtruits par de forts étudians de la maiſon, qui ſont diſtingués par le nom de Repetiteurs, & à qui l'on donne une meilleure nourriture & quelque ſalaire. Ce n'eſt qu'après avoir été examiné par le conſiſtoire de Stutgard, qu'ils ſont declarés capables d'exercer les fonctions de Miniſtres. On les y exerce en les employant en cette qualité dans une Paroiſſe, pendant la vacance du benefice, ou bien pendant la maladie de quelque Miniſtre. Dans le premier cas, la Paroiſſe leur donne un gulder & demi par ſemaine: dans le ſecond, le Miniſtre les loge, & leur donne un demi gulder auſſi par ſemaine. Les études qu'on fait dans ces maiſons depuis l'enfance juſqu'au Miniſtere ſont excellentes; & il n'eſt pas étonnant qu'avec tant de ſoin, elles fourniſſent des ſujets ſçavans & appliqués.

On terminera cet extrait par quelque Inſcriptions & Épigrammes curieuſes répandues dans les deux premiers volumes

de Keiſler. Perſonne n'en a plus raſſemblées que ce ſingulier voyageur.

Le trait frapant d'une Cigogne qui ſe laiſſa brûler avec ſes petits, ne pouvant les ſauver, & ne voulant point les abandonner, a donné lieu à l'Epigrame ſuivante.

Viderat arſuros flagranti in culmine nidos,
Nec teneras voluit linquere Mater aves.
Undique proſtantes animoſa Ciconia flammas
Sprevit, & in medio maluit igne mori.
Hanc modo Phœnici deceat preferre volucrem:
Non datur ex iſto vita ſecunda rogo.

L'inſcription ſuivante ſe lit ſur le cercueil de quelqu'un de la Maiſon de Trivulce.

Joannes-Jacobus-Magnus Trivultius,
Antonii filius,
Qui nunquam quievit, quieſcit. Tace (1).

(1) Cette Epitaphe nous rappelle celle qui

Dans la Cathedrale d'Alexandrie, il y a une Epitaphe moderne, qui prouve qu'on n'a pas encore perdu tout à fait le ton d'humilité des premiers siécles de l'Egliſe.

Philippus Maria Reſta,
Epiſcoporum minimus,
Peccatorum maximus,
Inſpicientium orationibus ſe commendat.
Prid. Kal. Apr. 1706.

On ne ſera pas ſi édifié de l'Epitaphe qu'on trouve dans l'Egliſe du S. Eſprit à Sienne, d'un Voyageur dont les vins d'Italie avoient abrégé les jours.

Vina dabant vitam, mortem mihi vina dedere:
Sobrius auroram cernere non potui.
Oſſa merum ſitiunt, vino conſperge Sepulchrum:

---

fut faite ſur une certaine Femme, où au lieu de dire dans la forme ordinaire, *Hic jacet*, on mit, *Hic tacet.*

Et calice epoto, care viator, abi,
Valete Potatores.

» Le vin qui donne la vie, m'a donné la mort. Je ne vis jamais l'aurore » à jeun, & mes os ſont encore alterés » de vin. Arroſez de vin mon tombeau ; & après avoir vuidé la coupe, partez, cher voyageur. Adieu.

Le zele de notre voyageur s'allume contre les Saltinbanques & les Charlatans. Il n'a pas oublié de rapporter un diſcours qu'il prétend avoir entendu de l'un d'eux à Turin, en ces termes.

» Beni ſoit Notre Seigneur à qui je » ne demande pour toute grace que de » vouloir bien, ſuivant ſa juſtice, me » traiter au Jugement dernier, comme je vais vous traiter en vous vendant mes drogues. Je ſacrifie ma vie » & ma ſanté pour l'intérêt de la votre ; » mais le Démon, ennemi éternel de » tout bien, vous aveugle tellement » que vous épargnez quelques ſols, » comme vous feriez cent écus. Pour » une bagatelle, vous négligez de vous » procurer un auſſi grand bien que mes

» remedes qui vous ſauveroient la vie
» à vous, à vos parens & à vos amis
» Si je prens de vous une obole contre
» ma conſcience, je veux bien être
» condamné à avaler éternellement vo-
» tre monnoye fondue dans le feu de
» l'Enfer. Amen.

Il avoit préparé cette énergique harangue, pour débiter des poudres à un ſol. Ainſi l'on peut juger de l'excellence des ingrédiens qui y entroient.

V I.

The Lives of Cleopatra and Octavia, by the Author of DAVID SIMPLE.
» Les Vies de *Cléopatre* & d'*Octavie*,
» par l'Auteur de *David Simple*, in-
» 4°. 1757, Millar «.

LE plan de la Dame, à qui nous devons cet Ouvrage, eſt d'exciter l'horreur du vice, & d'inſpirer un nouveau reſpect pour la vertu affligée. Voici comme elle s'exprime à ce ſujet.

» Les amours ſi connues d'*Antoine* & de *Cléopatre* ayant un fondement réel, » perſuaderont mieux des conſéquences » funeſtes qu'entraîne un amour effré- » né, lorſqu'il a pour objet une femme » baſſe & artificieuſe. Lorſque l'hiſtoi- » re préſente ces portraits frapans, ils » nous font beaucoup plus d'impreſſion, » que lorſqu'ils nous ſont offerts dans » des ouvrages d'imagination. Les mal- » heurs de la vertueuſe Octavie remue- » ront plus notre ſenſibilité & notre pi-

» tié, que ne pourroient faire les deſ-
» criptions les plus patéthiques de nos
» meilleurs romans. Dans ces derniers
» livres, il eſt rare que le lecteur s'oublie
» au point de ne pas ſe rappeller que les
» caracteres de ſes perſonnages ſont
» feints & ſuppoſés; tandis que l'hiſ-
» toire, ainſi que la glace la plus unie,
» réfléchit l'image même de ceux dont
» nous liſons les avantures.

Ce ſont là les motifs, qui ont fait choiſir à l'Auteur les vies de *Cleopatre* & d'*Octavie*, dans la vue d'inſtruire & d'amuſer le public. Elle s'eſt cependant permis de placer ſon récit dans le Pays des Ombres, afin d'avoir plus de liberté de détailler ces grands évenemens, & de pouvoir développer les motifs qui ont conduit ces deux Princeſſes dans les différentes actions de leur vie.

Venons aux portraits de *Cleopatre*, de *Marc Antoine* & d'*Octavie*: c'eſt ainſi que la premiere ſe peint.

» J'étois ſi occupée & ſi enivrée de
» moi-même, que ma propre perſon-
» ne étoit le point de réunion de tou-
» tes

» tes mes idées ; j'y voulois même ra-
» mener tous les autres hommes. Com-
» me l'éducation avoit fortifié ce prin-
» cipe en moi, toute jeune que j'é-
» tois, mon imagination, du point de
» ſon élevation, regardoit avec le der-
» nier mépris tout le reſte du genre
» humain. Je ne ſuppoſois pas aux
» autres plus de ſentiment, que s'ils
» avoient été entierement inanimés. Les
» plaiſirs ou les peines d'autrui n'en-
» troient jamais pour rien dans la com-
» binaiſon de mes idées, & je vivois
» comme ſi j'avois été la ſeule perſon-
» ne ſur terre, qui pût avoir des ſen-
» ſations. Si cependant les hommes
» avoient été réellement auſſi peu ſuſ-
» ceptibles d'éprouver le ſentiment,
» & de connoître les plaiſirs & les pei-
» nes, j'aurois vû renverſer tous mes
» projets ; ma vanité auroit été ſou-
» vent humiliée, lorſque les hommes
» inſenſibles à mes charmes ne leurs au-
» roient pas rendu l'hommage que je
» croyois leur être dû.

Après avoir tracé les excès & les crimes qu'un tel caractere fit commet-

tre à *Cleopatre*, voici les expreſſions que l'Auteur met dans la bouche de cette Princeſſe étant à ſes derniers momens.

» A l'approche de ma derniere heu-
» re, je ne pus m'empêcher de réfléchir
» ſur ma vie paſſée ; je trouvai qu'en cé-
» dant à mon ambition & à ma vanité,
» j'avois été dans le cours de ma vie
» beaucoup plus infortunée que je n'a-
» vois été heureuſe. Cela peut-il être
» autrement, lorſqu'on ſe livre entie-
» rement aux paſſions qui prennent ſur
» nos cœurs d'autant plus d'empire,
» que nous y cédons? Ne jamais attein-
» dre pleinement à ce qu'on déſire,
» n'eſt-ce pas l'état le plus déplorable?
» C'eſt cependant ce qui arrive conti-
» nuellement à qui ne ſçait pas gou-
» verner ces paſſions dangereuſes. La
» puiſſance de *Ceſar*, le triomphe de
» *Livie* & d'*Octavie*, & ma fin pro-
» chaine me plongeoient dans les ré-
» flexions les plus cruelles & les plus
» ameres. Je n'avois pas aſſez d'art,
» pour m'en impoſer à moi-même
» ſur tout ce qui m'accabloit, moi qui

» avoit toujours ſi bien réuſſi à en » impoſer aux autres. Tout ce qui m'em- » pêchoit d'être agitée des cruelles hor- » reurs de la mort, c'étoit la conſola- » tion que je trouvois, à pouvoir imagi- » ner que je me comblerois de gloi- » re, en mourant avec *Antoine*; que » j'ôtois à *Livie* & à *Octavie*, mes riva- » les, le plaiſir d'inſulter à mes diſ- » graces, ſi j'avois ſurvêcu à *Antoine*; » & enfin que je trompois un auſſi » grand homme que *Céſar*. C'eſt ainſi » que je me perdis, victime de cette » ambition qui avoit fait mon unique » paſſion; & je ne doute pas que mon » exemple ne ſoit pour les âges futurs » un monument auſſi terrible que du- » rable.

Dans le cours de l'Ouvrage, *Clopatre* rend compte de tout ce qui aſſuroit ſon empire ſur *Antoine*.

» *Antoine*, dit-elle, placoit ſouvent » ſa confiance dans l'intégrité d'au- » trui, heureuſe diſpoſition pour être » trompé, ſurtout par les femmes à » qui il s'attachoit. S'il faiſoit des fau- » tes, il étoit toujours prêt à deman-

„ der grace à ceux
„ ſes : ſi c'étoit ſa r
„ plus ſoumis, le
„ amans ; rien ne l
„ tenir ſon pardon.
„ ver un amant plu
„ & à ſatisfaire ma
„ Il aimoit à raille
„ mais ce qui émou
„ ſes traits les pluspi
„ ſouffroit qu'on les
„ plus fortes répartie
„ Il arrivoit de-l
„ pour un procédé fra
„ tes les libertés qu'
„ lorſqu'en ſe défenda
„ un peu trop viveme
„ Je jouois la tend
„ *toine* à un point dep
„ auroit impoſé à tou
„ mais malgré toute la
„ expreſſions, je n'éval
„ mois mon Héros,
„ étoit l'inſtrument de
„ & l'appui de ma puiſ
„ Dès que je fus bien
„ crédit ſur lui, je cherc

„ ler avec tous ſes amis ; je ſen is
„ qu'ils ſeroient mes plus cruels enne-
„ mis, & que n'étant point comme lui
„ aveuglés par l'amour, ils éclaire-
„ roient mes deſſeins & mes actions.
„ Je conſidérai que j'aurois beaucoup
„ plus de peine à le perſuader, tant
„ qu'il écouteroit ceux dont les inté-
„ rêts étoient ſi oppoſés aux miens. En
„ conſéquence je chercherai à placer au-
„ près de lui toutes mes Créatures ;
„ de ſorte qu'au lieu de craindre de
„ l'oppoſition, je me trouvai ſecondée
„ par ces ames baſſes qui s'embarraſ-
„ ſoient peu du précipice où ſe plon-
„ geoit *Antoine*, en ſuivant mes con-
„ ſeils. S'il manquoit à quelqu'un, je
„ donnois le tort à celui à qui il avoit
„ manqué. Je travaillois à reconcilier
„ *Antoine* avec lui-même, au point qu'il
„ admiroit la juſteſſe de mes raiſon-
„ nemens. Il étoit enchanté de la nou-
„ velle preuve que je lui donnois par-
„ là de mon amour. Si aucontraire
„ quelqu'un oſoit m'offenſer, je por-
„ tois *Antoine* à me venger, ſans mê-
„ me qu'il oſât me demander qu'elle

» étoit la nature de l'offenſe. Il au-
» roit craint les reproches que je lui
» aurois faits de ſon peu de confian-
» ce à mon diſcernement & à mon
» équité.

» Ce qui ajoutoit de nouvelles chai-
» nes à ſon eſclavage, c'étoit ſon
» goût exceſſif pour le plaiſir. Com-
» me il ne trouvoit de ſatisfaction
» que dans un regard, dans un ſou-
» ris; que la moindre altération dans
» l'expreſſion de mes ſentimens fai-
» ſoit ſon unique tourment, j'avois
» toutes ſortes de reſſources pour af-
» fermir mon empire. Je n'écoutois
» d'ailleurs que mes vues ambitieuſes
» dans le traitement que je lui faiſois,
» & n'ayant aucun amour pour lui,
» ſes ſouffrances ne me faiſoient au-
» cune pitié; elles faiſoient plutôt
» mes délices par la preuve qu'elles
» me donnoient de mon empire ſur lui.
» S'agiſſoit-il de lui plaire ou de le
» perſécuter? Je me reglois unique-
» ment ſur l'utilité dont l'une ou l'au-
» tre de ces poſitions pouvoit m'ê-
» tre, ſelon la conjecture. Lorſqu'il

» étoit livré à la plus profonde dou-
» leur, j'étois également libre, par-
» ce que j'étois ſans intérêts ; je ne
» m'occupois que de l'avantage que
» je devois retirer de ſa douleur &
» du tumulte de ſes paſſions ".

Le caractere d'*Octavie* eſt bien propre à nous reconcilier avec le Sexe, & à effacer les impreſſions déſagréables que nous a laiſſées ſon indigne Rivale. *Octavie* annonce ainſi ſes premieres diſpoſitions.

» Dès mon enfance, c'eſt-à-dire,
» auſſi-tôt que je fus capable de ré-
» flexion, on m'apprit que comman-
» der à ſes paſſions, refrener ſes dé-
» ſirs, partager ſes plaiſirs avec les
» autres, c'étoit la ſeule conduite
» qui pût me rendre heureuſe. Ce
» fut ſur ces principes que je re-
» glai mes actions pendant le reſte
» de ma vie. J'eus également ſoin de
» tenir mon ame dans une aſſiette
» tranquile ; de ſorte que dans les ac-
» cidens de toute eſpece que j'aurois
» à eſſuyer, j'euſſe toujours le libre
» uſage de ma raiſon & le plein exer-
» cice de mon jugement.

» Douée d'une grande beauté, » ſœur du fils adoptif de *Jules Ceſar*, » je craignis, dès mes jeunes ans, » d'être ſacrifiée à la politique, & » livrée à un mari, dont l'unique but » ſeroit de me prendre comme un » gage aſſuré d'une plus étroite al- » liance avec le grand *Ceſar*. Ma » paſſion dominante étoit l'amour. Le » comble de la félicité dans mes idées » étoit de mener une vie privée avec » un mari qui me convînt, & qui » fût capable d'une affection récipro- » que. Cette façon de penſer me » rendit encore plus attentive à me » garder de prendre de l'amour, juſ- » qu'à ce que mon choix fût juſti- » fié par la raiſon. Je ſentis com- » bien il m'étoit eſſentiel pour la tran- » quillité de mon ame d'être unie à » un mari pour qui je me ſentiſſe » de l'inclination. Dans le cas con- » traire, je n'aurois jamais pû ſoute- » nir l'artifice & l'hypocriſie néceſ- » ſaires avec un homme qui nous eſt » inſupportable. Je m'étois tracé à » moi-même le caractere du mari qui

» pouvoit être fait pour me rendre heu-
» reuſe. Je réſolus qu'à moins que
» des conſidérations d'Etat ne me for-
» çaſſent à me ſacrifier, je ne m'u-
» nirois jamais à perſonne, à moins
» de rencontrer la copie du modele
» que mon imagination m'avoit for-
» mé «.

Marcellus fut cet heureux Epoux. Son portrait n'eſt pas moins ſéduiſant que celui d'*Octavie*. Si la conduite de cette Princeſſe pendant ſa vie fut diamétralement oppoſée à celle de *Cléopatre*, leur mort ne fait pas un contraſte moins frappant.

» Quand je conſiderai, dit *Octa-*
» *vie*, toute ma vie paſſée, j'eus la ſa-
» tisfaction de me convaincre que,
» malgré les malheurs inévitables que
» j'avois eſſuyés, comme cependant
» j'avois agi avec des vûes droites,
» je ne devois pas m'accuſer d'être
» la cauſe de ces malheurs; auſſi
» à la longue je reçus la récompenſe
» d'une vie ſans reproche. Applau-
» die des Romains, eſtimée par l'Em-
» pereur, chérie de ma famille, mes

» derniers momens furent tranquilles,
» calmes & ſerains. J'expirai douce-
» cement, ſans être troublée par au-
» cune terreur, ni agitée par aucuns
» remords «.

ALLEMAGNE.

I.

CONSIDÉRATIONS SUR LE BLEU DE BERLIN.

Par M. de Justi (1).

LE Négoce ne peut pas fleurir dans un pays, ſi l'on n'y cultive les Arts & toutes les manieres differentes de gagner ſa vie, de ſorte qu'on puiſſe non ſeulement fournir le Royaume des marchandiſes dont il a beſoin, mais auſſi entretenir un commerce

(1) Extrait de l'Ouvrage Allemand, intitulé, *Gottingiſche Policey-amts Nachrichten*, &c. » Avis du Bureau de Police de Gottingue, » ou Traités divers pour l'avantage de l'Ordre » Œconomique tirés de toutes les parties de » l'Economie, &c. Avril 1755

avantageux avec les Etats voiſins. C'eſt une des principales maximes du Commerce, que tout ce qui peut être fabriqué dans le pays n'y ſoit pas importé de dehors: c'eſt à quoi un Gouvernement ſage doit veiller. Les vrais Patriotes doivent s'attacher à ces nouvelles branches de Commerce, s'ils veulent le bien de leur Patrie.

Le Bleu de Berlin eſt une couleur qui ſert à bien des uſages dans la vie civile. Comme il coute peu de dépenſe à compoſer, il n'y a rien de plus facile à entreprendre, & c'eſt une façon de gagner de l'argent qui nourrit ſon homme. Comme on n'en fait point à Gottingue, nous avons cru devoir traiter cette matiere, & indiquer la façon de le faire. Les ſçavants ont bien parlé dans pluſieurs de leurs écrits de la nature de cette couleur; ils ont fait mention des matériaux qui y entrent & des opérations requiſes pour le faire: mais perſonne n'a communiqué le procedé en ſon entier, ſi ce n'eſt *Ernſting* dans ſon *Dictionnaire Chymique*. Comme cet ouvrage a été imprimé aux dépens de l'Auteur, il ſe

trouve par cette raiſon entre les mains de peu de Sçavans. Les Fabriquans ont donc été obligés de ſe montrer les uns aux autres la maniere de le préparer; & en conſéquence il s'eſt répandu ſur cela des inſtructions très defectueuſes. On compte rendre un grand ſervices à ces fabriquans, en leur en donnant une plus ſûre. C'eſt ce qu'on fera dans la derniere partie de ce Traité; & l'on donnera dans la premiere quelques réflexions préliminaires ſur cette couleur.

PREMIERE PARTIE.

Le Bleu de Berlin a été inventé en cette ville au commencement de ce ſiécle; mais quelque nouveau que ſoit ce ſecret, on n'eſt point d'accord ſur ſon inventeur. Quelques uns l'attribuent à *Dippel*, fameux par ſes opinions ſingulieres en fait de Religion; d'autres le donnent à M. *Diesbach*. Je ſerois plutôt de l'avis des premiers.

Les principaux materiaux qu'on emploie pour faire ce Bleu, ſont du ſang de bœuf, du ſel Alcali, du ſalpetre,

du vitriol & de l'alun, auxquels on ajoute de la cochenille & de l'eſprit de ſel. Un bon Chymiſte pourroit peut-être ſe paſſer de quelques uns de ces matériaux, & entre autres du ſalpêtre, comme on le dira plus bas. On obſervera auſſi, que la cochenille ne ſervant qu'à teindre l'alun qui ſe précipite facilement, on peut y ſuppléer avec de la garance en ſe ſervant d'eau bouillante, & en filtrant bien le tout. On pourroit encore employer beaucoup moins d'alun, en y ajoutant du vitriol.

Le principal fondement du Bleu de Berlin ſe trouve dans l'écume qui ſe forme, quand les deux ſels contraires, ſçavoir l'acide & l'alcali, ſont mélés enſemble. Après avoir meſuré leurs forces l'un contre l'autre, il ſe forme un troiſiéme ſel neutre, qui eſt d'une toute autre nature. En combattant, ces deux ſels rejettent une partie de la terre qu'ils renferment. C'eſt dans cette terre, qu'eſt le principe de la couleur bleue. Le ſçavant *Henkel* a tiré cette conjecture des découvertes qu'il a faites & publiées dans ſa *Flora*

Saturni laus. Il faut cependant convenir que, comme il tombe peu de terre pendant le conflict de ces deux ſels, on doit encore chercher quelque autre principe du Bleu de Berlin; & on le trouvera, ſelon moi, dans la ſubſtance phlogiſtique & urineuſe, qui réſide dans le ſang de bœuf. L'alun peut auſſi y contribuer, parce qu'on le prépare ordinairement avec de la vieille urine putrifiée. On ſçavoit déja que le ſel acide & le ſel urineux mêlés enſemble forment la couleur bleue; on en a fait l'expérience en verſant de l'eſprit d'urine ſur de l'eau forte.

On combattra ici un préjugé qui eſt fort établi, & que les marchands ont interêt d'accrediter. Ils vantent leur bleu, parce qu'il eſt fait de ſalpêtre. Nous ne convenons point du tout des avantages qui ſelon eux réſultent du ſalpêtre. On a déja dit qu'une plus grande quantité de ſang de bœuf ou de tartre, fourniroit plus de parties urineuſes, & tout autant que le ſalpêtre. Il eſt encore faux que ce dernier produiſe un acide plus avanta-

geux pour la perfection du bleu de Berlin. Les expériences de Henkel démontrent que le vitriol & le ſel marin, fourniſſent un acide auſſi parfait que celui du ſalpêtre. On n'aura donc qu'a employer plus de vitriol, & on s'épargnera les frais conſidérables du ſalpêtre, qui partout eſt fort cher.

Il importe auſſi beaucoup de faire attention à la qualité du vitriol dont on ſe ſert. Il faut qu'il ne ſoit point mêlé de cuivre, ſi l'on veut avoir une belle couleur. S'il y a du cuivre dans le vitriol, la couleur qu'on en formera ſera verdatre. On peut au coup d'œil juger s'il y a beaucoup de cuivre; car alors ils ſera d'un verd obſcur. Si au contraire il en contient peu, il ſera d'un verd pâle. On peut encore s'en aſſurer plus poſitivement: on n'aura qu'à en diſſoudre un peu, & y mettre un couteau ou de la taule. S'il y a du cuivre, il ne manquera pas de s'y attacher.

Les eſſais qu'on a faits prouvent que le vitriol pur de fer eſt celui qui donne un plus beau bleu. Ce ſeroit

un objet digne des recherches des Chymiſtes, d'expliquer pourquoi le fer eſt ſi propre à former le Bleu. Venons en au Procedé.

SECONDE PARTIE.

Malgré les avis que nous venons de communiquer, pour perfectionner le Bleu de Berlin, nous donnerons ici la Méthode ordinaire que les Fabriquans ſuivent pour le faire. Comme les corrections & les changemens qui ſeroient à indiquer, demandent une certaine connoiſſance de la Phyſique, ils ne ſeront peut-être pas à la portée de tout le monde. Cela n'empechera pas que ceux qui ſont capables de réflexion & de raiſonnement, ne perfectionnent cette méthode d'après les principes que nous avons établis.

On a déja dit que deux differentes leſſives ſont le principe du Bleu de Berlin. On appellera ces deux leſſives, celle d'Alcali & celle de vitriol, afin de ſaiſir la juſte proportion des materiaux qui doivent y entrer. Suppo-

ſons qu'on prenne deux livres de ſang de bœuf, ce qui n'eſt ni trop ni trop peu, on proportionnera le reſte ſur cette quantité.

Il faut avant tout que le ſang de bœuf ſoit deſſeché, ce qui ſe fait en le remettant dans un vaſe de terre ſur un feu lent. D'autres ſont dans l'uſage de le ſecher au ſoleil; mais ſi le tems n'eſt pas parfaitement favorable, cette opération eſt ſujette a beaucoup d'inconveniens. Ainſi il vaut toujours mieux le ſecher au feu.

Pour préparer la leſſive d'Alcali, on prend une demie livre de ſalpêtre, & ſix onces de tartre crû; on broie bien le tout enſemble & on le fait détoner dans un creuſet un peu large. Au lieu de tartre, on peut prendre une demie livre de potaſſe, ou bien ſi, comme on l'a dit dans la premiere partie, on veut ſe paſſer de ſalpêtre, on n'a qu'à prendre trois quarts de livre de potaſſe avec un quart de livre de tartre crû. Après avoir réduit en petites parcelles le ſang de bœuf deſſeché, on le mêlera avec ce ſel dans un creuſet ſur

un feu lent qu'on augmentera petit à petit, ſans ceſſer de remuer le tout juſqu'à ce que rien ne fume ni ne brule d'avantage. Quand la maſſe ſera bien rouge, on en fera une leſſive avec de l'eau bouillante. Enſuite on filtre cette leſſive, qui doit faire environ 7 à 8 meſures (1). C'eſt ainſi que ſe prépare la leſſive d'Alcali.

A l'égard de la leſſive acide ou vitriolique, il faut diſſoudre au feu deux livres & ſix onces d'alun dans 4 à 5 meſures d'eau chaude, & on y ajoute une demie once de cochenille broyée bien fin. On pourroit comme on l'a déja dit, employer de la garence au lieu de cochenille. On laiſſe les particules de la couleur ſe diſſoudre pendant un quart d'heure, & puis on filtre cette teinture. Enſuite on prend une demie livre de vitriol, qui ne ſoit point mêlé de cuivre, comme on l'a déja obſervé, & on le calcine dans un creuſet ſur un feu lent, juſqu'à ce qu'il devienne jaune ou rougeatre On diſſoud ce vitriol ainſi préparé dans une meſure & demie, ou deux meſures d'eau

(1) L'Allemand dit *Quartiers.*

chaude, on filtre cette diſſolution, &. on la mêle avec la leſſive d'alun, qu'on vient de décrire.

Si l'on ne pouvoit trouver que du vitriol où il y eut du cuivre, on le purifieroit de la maniere ſuivante. On diſſoud le vitriol dans de l'eau chaude où l'on met de la taule à proportion de la quantité de vitriol, & on laiſſe le tout pendant une demie heure à un feu moderé. Il faut de tems en tems changer la taule, juſqu'à ce qu'il ne s'y attache ni ne s'y précipite plus de cuivre; & alors on eſt certain qu'il n'y a plus de cuivre dans le vitriol. On laiſſe enſuite évaporer cette diſſolution, juſqu'à ce qu'elle ſoit ſeche.

Revenons à notre opération. Il faut avoir ſoin que les deux leſſives en queſtion ſoient bien égales, tant pour la force, que pour la quantité d'eau qu'on y emploie. On ſera certain que la leſſive eſt aſſés forte, ſi l'on y met les matériaux dans la proportion qu'on a déſignée. A l'égard de la quantité d'eau qui doit y entrer, on ſe reglera pour la ſeconde leſſive ſur ce qu'il en a fallu à la premiere.

On verſe enſuite les deux leſſives l'une dans l'autre pendant qu'elles ſont chaudes. Cela ſe fait dans un vaiſſeau de bois, qui doit être aſſés large pour contenir non ſeulement les deux leſſives, mais encore deux fois autant d'eau commune. Car dès que les deux leſſives ſont mélangées, on y ajoute encore le double d'eau chaude. Après cela on voit tomber au fond une poudre couleur de cendre, qui devient inſenſiblement plus bleue, & c'eſt là le Bleu de Berlin. Cette précipitation de la couleur, dure ordinairement deux jours. On paſſe enſuite le tout dans un linge, & la couleur y reſte comme une bouillie.

Après l'avoir miſe dans un verre, on verſe deſſus fort lentement trois quarts de livre de bon eſprit de ſel marin, qu'on remue bien en le verſant: ſon effet eſt de faire encore un plus beau Bleu. Cet eſprit de ſel marin enleve l'alun qui s'y attache. On adoucit enſuite la couleur avec de l'eau chaude qu'on verſe deſſus. & quand tout eſt bien épuré, on verſe l'eau par inclination,

I L

ogatives des Pays [illegible]
Pays chauds. [illegible]
de la Syrie.

E célèbre M. [illegible]
, tour à tour [illegible]
ſique [illegible]
ſur un [illegible]
rd l'air [illegible]
e la plus [illegible]
ns le [illegible]
On pense [illegible]
ays du Nord [illegible]
ont très peu [illegible]
oie, & nous [illegible]
gard [illegible]
chaud. Nous ne voulons [illegible]
qu'on nous [illegible]
nous nous [illegible]
des preuves [illegible]

Comme [illegible]
ſon origine [illegible]

toujours cru en conſéquence que c'étoit une entrepriſe vaine & haſardée que de l'introduire dans les Pays froids. On ſçait qu'elle a commencé à Conſtantinople ſous l'Empereur Juſtinien. Lorſque dans le douziéme ſiécle, Roger, Roi de Sicile, voulut l'établir dans cette Iſle, ſon projet parut dabord ridicule. Il en fut de même lorſque Henri IV ſe diſpoſoit à l'introduire en France : on traita cette idée de chimere, & l'on regarda comme impoſſible qu'elle réuſſit dans ce climat. La prévention alla ſi loin, que le ſage Sully, qui donnoit à ſon Maître de ſi bon conſeils pour gouverner, s'y oppoſa fortement : nouvelle preuve que les plus grands hommes ſont entraînés quelquefois par le torrent des préjugés vulgaires. Cette prévention revint encore à la fin du ſiécle dernier & au commencement de celui-ci, quand quelques Patriotes zelés s'efforcerent de faire gouter cette nouvelle branche d'œconomie.

Or puiſque malgré l'abſurdité qu'on voyoit alors dans ce projet, il a réuſſi dans certains Pays au point qu'ils en font leur négoce le plus important & le

le plus avantageux, n'y a-t il pas lieu d'en eſpérer autant en Allemagne ? Auſſi depuis qu'on a vu faire de la Soie dans la Marche de Brandebourg, dans quelques cantons Septentrionaux d'Allemagne, & même en Suéde, le préjugé qu'on avoit conçu contre cette culture a beaucoup perdu de ſa force.

Cependant les impreſſions qui en reſtent ſont fort nuiſibles à la réuſſite de la Soie. On convient qu'on pourra la cultiver, mais que ce ne ſera qu'avec perte, ou du moins qu'on n'en retirera aucun profit, & que par cette raiſon jamais cette entrepriſe ne fleurira en Allemagne. Il faut donc répondre à cette objection qui eſt ſi propre à dégouter ceux qui ſeroient portés à embraſſer cette branche d'œconomie.

Si les Pays froids n'étoient pas propres à la culture de la Soie, ce ne pourroit être que parce que la nourriture des Vers à Soie ne s'y trouveroit point du tout, ou qu'elle ne s'y trouveroit pas en quantité ſuffiſante, ou parce que les Vers n'y réuſſiroient pas par d'autres raiſons.

A l'égard de la premiere raiſon, il eſt certain que le murier blanc, qui eſt la nourriture ordinaire des Vers à Soie, réuſſit parfaitement même dans les Pays froids. Cet arbre n'eſt rien moins que délicat, il ne ſouffre pas même du plus grand froid. Les hivers de 1709 & de 1740, qui ont fait mourir tant d'arbres fruitiers & même ſauvages, ont beaucoup moins nui aux muriers blancs. Tant de plants de ces derniers arbres qui ſont bien venus en pluſieurs endroits d'Allemagne, prouvent aſſez que notre ſol n'eſt contraire en rien à l'accroiſſement de ces arbres.

On dira peut-être que, quoiqu'on éleve en Allemagne des muriers blancs, il n'eſt pas moins conſtant que les feuilles qu'ils pouſſent ne ſont pas ſi délicates; qu'elles ſont au contraire bien plus rudes & plus groſſieres que celles des muriers élevés dans les Pays chauds; que parconſéquent jamais les Vers n'y fileront de la Soie auſſi riche & d'une auſſi bonne qualité que dans les Pays chauds. On conviendra qu'en effet les feuilles du murier ne ſont pas ſi déli-

cates en Allemagne que dans les Pays chauds. Il n'en eſt cependant pas moins vrai que la Soie qui a été filée en Allemagne par les Vers qui y ont été nourris, eſt auſſi belle que celle d'Italie.

Je pourrois alléguer les expériences que j'en ai fait moi-même à Vienne. Ceux qui ont vu des Vers à Soie en Italie, & qui enſuite ont été témoins de mes eſſais en 1751 & 1752, ont été forcés d'avouer que mes Vers étoient meilleurs, plus forts & plus grands qu'en Italie même. En l'année 1751, lorſque je pris ſoin moi-même de mes Vers, je retirai d'un quart d'once de ſemence, autant de Soie qu'on en retire en Italie de pareille quantité dans les meilleurs années. Si l'on allégue que Vienne eſt ſituée ſous un ciel plus chaud que la plûpart des autres contrées d'Allemagne, j'en appellerai aux expériences qui en ont été faites à Stall, à Berlin & en d'autres parties de l'Empire plus Septentrionales. Quand les Vers ont été bien ſoignés, on y a eu autant de cocons d'une once

de ſemence qu'en Italie & en France, & on y a tiré également une livre de Soie pure de huit à dix de ces cocons. Concluons donc que les feuilles de murier ne ſont pas moins bonnes & moins propres à nourrir les Vers en Allemagne qu'en Italie.

On n'a pas plus à craindre que les Vers ne réuſſiſſent pas dans les Pays froids. Dès qu'ils ſont une fois convenablement nourris, le froid le plus rigoureux ne leur nuit point. Ces animaux vivent tout au plus 9 à 10 ſemaines, & il n'y a point de Pays qui n'ait en Eté autant de chaleur qu'il en faut pour ce tems. Il eſt vrai que dans le Nord le froid peut arriver même en Eté plutôt que dans les Pays chauds ; mais c'eſt encore un préjugé d'imaginer que les Vers à Soie demandent une grande chaleur. Ils ſont eux-mêmes d'une nature fort froide, l'attouchement ſeul peut nous en convaincre ; on s'apperçoit d'un froid ſenſible, quand on les touche. Ce froid ne dépend point de la ſaiſon, il leur eſt intrinſeque ; les plus grandes chaleurs n'y font aucun

changement, au contraire leur fraicheur devient encore plus ſenſible. Parconſéquent on n'a point à craindre qu'un climat temperé ſoit dangereux & défavorable à leur culture.

L'expérience confirme ce raiſonnement. On connoit le Thermométre de Fahrenheit qui eſt artificiel & ajuſté avec de la neige ou de la glace où l'on a mis du ſalpetre. Le dégré O de ce Thermométre eſt aſſurément un dégré exceſſif de froid; on a même douté ſi les hommes pouvoient y vivre. On fit en 1753, au College Thereſien, en préſence d'une aſſemblée nombreuſe, l'expérience réiterée de mettre pendant cinq minutes un Vers à Soie dans cette glace; on y mit en même tems un Thermométre de Fahrenheit qui tomba effectivement au dégré O, & cependant on retira 5 minutes après le Vers à Soie tout vivant. Un Ver qui peut ſupporter un auſſi grand dégré de froid, ne riſque pas de périr en Eté dans un Pays comme l'Allemagne.

Tout ce qu'opere le froid à l'égard des Vers, c'eſt qu'ils ne filent pas ſitôt,

ne croiſſent pas ſi vite, & mangent quinze jours ou trois ſemaines plus long-tems. Si dans un climat ſuffiſamment chaud il s'écoule ſix ſemaines depuis qu'ils ſont éclos juſqu'à ce qu'ils filent, cet intervalle ira dans un Pays froid juſqu'à huit ou neuf ſemaines. Voilà toute la différence : aureſte ils ne s'en portent pas moins bien, & ils filent d'auſſi bonne ſoie que dans un tems continuellement chaud & dans un climat moins tempéré. On a éprouvé la même choſe en Italie & en France ; car dans ces contrées même il y a des années dont les Etés ſont aſſez froids

Quoique les Vers à Soie, pendant une chaleur moderée d'Eté, croiſſent plus rapidement & filent plutôt, il ne faut pas croire que le dégré de chaleur qui convient le mieux pour leur accroiſſement & leur conſervation ſoit le plus conſidérable. Après pluſieurs eſſais, M. *Sauvage* a conſtaté que le dix-huitiéme dégré du Thermométre de M. de *Reaumur* eſt le dégré de chaleur dans lequel ils proſperent le plus,

particulierement ſi on les y conſerve depuis leur naiſſance juſqu'au moment où ils filent. Mes expériences de 1751 & 1752 ſe ſont rapportées à celles de M. *Sauvage*, & j'ai trouvé qu'à ce dégré de chaleur ils donnent le double de cocons que dans un dégré plus fort ou moindre : or ce dix-huitiéme dégré n'eſt point du tout rare en Allemagne. Dans nos Etés les plus ordinaires la chaleur monte à ce dégré & quelquefois même plus haut, & elle s'y ſoutient pendant pluſieurs ſemaines. On a vu dans des cantons ſeptentrionaux d'Allemagne la chaleur monter aux vingt-ſixiéme & vingt-ſeptiéme dégrés ; il eſt vrai qu'elle ne s'y ſoutient pas longtems : mais toujours il eſt conſtant que le dégré de chaleur néceſſaire aux Vers à Soie pour qu'ils profitent bien n'eſt pas incompatible avec notre climat.

Non-ſeulement rien ne s'oppoſe en Allemagne, comme on vient de le démontrer, à la culture des Vers à Soie, mais je vais encore entreprendre de prouver que nous avons des prérogatives ſur les Pays chauds.

En effet, une chaleur exceſſive bien loin de faire proſpérer les vers à Soie, leur eſt plutôt nuiſible & même mortelle. M. *Sauvage* s'eſt aſſuré, par ſes expériences, que lorſque les Vers à ſoie doivent éclore, s'ils eſſuyent quelques dégrés de chaleur au-deſſus du dix-huitieme de M. de *Reaumur*, ils ſont perdus ſans reſſource. Ils vivent & mangent juſqu'au tems où ils filent; mais alors ils tombent malades & meurent preſque tous. J'ai auſſi moi-même donné le vingt-uniéme dégré du Thermomètre à des Vers au moment où ils devoient éclorre. Malgré le bon état dans lequel ils paroiſſoient être juſqu'au quatriéme changement de peau, ils mouroient tous alors; tandis que ceux de la même eſpece à qui je n'avois donné que le dix-huitiéme, filoient, ſans tomber malades, & donnoient un excellente recolte de ſoie. Voilà donc le danger que courrent les Vers dans les pays chauds, où la chaleur de l'air monte ſouvent au vingt-uniéme dégré dès la fin d'Avril, ou le commencement de Mai. C'eſt ce

ne nous n'avons point à craindre en llemagne. Il eſt très rare que la chaur monte ſi haut même au milieu e Mai, tems auquel le Mûrier prend s feuilles, & ou par conſéquent on ience à faire éclore les vers.

L'exceſſive chaleur eſt également uiſible à ces animaux, quand ils ommencent à filer. S'il ſurvient alors ne chaleur du vingt-un au vingt-deuiéme dégré, & qu'elle dure quelues jours, les Vers meurent lorſu'ils ſont au plus fort de leur ouage Le fruit de leur travail eſt ainperdu. On les trouve morts & pourls dans leurs cocons, & ces cocons mparfaits ne ſervent qu'au fleuret. On en fait ſouvent l'expérience en rance & en Italie, & je l'ai malheueuſement faite moi-même à Vienne n 1752. La moitié de mes Vers nourut dans ſes cocons, & cela dans n appartement qui étoit expoſé au oleil pendant toute la journée.

Si dans les pays plus froids la chaleur naturelle de l'Eté ne monte pas au dix-huitiéme dégré, il y a une fa-

çon de produire artificiellement ce dégré de chaleur. On poſe un Thermomètre dans l'endroit où ſont les Vers, à une diſtance raiſonnable du poële qu'on échauffe modérément & de façon que ce dégré de chaleur ſe conſerve; & quand la Saiſon a atteint ce dix-huitiéme dégré, on ceſſe d'échauffer le poële. En me ſervant de cette méthode en 1751, non-ſeulement mes Vers ont filé quinze jours plutôt que ceux qui avoient été ſans Thermomètre, mais j'ai de plus tiré la moitié plus de cocons.

Dans les pays plus chauds où la Saiſon va ordinairement au-delà du dix-huitiéme dégré, on n'a point de moyens de diminuer la chaleur; car ſi l'on veut arroſer le plancher ou rafraichir de quelqu'autre façon, on y attire l'humidité de l'air qui cauſe aux Vers les maladies les plus dangéreuſes. J'ai obſervé d'après mes expériences, que la malpropreté du logement & l'humidité de l'air ſont les deux ſeules cauſes de ces épidémies qui dépeuplent des appartemens entiers pleins de Vers.

Les autres précautions qu'on preſcrit dans la plupart des Livres qui traitent de cette matiere, d'éviter le bruit & les mauvaiſes odeurs, ſont d'ailleurs aſſez inutiles, ainſi que je l'ai reconnu par tous les Eſſais, dont j'ai rendu compte dans mon Livre des *Nouvelles Vérités*. En vain objecteroit-on la dépenſe que peut couter le chauffage que je viens de conſeiller; car pour pouſſer la chaleur du quinziéme dégré au dix-huitiéme, il ne faut qu'un peu de branchages. Lorſque je le tentai en 1751, je n'y employai pas plus d'un quart de voie de bois, meſure de ce pays-ci, & l'on eſt bien dédommagé de cette dépenſe par la meilleure récolte. Il eſt vrai qu'il faut éviter que cette chaleur artificielle paſſe le dix-huitiéme dégré, car alors elle ſeroit très nuiſible. C'eſt ce qui rendra cette méthode difficile pour les gens de la campagne, quoiqu'auſſi je ne vois pas qu'il fût impoſſible de leur faire des Thermomètres exprès, où cela ſeroit ſi clairement déſigné qu'ils ne pourroient pas s'y tromper. Après tout,

ceux qui ont plus de lumieres pourront pratiquer cette Méthode, qui ſervira toujours d'un grand avantage.

Je me flatte d'avoir aſſez prouvé que les pays froids ont de l'avantage ſur les pays chauds pour la culture de la Soie : ainſi j'ai rempli mon engagement.

III.

SUITE DE L'EXAMEN

DE LA DIMINUTION DE L'EAU.

Par M. BROWALLIUS.

SI les penſées ſuivantes ne peuvent pas achever de convaincre mes Lecteurs, qu'il y a toujours eu une proportion conſtante entre la ſurface de la terre & celle des eaux, aumoins elles donneront à cette hypotheſe, la plus grande vraiſemblance.

Qu'on me permette de poſer ici comme vérités reconnues:

1°. Que la quantité des vapeurs qui s'élevent dans notre atmoſphere, eſt proportionnelle à la ſuperficie totale des eaux du globe terreſtre.

2°. Que la quantité de l'eau de pluie eſt égale à la quantité des vapeurs elevées.

3°. Que les végétaux dont ſe nouriſſent

les bêtes, ſurtout dans le continent; ne croîtroient point, ou dumoins ſeroient ſteriles, s'ils n'étoient nourris d'une certaine quantité d'eau, dont l'abondance ou le défaut peut également cauſer leur diſette; & qu'ainſi la difference obſervée entre la quantité d'eau qui tombe pendant les années pluvieuſes, & celles qui ne le ſont ni trop ni trop peu, eſt tout au plus d'un ſixiéme de toute cette quantité.

4°. Que la quantité des eaux de pluie, de neige, de roſée &c. qui tombe actuellement ſur la terre, eſt préciſement celle qui eſt néceſſaire aux plantes, dont les hommes font uſage. (1)

5°. Que le nombre d'hommes &

---

[1] Que la quantité des eaux *Subdiales* ait diminué effectivement depuis 1753, ce n'eſt tout au plus qu'une conjecture. Ni le tems, ni les lieux où l'on a fait à ce ſujet des obſervations, ne permettent pas qu'on en tire une pareille conſéquence: de nouvelles obſervations ſemblent même en démontrer la fauſſeté.

d'animaux qui ſont maintenant ſur la terre, eſt aujourd'hui à peu près le même qu'il étoit, il y a trois ſiécles, & que la quantité de leurs alimens eſt par conſequent à peu près la même.

Cela poſé, examinons quel eut été le ſort des hommes, ſi l'hypotheſe de la diminution de l'eau, ou ſon changement en ſubſtances ſolides avoit eu effectivement lieu, ainſi que l'avancent ſes partiſans. Suppoſons que le Paradis terreſtre a été une petite Iſle, ou le ſommet d'une montagne, & que le continent eſt ſorti par dégrés du ſein des Eaux. Si l'on ſuppoſe que la ſurface étoit alors double de celle d'aujourd'hui, il faut avouer néceſſairement qu'il s'eſt elevé une quantité double de vapeur, qu'il a par conſéquent tombé une quantité double d'eau de pluie &c., ſur un très petit continent; que rien n'a pû y croître, & que les hommes & les animaux ont péri, faute de ſubſiſtance.

Il ſuit encore de cette hypotheſe, que les Eaux *météoriques* ou *ſubdiales*, ont été les plus abondantes, lorſquelles

étoient le moins néceſſaires ; & qu'on en aura la moindre quantité, avec le plus grand beſoin. Suppoſons encore que la mer a dans l'eſpace de ſix mille années perdu la moitié de ſa ſuperficie ; il faudra néceſſairement en conclurre, que la terre recevoit il y a trois mille ans, moitié plus qu'aujourd'hui d'Eaux météoriques ; qu'ainſi aux tems heureux de David & de Salomon, & même longtems après, elle n'a pû être cultivée, & que peut-être encore l'étoit elle très difficilement même dans le tems de Jeſus-Chriſt. Or il doit s'enſuivre que l'eau éprouvant toujours une diminution conſtante, la terre ſubira bientôt une ſechereſſe, qui augmentera toujours tant que le monde durera. Laiſſons aux défenſeurs de cette hypotheſe le ſoin d'accorder ces conſéquences avec la ſageſſe du Créateur, & avec ce que nous venons de dire : ajoutons ici ſeulement l'opinion du célebre *Keill*.

» La quantité des eaux de la mer » ſuppoſée, dit-il, une fois moindre » qu'elle ne l'eſt actuellement, les va-

» peurs qui s'en ſéparent pour s'élever » dans l'atmoſphere & retomber en- » ſuite en pluies ſur la terre, ſeroient » auſſi une fois moindres. Le Globe » terreſtre n'auroit plus que la moitié » des rivieres qui lui ſont aujourd'hui » néceſſaires, puiſque la quantité des » vapeurs qui s'élevent, eſt proportion- » nelle à la ſuperficie d'où elles s'éle- » vent, & à la chaleur qui les attire. » Ces conſidérations nous démontrent » la prévoyance du Créateur qui a don- » né à la mer une ſurface aſſés vaſte, » pour fournir les vapeurs néceſſaires » à nos campagnes (1).

J'examinerai encore ici, mais legerement quelques preuves qui ſont alleguées en faveur de l'hypotheſe de la diminution de l'Eau. De ce nombre ſont les ſources ſalées, les mines de ſel & les lacs ſalés, parce qu'on eſt dans l'opinion que les Eaux de la mer ont ſéjourné dans les endroits où on les

---

[1] Examen de la Théorie de la Terre de *Burnet*, p. 92.

trouve. Je ne le nierai certainement pas ; mais qu'importent ces faits à l'hypotheſe dont il eſt queſtion ? j'avoue que je ne le vois point.

On cite encore ici les pierres percées ; mais je ne peux pas en parler avec certitude, puiſqu'on ne ſait point encore ſi elles ſont un effet de la nature ou de l'art des hommes, & je ne prends aucun plaiſir à conjecturer (1).

---

[1] Ces Pierres ſont appellées, en langue Suédoiſe, *Yœlte grytor*, c'eſt-à-dire, *Marmite de Géans*, ſans doute parce qu'on croit que les enfans d'*Enoc* s'en ſervoient pour faire cuire leurs viandes. On en voit une très grande auprès du Golphe de *Saudkamin* en Suéde : cinq ou ſix perſonnes peuvent y entrer & s'y tenir debout. Elle eſt ronde & il y a une petite ouverture à un de ſes côtés. Comme les anciens Habitans de cet endroit s'imaginoient que l'*Epouſe de Neptune* ſe retiroit quelquefois dans cette Pierre, ils la nommerent *Fruſtuga*, c'eſt-à-dire, *Chambre de la Dame*, & elle porte encore aujourd'hui ce nom. A ſa partie ſupérieure, elle a des enfoncemens tels que ceux qu'on rencontre au pied des Montagnes qui bordent les Rivieres, & qui ont été creuſées par les eaux.

On allegue auſſi pour preuve de la diminution de l'Eau, la neige & la glace éternelle qui couvrent les montagnes du Nord ; mais ne faut-il pas commencer par prouver que l'eau diminue ? On a ſans doute beaucoup d'exemples de ces glaces éternelles ; mais ne peut-on pas croire qu'immédiatement après le déluge, il y a eu dans les mêmes endroits autant de glace qu'aujourd'hui, & ne peut-il pas arriver qu'il s'en fonde dans un endroit autant qu'il en reſte en un autre ? On doute avec raiſon que les neiges qui tombent ſur les plus hautes montagnes, ſoient fort abondantes, & il eſt fort poſſible que ces monceaux de neige appellés *lavanges*, qui ſe détachent & tombent de tems en tems de ces montagnes, & ſe fondent enſuite, reſtituent à la mer toute l'Eau qu'elle avoit perdue.

Je ne conçois pas trop pourquoi l'on allegue comme des preuves de la diminution de l'eau, les rochers ronds & irréguliers que l'on trouve répandus ſur la ſurface du continent. Quant à l'ar-

rondiſſement de ces rochers, j'avoue que les eaux peuvent avoir beaucoup contribué à leur donner cette forme ; mais il faut néceſſairement qu'ils aient été briſés & ſéparés auparavant d'autres rochers : effet qui exige une force que l'on ne trouvera jamais dans la diminution de l'eau, & auquel il eſt probable que le Déluge a la plus grande part. Je crois d'ailleurs pouvoir dire avec aſſurance que les eaux des rivieres n'y ont pas moins contribué que celles de la mer.

Le Comte de *Marſigli* a obſervé que les flots de la Méditerranée s'élevent pendant les tempêtes à environ 8 pieds au-deſſus de leur hauteur ordinaire, & l'on a éprouvé que ceux de la mer Baltique s'élevent encore plus haut. On peut juger par là en quelque maniere de leur force & des effets qu'ils peuvent avoir ; mais l'action répetée de l'eau rapide des rivieres ne peut elle pas en avoir autant ? Qui ſçait d'ailleurs ſi ces rochers qu'on trouve dans les bancs de ſable & dans les couches de la terre ne prouvent pas plutôt, qu'avant le Déluge même

la Mer avoit ſes rivages, & a été ſujette aux mêmes tempêtes, dont nous ſommes témoins aujourd'hui. Je rappellerai ici une fois pour toutes, qu'en conſidérant ſeulement que le Déluge a dû néceſſairement changer le cours des rivieres & la ſituation de la mer, on pourra expliquer plus clairement les phénoménes que notre globe nous offre, qu'on ne le peut par tous ces ſyſtêmes d'inondation & de diminution, ſans être obligé de s'engager dans un labyrinthe de difficultés & d'abſurdités.

Pluſieurs Phyſiciens ont déja fait voir que les vallées & les montagnes ſont des ornemens de notre globe, abſolument néceſſaires au bonheur de ſes habitans, & de plus une preuve évidente de la ſageſſe du Créateur. C'eſt autour des montagnes que les nuages ſe raſſemblent, pour être portés plus loin dans les airs, & aller répandre ſur les campagnes des pluies ſalutaires; c'eſt de leurs cimes que les fleuves, les rivieres, les ruiſſeaux deſcendent, & qu'ils ſe partagent ſi également qu'aucune con-

trée n'en eſt dépourvue! La liaiſon, » dit M. *Bertrand*, qui eſt entre les » montagnes & les beſoins des ani- » maux, & l'accroiſſement des plan- » tes, & l'entretien du globe terreſtre, » & la circulation de toutes choſes, » nous prouve évidemment qu'elles ne » ſont pas un ouvrage fait à *peu près* » ou celui d'un haſard aveugle. Plus » on obſerve la nature, plus on y lit » cette vérité; & il faut être au moins » bien innatentif, pour ne pas y aperce- » voir la main d'un Etre tout-puiſſant, » tout ſage, qui en a lié enſemble tou- » tes les parties, & qui a établi entre » elles l'ordre le plus admirable». L'ou- vrage de la création eſt ſans doute fort au-deſſus de notre foible imagination; mais nous avons l'aveuglement d'en vouloir ſonder la profondeur infinie, & nous nous précipitons d'extrava- gance en extravagance.

La terre offre, dit-on, de tous les côtés des traces inconteſtables de l'effet de l'eau ſur elle: je les vois ainſi que mes adverſaires. Elle a la même con- formation, le même ordre que le fond

des mers : j'avoue ici mon ignorance, mais j'ajouterai qu'il me ſemble que tout cela ne prouve en aucune maniere la diminution de l'eau. L'Hiſtoire de la Bible plus authentique que des fables de payſan, ſur leſquelles on a bâti le ſyſtême que je combats, nous dit en termes fort clairs que tout le globe terreſtre a ſervi de fonds aux mers, & il eſt impoſſible que le Déluge n'ait pas laiſſé les traces les plus remarquables.

Il a d'ailleurs plû au Tout-puiſſant, qui a voulu nous garantir des erreurs d'une *Geogonie athéiſte*, de nous faire inſtruire par Moyſe, qu'au commencement les ſubſtances aqueuſes & terreſtres étoient confondues, & qu'il les ſépara. Nous ne ſçavons pas ſi Dieu opéra cette diviſion, ſelon les loix naturelles; mais on peut ſans doute affirmer que notre Tout-puiſſant Créateur n'a pas été aſtreint aux loix qu'il avoit lui ſeul établies. Il les a impoſées à ſes créatures, pour qu'elles s'y conforment, & non pour s'en ſervir lui-même comme de modeles.

Au commencement du monde la terre a été ſéparée des eaux, & en a été encore depuis entierement couverte. Quelle opiniâtreté n'y a-t-il donc pas à rejetter des vérités qui expliquent aiſément la nature des eaux qu'on apperçoit ſur notre globe, & à aimer mieux recourir à de vrais romans phyſiques!

Examinons un peu ſi la formation des montagnes, par une diminution conſtante des eaux, eſt plus conforme à la nature qu'à l'hiſtoire ſacrée. Je ne répéterai point ici ce que j'ai déja dit de l'immenſité de tems néceſſaire à une pareille formation; je ferai remarquer ſeulement que, quand on doubleroit ce tems, quand on ſuppoſeroit une éternité, on pourroit tout au plus attendre de cette diminution des eaux la formation de quelque banc de ſable. On n'a pas encore démontré que la terre ait produit un caillou, & l'on m'aſſure qu'elle a produit les montagnes les plus énormes. Si cela eſt, pourquoi de nos jours n'y voyons nous aucun ſigne de ce pouvoir extraordinaire. Les bancs

bnes de ſable, loin de ſe durcir, ſont ujets à des changemens ; l'argile que la Mer couvre eſt molle ſous les eaux & ne devient dure qu'à l'air ; enfin quand on ſtratifieroit avec des coquillages & du *Sargazzo* cette argile & le ſable qu'on trouve au fonds de la Mer, on n'auroit jamais que de l'argile & du ſable L'ingénieux M. *Linnæus* ne nous a ſans doute donné ſon opinion ſur la formation des Montagnes, que comme une conjecture ou une poſſibilité dont on peut s'amuſer ; ſi l'on veut ; juſqu'à ce que l'expérience nous ait donné une meilleure théorie.

On peut ſuppoſer, ſuivant l'Hypothèſe de la diminution des Eaux, qu'elles ont été élevées au-deſſus du continent à deux ou trois cens mille pieds ; & comment à une auſſi grande profondeur ont elles pû agir ſur leur fond ? Toutes les Loix de la Nature & du mouvement ſont contraires à cet effet : ceux du vent & des tempêtes n'ont certainement pû s'étendre auſſi bas, & l'on ne peut recourir ici aux courans de Mer, ſi l'on ne ſup-

poſe qu'il y avoit déja des Montagnes ormées ſous les eaux. Je ne puis d'ailleurs concevoir qu'aucun autre mouvement ait pu contribuer à leur formation ; la force centrifuge n'a jamais pu être capable que de donner au Globe Terreſtre la forme d'un Sphéroïde applati vers les Poles.

On ne peut pas plus ſe prévaloir ici du flux & du reflux. Quand même il eût été alors auſſi grand qu'il eſt aujourd'hui, quelle part ont pu avoir à la production des Montagnes, cette élevation facile des Eaux vers la Lune & leur retour à leur place accoutumée ? Mais accordons à M. *Buffon* qui a employé tant d'adreſſe à tâcher de le démontrer, accordons-lui que le flux & le reflux auroient pu ſe faire ſentir juſqu'aux fonds des Mers, & nous pourrons dire encore avec aſſurance qu'il n'auroit pas été capable de former aucune Montagne.

Selon l'Hypothèſe reçue de la formation des Montagnes, elles doivent avoir pour baſe une couche de chaux, enſuite une couche de ſable, puis une

couche de terre graſſe & noire, après celle-ci une autre d'ardoiſe, & enfin un roc tiré véritablement de je ne ſçai où.

J'ai lu & entendu faire des Deſcriptions d'un grand nombre de Montagnes : j'en ai vu & examiné pluſieurs par moi-même, & je n'en ai pas trouvé une ſeule conformée de cette maniere. Il eſt certain que leurs couches ſont de matieres différentes, & ne ſont pas arrangées conſtamment dans le même ordre. Elles le ſont quelquefois ſelon la gravité ſpécifique des corps dont elles ſont formées, & quelquefois auſſi elles n'obſervent point cette loi. C'eſt ce que j'ai ſouvent vu de mes propres yeux. Enfin l'on n'a pu encore aſſujettir leur arrangement à aucune regle conſtante. Il eſt donc très difficile de découvrir l'origine de ces couches.

Cependant l'on peut dire, ce me ſemble, avec raiſon, que quelques-unes exiſtent depuis la création même, d'autres depuis le Déluge, & que d'autres encore doivent leur exiſtence à des

cauſes particulieres ; mais il n'eſt point aiſé de les diſtinguer. J'en citerois quelques exemples, ſi mon deſſein n'étoit pas d'éviter toutes les longueurs : j'aſſurerai toutefois que plus j'ai apporté d'attention à l'examen des lits de la Terre & des Montagnes, & moins j'ai été convaincu qu'ils devoient leur être à la diminution prétendue des Eaux.

Tout bien examiné, il paroit que les cauſes que l'on aſſigne à la formation des couches de la Terre ſont incapables d'un pareil effet. Si elles avoient pu le produire, une ſeule & unique matiere auroit dû former le fonds de la Mer ; ou, ſi l'on prétend qu'elle en a dépoſé de pluſieurs eſpéces, toutes les couches devroient être compoſées du même mêlange ; ou, pour mieux dire, de cette eſpéce de précipitation, il ne pourroit jamais réſulter aucunes couches différentes & diſtinctes les unes des autres. C'eſt ce que prouve la vaſe du Nil, meſurée en Egypte par le Docteur *Shaw* : on n'y voit aucune diſtinction de cou-

ches, quoiqu'il y ait un long intervalle entre la précipitation des matieres que le Nil charie, & y apporte annuellement. Cette conſidération ne peut avoir lieu dans l'Hypothèſe dont il s'agit, puiſqu'il faut néceſſairement que ſes Défenſeurs conviennent que la Mer dépoſe continuellement les matieres dont elle eſt chargée.

Si l'on ſuppoſoit à la Mer un fond compoſé de terreins en pente & formés des differentes matieres que Dieu a créées au commencement, j'avoue qu'alors il pourroit en réſulter des eſpéces de couches, mais fort différentes de celles que nous trouvons aujourd'hui dans nos Montagnes, & de celles même dont M. *Linnæus* a inventé la compoſition. Il eſt vrai qu'on pourroit diſtinguer ces couches, mais l'expérience combat formellement cette formation : on trouve quelquefois de la chaux ſous du gravier, quelquefois auſſi du gravier ſous de la chaux. (*Vid. Ramazzini opera.* pag. 143.).

Toutes les Montagnes, dit-on, ont une une couche de chaux pour

baſe. Ce fait eſt moins aiſé à prouver qu'à dire. Pour moi j'ai cru juſqu'ici que le Créateur tout bon & tout ſage avoit placé près de la ſurface de la Terre les ſubſtances les plus néceſſaires à l'homme, & je comptois la chaux au nombre de ces ſubſtances. J'avois dans le fer un exemple de cette attention de la Providence. Ce métal ſi utile eſt ſouvent à découvert à la ſuperficie de la terre, & on ne le trouve jamais dans le fond des mines. Il eſt vrai qu'on a trouvé des ſubſtances pétrifiées à une grande profondeur; mais je n'ai jamais entendu dire, qu'on ait trouvé au plus bas des mines des lits de chaux ou de coquillages: cependant on ne peut pas nier que beaucoup de mines ne ſoient plus profondes que quelques-unes de nos Mers. On ne trouve pas le moindre veſtige de chaux dans celle de *Fahlun*, qui a ſoixante-dix pieds de profondeur perpendiculaire, à compter du pied de la Montagne. Il en eſt de même de celle de *Sahlberg*, quoiqu'il s'y trouve une grande quantité de ſpath. Qu'on me

permette donc de ne pas encore ajoûter foi à cette aſſertion, & d'attendre qu'elle ait au moins quelques preuves.

On peut expliquer auſſi en quelque façon, par la diminution de l'eau, la formation des couches horiſontales de la Terre ; mais comment expliquera-t'on celle des couches perpendiculaires ? Il eſt évident qu'elles ne doivent leur exiſtence ni aux matieres que la Mer eſt ſuppoſée avoir dépoſées, ni à ſes flots, ni à ſes courans : cependant ſi je ne me trompe, elles ſont les plus nombreuſes.

On me répondra, je le ſçais, que tous ces lits ne ſont autre choſe que des fentes ou crevaſſes qui ſe ſont faites dans quelques Montagnes lorſqu'elles ſe ſont durcies, & qui ont enſuite été remplies d'eau dont le ſéjour y a dépoſé des ſubſtances pierreuſes qu'on a nommées *Pierres paraſites*. J'expoſerai plus bas mon opinion ſur cette eſpece de Pierres, & je ferai d'abord obſerver ici que dans ces fentes prétendues on ne trouve pas ſeulement du *Spath*,

du *Quartz*, du *Skimmer* (*Mica particulis ſquamoſis ſparſis*), mais encore de l'Amianthe, de l'Asbeſte, du Talc, de l'Ardoiſe, du Gravier, de la Chaux, du Quartz blanc, du Spath dur, des Gypſes, des Cailloux, &c. Il eſt d'ailleurs incompréhenſible comment cette eau chargée de ſubſtances pierreuſes a pu reſter dans ces fentes & les remplir depuis le haut juſqu'en bas. D'où cette eau eſt-elle venue, & pourquoi n'en trouvons-nous pas des crevaſſes à demi remplies? Pourquoi les lits perpendiculaires qu'elle y a formés, ſont-ils d'un côté de pur Spath & de l'autre de pur Quartz? Si on attribue cet effet à l'eau de la Mer, il faut convenir qu'on devroit trouver dans ces fentes du ſable & de l'argile, &c. Enfin cette opinion conduit à tant de fauſſetés palpables, qu'on peut dire avec aſſurance que ces couches perpendiculaires ne ſont en aucune façon des fentes comblées.

J'avoue d'ailleurs que je n'entends pas le deſſéchement des Montagnes, qu'on allégue comme la cauſe de ces préten-

dues crevaſſes ; du moins je ne le conçois pas comme poſſible dans toutes les Montagnes. Comment l'appliquera-t-on par exemple à celles qui ſont formées de Spath dur, *Spathum compactum ſcintillans* ? Quelques accidens, il eſt vrai, peuvent former des fentes au pied des Montagnes, mais on les trouve toujours vuides. Enfin n'eſt-ce pas concevoir une idée trop baſſe de la formation de la Terre, & comparer Dieu à un homme qui modele un morceau d'argile & le met ſécher dans un coin ? Pour moi je crois fermement que Dieu a ainſi diſpoſé ces couches, quand il a ſéparé la Terre des Eaux, & je ne recherche point ce que je ne peux ſçavoir, je veux dire, s'il a opéré cet arrangement par les ſeules Loix de la Nature, s'il y a immédiatement employé ſa Puiſſance, ou des Cauſes ſecondes, *&c.* J'avoue que je ne peux rendre raiſon de cet arrangement par le petit nombre des Loix naturelles qui ſont parvenues à ma connoiſſance ; mais j'ai aſſez de lumieres & de ſincérité pour y voir de toutes parts

des traces de la main de Dieu.

Les pétrifications ont encore été regardées comme une preuve de la diminution de l'eau, par les Naturaliſtes qui n'ont pu croire que le Déluge ait été capable d'enterrer des corps d'animaux & des végétaux à une ſi grande profondeur; mais y ont-ils bien fait attention? Qu'ils conſiderent les effets des inondations particulieres, & qu'ils jugent enſuite de celles du Déluge univerſel? En 1656, par exemple, une trombe traverſa les terres de Sahlun, y creuſa un chemin en très peu de tems, & les terres qu'elle en tira furent enlevées à une hauteur prodigieuſe. En 1618, un petit ruiſſeau acheva de miner les fondemens du Mont *Conto* en Graubinde: ce mont, en s'écroulant, ferma le paſſage des eaux qui inonderent la Ville de Plirs, & formerent un lac à ſa place. En 1634 le *Gaulan* fit périr dans les montagnes Septentrionales de Norwege 48 Maiſons de Payſans & quelques égliſes. En 1659 le 8 de Mai, l'Elbe oriental (*Oſterdal Elfven*) emporta pendant la nuit un village entier

nommé *Sebbenbo*, & depuis ce tems on n'a pu en découvrir la plus legere trace. Si de ſimples ruiſſeaux & des rivieres ont pû cauſer de pareils ravages, quels doivent avoir été ceux du Déluge univerſel! Eſt-il étonnant qu'on en trouve des traces à la cîme des montagnes & à la plus grande profondeur?

Revenons aux *Pierres paraſites* qui ne ſe préſentent que dans les prétendues fentes des montagnes dont nous venons de parler, & qui ont dû y être produites par une eau qui s'y eſt arrêtée.

Si cette eau a été celle de la mer, pourquoi ces fentes ne ſont-elles pas remplies des matieres qui forment le fonds de la mer, je veux dire, de ſable & d'argille? Comment eſt il poſſible que cette eau les ait comblées entierement de la matiere en laquelle elle a dû être changée, puiſque cette matiere, ayant une fois plus de peſanteur, tient une fois moins d'eſpace? Dira-t-on que de nouvelle eau qui ſurvient dans ces crevaſſes acheve de les remplir? Mais comment n'en voyons-

nous rien ? Comment ne reſte-t-il pas au moins un peu de vuide au haut de la ſente ? Pourquoi l'eau ſe change-t-elle en Quartz dans l'une, & en Spath dans l'autre ? D'où peuvent provenir des eſpéces d'eaux auſſi différentes ? Si une ſeule & même eau contient en ſoi les principes de pluſieurs eſpéces de pierres, pourquoi ne ſe ſont-ils pas dépoſés ſelon leur gravité ſpécifique ? Pourquoi du moins ne ſont-ils pas également mélangés ?

J'ai combatu juſqu'ici la diminution de l'eau par les plus fortes raiſons que j'ai pu trouver dans la ſaine phyſique ; mais pour donner un plus grand jour à la vérité dont j'ai entrepris la défenſe, je veux oublier ici toutes ces raiſons, & acquieſcer entiérement à toutes celles qu'on allegue en faveur de cette hypotheſe, quelque contraires qu'elles ſoient à la Révelation & à la vraie Coſmologie. Je demanderai ſeulement qu'on m'apprenne ce que devient l'eau que le globe terreſtre perd.

Maillet prétend qu'elle s'evapore, que ſes vapeurs ſont portées de

la terre vers les autres Planettes, & qu'après un certain période, elles reviennent à la terre. Il ne faut pas avoir en Phyſique des connoiſſances bien profondes, pour découvrir au premier coup d'œil la foibleſſe de cette conjecture contraire à toute loi de peſanteur & de projection : mais quand cette hypotheſe pourroit avoir lieu, ne ſerions-nous pas toujours en droit d'alléguer que la terre doit auſſi attirer les vapeurs des autres Planetes, & gagner peut-être plus qu'elle ne perd?

J'ai démontré ci-deſſus combien il eſt abſurde de dire, que l'eau remonte des Pôles vers l'Equateur. J'ai auſſi parlé de l'hypotheſe du changement des eaux en terre & en pierres, & je crois l'avoir ſuffiſamment réfutée. Mais je veux bien ici la ſuppoſer vraie dans toute ſon étendue, pour faire voir avec évidence quelles devroient en être les ſuites néceſſaires. En ſuppoſant que l'eau s'eſt abaiſſée de 18000 mille pieds, que la peſanteur des ſubſtances dans leſquelles elle ſe change eſt une fois plus grande que la ſienne, & l'eſ-

pace qu'elles occupent par conſéquent une fois moindre ; enfin que la ſurface de l'eau eſt égale aujourd'hui à celle du Continent, il ne pourroit être compoſé que de montagnes & d'eaux, dont les rivages auroient une hauteur énorme audeſſus du niveau ordinaire. Mais nous trouvons tout au contraire à la ſurface de notre Globe, un très grand nombre de plaines qui ont à peine quelques toiſes audeſſus de ce niveau, & qui s'étendent inſenſiblement vers la Mer entre les montagnes. Si dans un Monde ainſi conformé, le climat de la neige s'étendoit partout vers les eaux, comme on l'obſerve aujourd'hui ſur notre Terre, il s'enſuivroit que le Continent ſeroit partout couvert de glace & inhabité. Que devient donc ici l'Hypothèſe de la diminution de l'eau ? Nous devrions bien nous guérir de la maladie des ſyſtêmes, des conjectures, des demi-théories, & apprendre enfin à n'élever jamais aucun édifice, que nous n'ayons éprouvé longtems la force & la convenance des matériaux raſſemblés.

Toutes les preuves que j'ai alléguées contre ce ſyſtême, ne ſont pas les ſeules qui démontrent ſon abſurdité : j'ai déja dit, & je le repete avec une entiere conviction, que toute la Nature s'éleve contre ce ſyſtême, & confirme l'Hiſtoire Sacrée. J'ai eu occaſion de voir en Suéde une Province appellée *Rumbolande*, qui, quoique beaucoup plus baſſe que bien d'autres, offre cependant des veſtiges d'une bien plus grande antiquité. Il eſt vraiſemblable que cette Province a été habitée une des premieres, & que les plus élevées ne l'ont été que longtems après. Les Habitans de celles ci ont toutes les marques de nos Coloniſtes nouveaux, & ceux de la Rumbolande, toutes celles d'une ancienne Nation, tant à l'égard de leurs mœurs, de leur langue & de leur maniere de vivre, que de l'attachement qu'ils ont pour les uſages de leurs Peres. Tout démontre en cette contrée que les endroits les plus bas & les plus voiſins de la Mer ont été habités les premiers, & ces preuves ſont confirmées par le rapport des Habitans même.

On y trouve auſſi beaucoup de rivieres qui ſont encore aujourd'hui navigables pendant l'eſpace de 10, 30, & 40 milles, comme elles l'étoient autrefois dans les tems les plus reculés, & dont les rives ſont ſi baſſes en pluſieurs endroits, qu'une grande partie de ce pays auroit dû être ſous les eaux, ſi elles avoient eu la hauteur que leur diminution prétendue ſuppoſe.

Il n'eſt pas rare de trouver & j'ai ſouvent vû moi-même de vieux arbres ſi proches des rivages, que lorſque l'eau eſt un peu haute elle en couvre les racines. Ces arbres, âgés de quelques ſiécles, prouvent inconteſtablement que pendant ce tems au moins le niveau des eaux eſt reſté le même, puiſqu'on ne peut pas ſuppoſer qu'ils ont crû ſous elles, & qu'elles ſont encore aujourd'hui très peu audeſſus de la ſurface de la Mer. J'en citerai ſeulement quelques exemples qui ont été remarqués par M. *Gadd*, de l'Académie d'*Abo*.

Près de Biœrne, dans l'Iſle de *Pelu*, il fit couper un gros Sapin qui étoit

tout près du bord de la Mer : il en compta les anneaux, & vit que cet arbre étoit âgé de 310 ans ; il n'étoit cependant élevé que de deux pieds au-deſſus du niveau de l'eau.

Les deux bords du Détroit de *Kirken* près de *Hitis*, ſont couverts par un très grand bois qui n'a pas plus de deux pieds audeſſus de l'eau, & deux Sapins qui y furent coupés, l'un âgé de 232, l'autre de 225 ans, n'étoient élevés que d'un pied audeſſus des eaux du Détroit.

Dans l'Iſle de *Carluotto* un Sapin qui avoit 227 ans, n'étoit élevé que d'un demi pied audeſſus du niveau de l'eau qui couvroit une partie des racines de cet arbre. Dans l'Iſle d'*Yattaluoto*, un Chêne de 364 ans fut trouvé n'avoir que trois pieds audeſſus de la Mer, *&c.* Si l'eau a diminué, ſelon la meſure de *Celſius*, de quatre pieds ſix pouces en chaque ſiécle, il s'enſuit que l'arbre de l'Iſle de *Pelto* a crû ſous les eaux & y a reſté pendant 220 années, *&c.* que le Chêne d'*Yattaluoto* y a en reſté 230, de même que les bois immenſes

que l'on voit ſur tous ces rivages. On ſçait aſſez, ſans que je le diſe, que cela eſt entierement contraire aux Loix de la Nature & de la végétation de ces eſpeces d'arbres ; ce qui fournit un argument invincible contre l'Hypothèſe de la diminution de l'eau.

Le même Académicien, M. *Gadd*, a rapporté & confirmé par un grand nombre d'expériences, que les Détroits d'*Abo* préſentent autant d'exemples d'accroiſſement que d'inondations de terreins. Il a remarqué encore en Finlande des Lacs voiſins de la Mer qui ont preſque le même niveau, mais dont les bords & les fonds ſont d'une eſpece toute différente des bords & du fond de la Mer, dont les eaux n'ont aucun goût de ſel & ne contiennent ni poiſſons, ni plantes marines, mais ſont aucontraire tout remplis des herbes que l'on ne trouve que dans les eaux douces.

Venons maintenant aux pavés qu'on a trouvés dans des Villes anciennes, fort enfoncés dans la terre. S'ils ne ſont qu'au niveau de l'eau ou qu'un

peu plus bas, il eſt certain que ce niveau a toujours été à peu près le même depuis que ces rues ont été conſtruites. Un grand nombre de Villes de Suéde, comme Stokholm, Orboga, Kœping, *&c.* fourniſſent des preuves de cette eſpece contre la diminution de l'eau, & M. *Kalm* a obſervé celle-ci pendant ſon ſéjour à Londres.

„ On ſçait, dit-il, que les Anglois „ regardent leur Capitale comme une „ des plus anciennes Villes de l'Europe, „ & en font remontrer l'âge beaucoup „ au-delà de la naiſſance de Jeſus-„ Chriſt..... En 1748, pluſieurs „ maiſons de Londres qui étoient au-„ tour de la Bourſe, furent incendiées. „ Lorſqu'on voulut en rebâtir de nou-„ velles ſur le même terrein, on trouva, „ à ſeize pieds en terre, une vielle „ rue toute pavée. Si l'Hypothèſe de „ *Celſius* & ſa meſure étoient vraies, „ cette rue eût été ſous les eaux avant „ naiſſance de Jeſus-Chriſt.

M. *Kalm* nous apprend que, lorſqu'il étoit en Norwege entre *Chriſtian-ſund* & *Gremſtad*, des Payſans âgés de 80

& de 90 ans lui ont assuré, qu'ils n'avoient jamais observé que l'eau diminuât, & qu'ils lui montrerent une petite maison de Pêcheur qu'ils avoient toujours vûe également éloignée de l'eau depuis plus de 80 ans.

Plusieurs autres Payſans & Pilotes, vieillards du même âge, qu'il a interrogés en Angleterre, dans les pays d'Essex & de Kent qu'ils avoient toujours habités, loin d'avoir remarqué que l'eau diminue, lui soutinrent qu'elle augmentoit. Pour le prouver, ils lui dirent que la Mer emporte tous les ans quelques portions de terrein dont elle prend la place; qu'elle a renversé les fondemens de quelques Eglises situées sur ses bords, & couvert leurs ruines; que les Pêcheurs avoient été obligés d'abandonner de tems en tems les maisons qu'ils avoient sur le rivage & d'en bâtir de plus éloignées. Ils ajouterent aussi, que ces portions de terre que la Mer prend dans un endroit, elle les porte souvent dans un autre, & qu'il n'est pas rare de voir sur les côtes d'Angleterre, les Ports les plus sûrs ren-

dus inutiles par la quantité des ſables qu'une ſeule tempête y jette.

M. Kalm rapporte encore que l'on trouve en Amérique en pluſieurs endroits, des coquillages de Teſtacées qui ne vivent que dans la mer. On en trouve même, ajoute-t il, ſur le ſommet de la Montagne Bleue, & en creuſant dans la terre, on y voit pluſieurs couches de ces coquillages, dont l'épaiſſeur va quelquefois juſques à neuf pieds; on y trouve encore, à quelques toiſes de la ſurface de la terre, de grandes piéces de bois, des noix, des pommes de pin, des noiſettes, des morceaux de bois à moitié brûlés, des cuilliers & marmites de Sauvages, &c. En examinant de près toutes ces choſes, on voit bien qu'elles ne peuvent pas avoir été occaſionnées par la diminution des eaux, mais qu'il faut les attribuer au Déluge univerſel, ou à l'augmentation de la terre. On voit très clairement dans l'Amérique Septentrionale, que les bords des rivieres s'accroiſſent ſurtout à leurs embouchures. On peut aſſurer, par exemple, que la plus grande

partie de la nouvelle Gerſey eſt formée des terres que les rivieres qui la traverſent, y apportent.

On dit que les eaux des rivieres de la Penſylvanie deviennent plus baſſes, & les nivellemens faits dans ce Pays, il y a près de 30 ans, confirment cette opinion. En conclurons-nous que l'eau diminue? Non, puiſque nous pouvons aſſigner une autre cauſe à ce phénoméne. A l'arrivée des Européens dans l'Amérique Septentrionale, toutes les terres n'y étoient couvertes que de forêts & de mouſſe: ainſi les fontes des neiges & les débordemens des rivieres ne pouvoient en entraîner que bien peu. Mais aujourd'hui ces mêmes terres étant cultivées en partie, ſont devenues par-là plus légeres; les eaux les emportent donc avec plus de facilité, & en rempliſſent les lits des rivieres, qui par-conſéquent deviennent plus baſſes, & ſont en effet au Printems & après les pluies extrêmement bourbeuſes.

M. *Levi Evam*, Ingénieur Anglois, que M. *Kalm* vit en Penſylvanie, & à qui il parla de l'hypotheſe de *Cel-*

fius, lui dit, qu'il étoit convaincu par des raiſons très probables que la mer n'avoit pas diminué ſur les côtes de la Province de Galles, ſa patrie, au moins pendant ſix ſiécles & plus; & voici quelles ſont ſes preuves.

L'Iſle de Bardſey eſt l'endroit où les Moines Anglois s'enfuirent au tems de l'Apôtre Auguſtin qui vivoit à la fin du ſixiéme & au commencement du ſeptiéme ſiécle: elle eſt à trois milles Anglois au Sud Sud-Oueſt de la partie méridionale de Carnavonshire au Pays de Galles. De tous les tems on y a pris terre à une plage baſſe & plate, & ſa mauvaiſe ſituation l'a fait appeller *Porth-Solach*, c'eſt-à-dire, Port boueux. On trouve dans cette Iſle & près du rivage de la mer une fontaine qui eſt à quelques pieds ſous les eaux dans les plus grands flux, mais qui reſte à découvert, quand la grandeur du flux eſt moyenne, & lorſqu'elle eſt la plus baſſe. Cette fontaine eſt à une diſtance aſſez conſidérable de l'eau, & telle eſt la poſition que l'hiſtoire lui donne, il y a plus de ſix cens ans, & qu'elle a encore aujourd'hui.

Je ne peux m'empêcher de citer encore ici ce qu'un autre ſçavant homme a dit ſur le même ſujet, & les recherches qu'il a faites à l'Oueſt de notre Patrie. C'eſt en Suéde que l'on voit les plus grandes traces du Déluge. La terre de Bohû pourroit le démontrer, & réfuter ſeule la diminution de l'eau. A un demi mille de Uddewalla & à environ 200 pieds au-deſſus du niveau de l'eau, on trouve une quantité prodigieuſe de coquillages qui ne paroiſſent y avoir été portés que par un débordement ſubit. Au milieu des couches qu'ils forment, on trouve de très groſſes pierres, des lits d'argile, de ſable & de coquillages, dont la ſituation eſt oblique, outre deux petits amas de Teſtacées enfermés dans du ſable pur, & qui n'ont pu certainement être ainſi formés par un décroiſſement d'eaux uniforme & perpétuel, &c.

Je ne citerai plus que les obſervations ſuivantes qui m'ont été communiquées par M. *Wahlborg*.

1° L'Egliſe de Naglum, qui doit avoir

avoir été bâtie au commencement du onziéme ſiécle, n'eſt qu'à quatre pieds au-deſſus de la ſurface de l'eau.

2°. Les forts bâtis près d'Odentio, de Graddebœck & de Matœga, l'ont été à la fin du quinziéme ſiécle & au commencement du ſixiéme ſous les Protecteurs du Royaume, *Sten* & *Swante-Sture*.

3°. Le vieux Château d'Edsborg qui eſt entre Trollhœlta & l'Egliſe de Teſſin, montre que le Lac de Wener n'a du-moins pas diminué.

4°. La vieille Ville de Lœdeſe dont on voit encore les ruines, n'eſt qu'à environ un pied au-deſſus de la ſurface de l'eau, *&c.*

J'ai nommé pluſieurs fois dans cet Examen M. de *Buffon*, ce célébre Mathématicien qui a donné de ſi grandes preuves de ſes connoiſſances en Phiſiques : il n'a point, comme j'ai déja dit, adopté dans ſon ſyſtême la diminution ; cependant il croit que la Terre doit ſa figure aux eaux de la Mer, & qu'elles ont formé les Montagnes. Il paroît même avoir employé

plus de ſoin que tous les Auteurs à donner à cette hypothèſe un air de poſſibilité. Je n'ai cependant pas crû néceſſaire de le combattre ici particulierement, & j'ai penſé qu'il me ſuffiſoit de réfuter ce que l'Hypothèſe reçue en Suéde a de conforme avec la ſienne. Si je n'ai pas fait mention de tout ce que celle-ci renferme, ce n'eſt pas que je le lui accorde ; j'ai ſeulement voulu éviter toute longueur inutile.

J'avois été prévenu d'ailleurs dans cette réfutation. M. *Jean Targioni Toſſeti*, Docteur à Florence, a publié dans ſon Ouvrage intitulé, *Relazioni d'Alcuni Viaggi*, *&c.* pluſieurs Obſervations ſur la ſtructure des Montagnes de l'ancienne Ligurie qui lui ont donné occaſion de combattre le ſyſtême de M. de *Buffon*.

Si ce grand Architecte, en voulant élever des montagnes, n'a pas mieux réuſſi qu'il n'a fait, je ne conſeilleroit à perſonne de le tenter après lui ; mais il aura ſans doute encore des imitateurs. Moins les hommes peuvent concevoir les Ouvrages du Créateur,

plus aiſément ils s'imaginent qu'ils en ont vû juſqu'à l'eſſence. » L'Homme, diſoit un ancien Sage, » eſt plus fait » pour jouir du Monde, que pour en » juger «. Je crois en effet que des yeux pénétrans & impartiaux qui conſidéreront la Nature avec la modeſtie convenable à des Etres tels que nous ſommes, y verront facilement beaucoup de barrieres poſées par la main de l'Etre Suprême, pour arrêter ces eſprits ſuperbes qui veulent concevoir & approfondir ce que Dieu ſeul peut & doit connoître.

J'eſpere avoir démontré que le Clergé de Suéde n'a pas eu tort de regarder la diminution de l'eau comme une hypotheſe très douteuſe, même improbable & contredite par l'Hiſtoire, par la Phyſique & par la Nature entiere. Telle eſt & ma penſée & ma foi. Je laiſſe au Public le ſoin de juger ſi j'ai bien rempli mon devoir envers mes Compatriotes, qu'on auroit pû accuſer de n'avoir pas apperçu le faux & le danger de cette hypothèſe ; envers mes amis qui m'ont engagé à cette

entrepriſe ; envers les Sciences, le Clergé de Suéde, ma conſcience, & la Religion. Mais je puis aſſurer mes Lecteurs, que je ſuis pleinement convaincu, par l'étude refléchie que j'ai faite de l'Ecriture Sainte & de la Nature, que toute Phyſique eſt fauſſe, dès qu'elle contredit la Révélation, & qu'au contraire ces Livres Sacrés qui nous ont été accordés par le Maître de la Nature, contiennent ſouvent des explications des vérités les plus cachées & conduiſent à leur découverte. Je n'appréhende pas que ceci paroiſſe étranger à ceux qui les ont lûs & étudiés de bonne foi. Quant à ces Philoſophes qui n'ont d'autre guide que l'habitude & la mode, je fais peu de cas de leur jugement. Quelque étendue que ſoit cette mode pour laquelle ils ont la complaiſance de ſe bercer de fauſſes idées, il eſt certain qu'il n'eſt point de connoiſſances humaines qui ayent un fondement auſſi ferme, auſſi ſolide que notre ſainte Religion, dont le défaut le plus grand au jugement de ces eſprits forts, eſt d'être

reçue trop généralement. Si de tous les Philoſophes qui ont écrit ſur la matiere que je viens d'examiner, j'avois à en recommander un, & la lecture de ſes Ouvrages, ce ſeroit M. *Bertrand*, qui a du moins philoſophé, ſans oublier qu'il étoit Chrétien, & qui par-là s'eſt auſſi le moins écarté de la ſaine Phyſique.

III.

Suite du Théâtre Allemand de M. GOTTSCHED. Quatriéme & dernier Extrait(1).

XVIIe Siécle.

1, 2, 3, 4 & 5e DÉCADES.

SI l'on a plus d'égard à la bonté qu'au nombre des Piéces, on peut dire que les trente premieres années de ce ſiécle ont été ſtériles. La plus grande partie de ces Drames ſont ſans ordre, ſans intérêt, moitié bouffons, moitié tragiques; il eſt peu d'êtres qui n'y jouent un rôle. On y voit mêlés,

(1) Le premier ſe trouve dans le Journal d'Octobre 1757, *page* 73 : le ſecond dans celui de Novembre, *pag.* 138; le troiſiéme, dans celui de Décembre, *pag.* 16.

confondus les hommes, les Anges, les Saints & les Diables, Jesus-Christ & Jupiter. Telle est surtout une Comédie, ou, si l'on veut, une Tragédie qui fut imprimée à Magdebourg en 1612, & qui a pour titre : *Ecce necesse est Christianus crucem ferat ;* il est nécessaire que le Chrétien porte la Croix.

Il parut en 1613 une Comédie concernant la doctrine & la vie du fameux *Luther*, &c. par Martin *Rinckhart* à Neustadt. Nous allons rapporter le compte que l'Auteur même rend de son Drame dans sa Préface, non qu'il nous paroisse digne de l'attention des Lecteurs, mais parce qu'il constate une anecdote intéressante.

» Il étoit jadis, dit *Rinckhart*, un » certain Roi nommé *Emmanuel*, qui » avoit trois fils, dont l'un s'appelloit » *Pseudo-Petrus*, le second *Martin*, » le troisiéme *Jean*. Ils allerent voya- » ger tous trois dans les Pays étran- » gers (1), & pendant qu'ils étoient ab- » sens, leur pere mourut. Comme il

(1) L'un en Italie, l'autre vers le Nord, & le troisiéme en Suisse.

» avoit toujours voulu que ſes fils vé-
» cuſſent en paix, & rendiſſent leurs
» ſujets heureux, il leur traça dans un
» Teſtament ſa volonté & leurs devoirs.
» Mais qu'arriva-t-il ? *Pſeudo-Petrus*,
» le plus âgé, revint dans ſa Patrie, &
» ſans avoir aucun égard à la volonté
» de ſon pere, il monta ſeul ſur le
» trone. Son ſecond frere, *Martin* re-
» vint quelque tems après, & repré-
» ſenta très modeſtement à *Pſeudo-Pe-*
» *trus* qu'il devoit reſpecter & exécu-
» ter les volontés de ſon pere ; mais
» celui-ci fut toujours rébelle à la
» voix de la vérité. Tandis qu'ils diſ-
» putoient ainſi, le frere cadet *Jean*
» revint de la Suiſſe.

» C'étoit un jeune étoudi, tout rem-
» pli de feu qui ne voulut ni voir ni
» connoître le Teſtament de ſon pere,
» mais qui enſuite fit tous ſes efforts
» pour l'interpreter ſelon ſes déſirs.
» Comme ſes tentatives n'eurent pas de
» ſuccès, il propoſa un autre moyen de
» terminer leur différent..... *Pſeudo-Pe-*
» *trus* l'accepta ; mais *Martin* reſpectant
» toujours la mémoire de ſon pere, ne
» voulut pas y conſentir, & la guerre

» fut rallumée. *Martin* qui s'étoit op-
» posé si courageusement à leur entre-
» prise, fut attaqué vivement par l'un
» & par l'autre ; mais leur pere étant
» apparu à tous trois, il punit *Pseudo-*
» *Petrus*, & récompensa *Martin* par
» les dons les plus magnifiques (1).

Ceux qui ont lu, dit M. *Gottsched*, le CONTE DU TONNEAU, composé par le Docteur *Swift* long tems après cette piéce, verront clairement que cette fable est empruntée du Poete Allemand, & qu'on n'a fait qu'y ajouter des plaisanteries à l'Angloise. C'est ainsi que tôt ou tard le plagiat se découvre & la honte que sa découverte attache à la réputation de ceux qui s'en rendent coupables, venge les Auteurs originaux d'une maniere bien cruelle, surtout lorsque le Plagiaire assez riche de son propre fond, comme l'étoit *Swift*, ne peut trouver dans le larcin des inventions d'autrui, qu'une gloire éphemere & une honte éternelle.

---

[1] Cette misérable allégorie, réchauffée par les Anglois, est bien insipide.

On imprima à Magdebourg *in-8°.* en 1614 une Comédie intitulée *Amantes amentes*, Les Amans extravagans, par *Ange Lhorbere Liga.* Ce Drame eſt d'un aſſez bon comique pour le ſiécle où vivoit l'Auteur ; il n'y a que neuf perſonnages, choſe aſſez rare pour le tems.

Dans tout le reſte de cette Décade, & dans les quatre premieres années de la troiſiéme de ce ſiécle, il ne parut rien de remarquable, ſi ce n'eſt quelques traductions des Comédies de Térence meilleures que celles des ſiécles paſſés, & de pluſieurs Tragédies Angloiſes. En 1625, *Martin Opitz* publia une traduction des *Troyennes* de *Seneque.* C'eſt le premier eſſai d'une Tragédie Allemande réguliere en vers iambes de ſix pieds, à l'imitation des anciens : c'eſt par ce Drame qu'*Opitz* s'eſt acquis le titre de pere de l'Art Dramatique Allemand, & qu'il a ſervi de modele aux meilleurs Poëtes qui l'ont ſuivi. M. *Gottſched* ajoute, que cette traduction eſt gênée, & que la lecture en eſt peu flatteuſe, parce que l'Auteur a voulu traduire avec trop d'exactitude ; mais que

ſi l'on veut lui rendre juſtice, on fera attention qu'il vivoit il y a 153 ans, c'eſt-à-dire, 12 années avant que *Corneille* eut donné le Cid, & qu'ainſi l'on ne doit pas s'attendre à trouver dans cette piece les agrémens des Poëtes plus modernes.

Deux ans après *Opitz* donna ſa *Daphné* : on peut regarder ce Drame comme le premier Opéra Allemand, quoique traduit de l'Italien, comme il eſt dit dans la préface. Il fut mis en muſique par *Schutz*, & repréſenté ſur le théatre de Dreſde.

Dans la quatriéme Décade, en 1633, le même Poëte donna ſon Opéra de *Judith*. Dans la préface qu'il a miſe à la tête de cette piéce, il en fait l'examen critique, & parle en général de l'Art du théatre. On voit par ce qu'il en dit, qu'il en connoiſſoit les vraies regles, & qu'il n'a pas regardé comme parfaite cette piece qu'il a encore empruntée des Italiens. Après avoir fait l'éloge de la Poëſie Dramatique, il ſe plaint que de ſon tems on négligeoit cet Art eſtimable par défaut de juge-

ment & par indolence (il écrivoit ceci huit années avant le Cid de *Corneille*) ; qu'il avoit paru en latin peu de Drames dignes d'attention, & encore moins en Langue Allemande. Il paroit, dit M. *Gottſched*, que *la Suſanne* de *Rebhuhns* & un grand nombre d'autres piéces étoient inconnues à *Opitz*.

En 1636, il parut une traduction du *Paſtor Fido*. Dans tout ce ſiécle & dans le ſuivant, les Allemands traduiſirent beaucoup de Pieces étrangeres.

Opitz donna dans cette même année l'*Antigone de Sophocle*, traduite en vers Allemands. Il compoſa cette Piéce à Thorn en Pruſſe, où la guerre l'obligea de ſe retirer, & il la dédia à *Gérard de Dœnhof*, Gouverneur de Marienbourg. Son Epitre dédicatoire eſt écrite en Langue Latine, & il éleve cette Tragédie au-deſſus de toutes les autres du même Tragique Grec. *Germanica*, dit-il, *hiſce diebus a me facta eſt Antigone, divina Sophoclis ſummi viri Tragœdia, & reliquarum ejus, ſi argumenti dignitatem & ſententiarum pondus ſpectemus, extra controverſiam princeps.* Il fait en-

core ici l'éloge de l'Art Dramatique & ſurtout celui de *Sophocle* ; enſuite il recommande aux Poetes Allemands la lecture du Théâtre Grec, comme *Corneille* l'a fait après lui aux Poetes François, en citant *Horace* :

Vos exemplaria Græca
Nocturna verſate manu, verſate diurna.

Dans la quatriéme année de la cinquiéme Décade, *Auguſte Auspurg* publia une Paſtorale traduite en Allemand du François d'*Antoine Montchrétien*, & qui contient les quatre Saiſons de la *Belle-Colette* & de *Corimbo*. Elle fut imprimée à Dreſde.

Dans l'année 1650, on imprima une traduction de la Tragédie du *Cid*, par *Georges Greſlinger*, Notaire Royal à Hambourg. Cet Auteur dit dans ſa Préface, que les expreſſions de *Corneille* ſont courtes, mais pleines de ſens, & qu'il ne peut en donner que l'ombre, *&c.* Cette Traduction fut imprimée en 1679.

Il parut dans la même année une

Tragédie qui a pour titre *Cardenio & Celinde*, ou *les Amans malheureux*. La Préface de cette Piéce fait croire à M. *Gottſched*, qu'elle eſt la premiere de *Gryph.* A la fin de l'Edition de *1663*, on lit que ce Poëte ne fut pas content de celle de ſes Ouvrages qui fut faite par *Jean Heuttern* en 1650, à Francfort, & il y eſt dit expreſſément que cette édition contenoit la Tragédie de *Leo Armenius.* Il y eſt auſſi fait mention de quelques éditions d'*Elzevir* de ces mêmes Poeſies de *Gryph*, données dès *1639*; mais comme M. *Gottſched* ne les a point trouvées, il ne peut nous dire ſi elles contenoient cette Piéce de *Cardenio & Celinde.*

6, 7, 8, 9 & 10es DECADES.

Catherine de Georgie, ou *la Conſtance Récompenſée*, Tragédie de *Gryph*, parut en *1657*. Peut-être n'eſt-ce pas la premiere édition : l'Auteur dit (apparemment dans quelque Préface) qu'on lui a ſouvent demandé cette Piéce.

En *1662*, on traduiſit en proſe Al-

lemande la Tragédie des *Horaces*, de *Pierre Corneille*, à qui l'on a donné dans l'édition de cette année le nom de *Thomas*. On publia auſſi vers ce même tems une traduction en proſe de la *Mirame* de *Deſmarets*.

L'année ſuivante *Gryph* publia ſa Tragédie de *Charles Stuard*, *Roi de la Grande Bretagne*, & c'eſt la meilleure Piéce de ce Poete. Il y a introduit des Chœurs compoſés des ombres des Rois d'Angleterre que leurs Sujets ont fait mourir. Les regles n'y ſont pas toujours exactement obſervées ; on y trouve cependant l'unité de tems & celle de lieu.

Le même Auteur donna dans cette même année deux Comédies. L'une eſt intitulée, *la Nourrice* : elle eſt en cinq Actes, en proſe, & traduite de l'Italien de *Girolamo Razzi* ; on y trouve très ſouvent des expreſſions étrangeres. L'autre a pour titre : *Abſurda Comica*, ou *Pierre Squenz*. Quoique *Gryph* n'ait pas eu ici autant de ſincérité que pour ſes Piéces précédentes, & qu'il n'ait pas avoué où il l'avoit

priſe, il eſt certain cependant qu'il n'en eſt pas l'inventeur. Dans le Drame de *Shakeſpeare* intitulé, *Summer Nightsday*, on trouve un Intermede dont le principal Interlocuteur eſt un Maître d'Ecole nommé *Quince*; c'eſt de-là que notre Poete a tiré ſon *Pierre Squenze*. Quoiqu'il ait beaucoup orné ſon ſujet, ſon profond ſilence ſur l'Ouvrage dont il l'a tiré nous donne toujours le droit de l'accuſer de plagiat; & la multiplicité de ces petits extraits furtifs, plus conſidérables peut-être qu'on ne le croit communément, ne peut en diminuer la honte. *Gryph* donna encore en cette même année la traduction du *Berger Extravagant*, de *Jean de la Lande*.

En 1665, il donna ſa Tragédie d'*Horribicribrifax*. Ce ſingulier Drame eſt vraiment original, mais en même tems fort irrégulier. La Fable en eſt double & même triple; les Scènes n'y ſont point liées; les caractères y ſont outrés; enfin c'eſt moins une Comédie qu'une violente Satyre contre les Fanfarons, les Pédans & les Intrigantes.

Deux ans après, *Jean Chretien Hallmann* fit imprimer à Breſlaw une Comédie intitulée, *la Fidele Uranie*, ou le *Triomphe de la Vertu*. Ce Poëte, dit M. *Gottſched*, eſt après *Opitz*, *Griph* & *Lohenſtein*, le meilleur Tragique d'Allemagne ; & tous quatre étoient Siléſiens.

Chriſtophe Kermarten publia en 1669 une traduction, ou plutôt une imitation de *Polieucte*, Tragédie de *Pierre Corneille* qui fut imprimée à Leipſick *in*-8°. Les trois unités y ſont aſſez paſſablement obſervées ; mais l'Auteur y a mis un trop grand nombre de perſonnages, de Diables ſurtout, & a couſu maladroitement une infinité d'additions qui ne méritent pas qu'on en parle. Cette piéce fut réimprimée en 1673.

On imprima dans la même année à Breſlaw *in*-8° neuf Drames de *Jean Chretien Hallmann* : l'*Amour raiſonnable*, Paſtorale, réimprimée *in*-4° à Ausbourg, 1750 ; l'*Amour Celeſte*, Tragédie ; la *Fidelle Uranie*, Tragédie ; le *Theatre du bonheur* ; l'*Innocence mourante*, ou *Catherine Reine d'Angleterre*, Opéra ; *Antiochus*, Tragédie ; la *Vengeance divine*,

ou *Théodoric ; Mariamne*, & *Heraclius ;* Tragédies : cette derniere fut réimprimée en 1684.

Les Opéras deviennent nombreux dans la huitiéme Décade de ce ſiécle ; on en imprima dix à Dreſde en 1676, quinze en 1678 en divers endroits, huit en 1679, &c.

En 1682, *Lohenſtein* publia quatre Tragédies, *Sophonisbe*, *Cléopatre*, *Ibrahim Baſſa*, & *Epicharis ;* elles ont eu pluſieurs éditions. Trois ans après le même Auteur donna ſa Tragédie d'*Agrippine*, imprimée *in*-8° à Breſlaw.

Dans la premiere année de la dixiéme Décade, M. *Breſſan* traduiſit la *Rodogune de Corneille*, & deux ans après l'*Alexandre de Racine*. Le même Auteur traduiſit encore en 1693 *Hermenegilde*, ancienne Tragédie françoiſe, & en 1694 l'*Athalie* de *Racine*, & le *Sertorius* de *Corneille*. Toutes ces pieces furent imprimées *in*-8° à Wolfembutel.

On imprima dans la même année à Nuremberg, *in*-8°, *les Comédies très*

amuſantes & très agréables du grand & incomparable Comique le François Moliere, traduites enlangue Allemande. Le Traducteur anonyme avertit dans ſa préface, qu'il n'a traduit que les Comédies que *Moliere* à écrites en proſe, parce qu'il n'eſt pas aſſez bon Poëte pour traduire en vers celles qui ſont compoſées en vers.

En 1699 M. *Godfroi Langen* publia une nouvelle traduction du *Cid* en vers Allemands, & cette traduction eſt bien faite, au jugement de M. *Gottſched*.

XVIIIe. Siécle.

1, 2, 3, 4 & 5e Decades.

Pendant les deux premieres Décades de ce demi ſiécle, il parut en Allemagne un grand nombre d'Opéras. On en imprima ving-deux dans la ſeule année 1717, mais dès l'année 1720, celui de Leipſic tomba; tous les autres eurent bientôt le même ſort, & l'Opéra Italien prit leur place.

Ce fut vers 1730, que M. *Gottſched*

inſpira le goût des Tragédies écrites en vers, & que, ſuivant ſes avis, on commença d'en repréſenter à Brunſwick & à Leipſick : ce fut alors plus que jamais qu'on traduiſit en Allemand des piéces françoiſes. Deja *Cinna* avoit été mis en cette langue en 1712, & la Traduction d'*Alexandre* louée par M. *Gottſched*, avoit paru à Nuremberg en 1706. Le Théatre de *Moliere* fut réimprimé en 1721 à Nuremberg & à Altorf ; *Polieucte* en 1727 à Strasbourg, par *Catherine Salomé Linknu*, & l'on continua encore avec plus d'ardeur dans toutes les années ſuivantes. *Iphigenie* traduite par M. *Gottſched* fut imprimée à Leipſick en 17,2. M. *Scharffenſtein* traduiſit en 1737 *la Mort de Céſar*, & ſa traduction fut imprimée à Nuremberg. M. *Koppen* donna celle d'*Alzire* à Dreſde en 1738, & il en parut une nouvelle de la même piéce dans l'année ſuivante, qui fut publiée à Hambourg par M. *Stiven*. M. *Scharffenſtein* donna encore la traduction de *Mariamne* à Nuremberg en 1740 ; M. *Schwab* celle de *Zayre* ; Mme. *Gottſched* celles

de *Cornelie* de Mᵉˡᵉ. *Barbier*, & du *Tambour nocturne*; elle donna auſſi en 1741 celles d'*Alzyre*, du *Diſſipateur*, & du *Poëte Campagnard*. On ne trouve plus gueres ici que deux ou trois Opéras par an.

M. *Gottſched* donna encore en 1742 la traduction du *Miſantrope*, & celle de *l'Eſprit de Contradiction de du Freny*; M. *Glaubits* celle des *Horaces*, en 1745; M. *Gellert* celle de l'*Oracle*; M. *Brodſtet*, celle d'*Eſther*; un Anonyme, l'*Avare* de *Moliere*, les *Philoſophes amoureux* de *Deſtouches*, *Melanide*, *&c.*

En 1748, M. *Stiven* donna celle du *Comte d'Eſſex*, & dans la même année on publia celles d'*Œdipe*, de *Mahomet*, du *Philoſophe Marié*, du *Joueur*, de *Zeneide*, du *François à Londres*, du *Tartuffe*, & même de la *Ceinture Magique*.

On en a traduit encore dans la même Langue un grand nombre d'autres Piéces, de *Deſmarets*, de *Lachauſſée*, de *le Grand*, de *Marivaux*, *&c*, qu'il ſeroit inutile de citer ici.

Le Théâtre Italien a fourni encore quelques originaux à l'Allemagne, mais un peu moins abondamment que le Théâtre François. Quant aux Piéces Angloiſes, M. *Gottſched* n'en cite que très peu qui ayent été traduites en Allemand, & dont les principales ſont : *la Mort de Ceſar* de *Shakeſpeare*, le *Caton* d'*Adiſſon*, le *Mari Malheureux* de *Cibber*.

Le Catalogue de M. *Gottſched* ne nous offre rien autre choſe qui puiſſe intéreſſer nos Lecteurs. Il ſeroit à déſirer, pour l'honneur de ſa Nation, & pour la ſatisfaction des autres, qu'il voulut bien donner une Hiſtoire complette du Théâtre Allemand, dont nous venons d'analiſer la premiere eſquiſſe. En attendant cette Hiſtoire qui ſera toujours curieuſe, de quelque main qu'elle nous vienne, nous donnerons inceſſamment dans ce Journal l'Extrait des meilleures Piéces qui ont paru en Allemagne depuis cinq ou ſix années, & qui paroîtront dans la ſuite. Nous nous propoſons auſſi d'y joindre de tems en tems quelques-uns

des meilleurs morceaux de Poeſie qui pourront parvenir juſqu'à nous. Mais, ſuivant l'eſprit de ce Journal, nous ne mettrons rien de ſuranné dans ce genre.

Si nous oſons haſarder ici quelques reflexions d'après l'Ouvrage dont nous venons d'achever l'Extrait, les Allemands nous ſemblent avoir eu dans tous les tems beaucoup de goût pour l'Art Dramatique & ſur-tout pour la Tragédie. On les a du moins toujours vû puiſer dans les ſources les plus pures. Ils ont ſçu de tous tems préferer *Terence* à *Plaute*, & le Théâtre Grec à ce qui nous reſte du Latin. Par une ſuite néceſſaire de cette préférence, ils ont gouté nos Tragédies, & en rendant juſtice aux beautés qu'ils ont trouvées dans les Drames d'Italie & dans le Théâtre Anglois, ils les ont placés au-deſſous des nôtres. Il eſt vrai, comme M. *Gottſched* l'a fait remarquer, qu'ils n'ont point de Poetes qu'on puiſſe aſſeoir auprès de *Corneille* ou de *Sophocle*, le Prince des Tragiques; qu'il s'en faut beaucoup que leurs Poetes Comiques puiſſent être comparés à

Moliere, auteur le plus parfait en ſon genre que nous connoiſſions aujourd'hui. Mais ne peut-on mériter d'éloges, ſans égaler ces génies ſublimes? Qui a égalé les Grecs dans le Poeme Epique, dans le Tragique même? Cependant nous liſons avec plaiſir *le Taſſe*, *le Camoens*, *Milton*, *Corneille*, *Racine*, *Maffei*, *Metaſtaſio*, *Voltaire*, &c. Quelque monſtrueuſes que ſoient les compoſitions de *Shakeſpeare*, nous ne pouvons nous empêcher d'admirer le génie que nous y trouvons en mille endroits différens. Les Poetes Dramatiques Allemands ſeroient-ils ſeuls mépriſables, parce qu'ils n'ont pas encore atteints au premier dégré? S'ils n'ont égalé les François dans aucune partie de l'Art Dramatique, on ne peut pas dire que ce ſoit par défaut de gout & de ſentiment, puiſqu'ils ont toujours ſçu ſaiſir le bon, dès qu'ils l'ont trouvé : cherchons donc ailleurs les cauſes de leur infériorité. N'en appercevons nous point une au moins dans le gout général des Habitans de l'Allemagne, moins portés juſqu'à préſent

préſent à la Poeſie, qu'à l'étude des Sciences. A quelques Poetes ſupérieurs dont nous pouvons nous vanter, elle peut oppoſer une foule de Phyſiciens, de Medecins, de Naturaliſtes, de Chymiſtes, de Philoſophes, de Moraliſtes, de Juriſconſultes. Les progrès qu'ils ont faits dans toutes ces Sciences, ne peuvent être dus qu'au gout & au travail du plus grand nombre : le plus petit a donc eté celui des Littérateurs & des Poetes, & ainſi l'Art de la Poeſie a dû être le moins parfait. Si une longue ſucceſſion d'années faiſoit changer ce gout en Allemagne, la Poeſie y auroit un jour plus d'amateurs que les Sciences, & nous ne doutons point qu'alors elle ne pût enfanter quelque chef-d'œuvre Poetique. Ce n'eſt point du tout l'incapacité, c'eſt le défaut d'application qui l'a empêché d'en produire. Rien n'eſt donc plus injuſte à nos yeux que cette critique amere que M. *Gottſched* a réfutée dans ſa Préface, avec une ſageſſe qui caracteriſe la Nation qu'il a défendue. Cette Critique, ſuppoſée vraie dans toute ſon étendue

due, ſeroit déplacée à l'égard d'un particulier ; à plus forte raiſon l'eſt-elle, quand elle embraſſe tout un Peuple. A l'exemple de M. *Gottſched*, nous nous impoſerons ſilence ſur l'Auteur des *Lettres Françoiſes & Germaniques*, ce frondeur de toute l'Allemagne. Nous nous contentons d'ajouter à ce qui vient d'être dit, qu'il n'eſt pas plus juſte d'injurier la Nation Allemande, parce qu'elle n'a eu parmi elle aucun grand Poete Tragique, qu'il ne le ſeroit de déchirer *Stahl*, parce qu'il n'a pas fait des vers.

Au reſte M. *Gottſched* s'eſt un peu trompé en citant les *Myſteres de la Paſſion* comme les Piéces les plus anciennes de notre Théâtre. La Farce de *Patelin* dont on a une édition gothique *in* 8°. & ſans date, eſt vraiſemblablement plus ancienne. Cette Edition eſt intitulée, l'*Ancien & nouveau Patelin*, titre qui annonce que pour la jouer & pour l'imprimer alors, on fut obligé d'en rajeunir le ſtile. Une autre édition de cette même Comédie faite en 1532, nous apprend en-

core qu'on la remit alors en François au moins pour la ſeconde fois. On peut donc conjecturer que cette Piéce a paru ſous Charles V, ou au plus tard au commencement du regne ſuivant.

ITALIE.

I.

SUITE des Satyres du MENZINI, (Second Extrait).

SATYRE X.

Contre les Eſprits forts.

„ LA Roue d'Ixion, le Rocher de Siſiphe, le Vautour qui déchire Promethée, n'épouvantent point Gargi„ lius. Les étangs de feu, les glaces, „ loin de l'intimider, ſont pour lui „ des ſujets de raillerie : mais quand „ la fiévre l'étendra au lit de la mort, „ alors la frayeur ne s'emparera-t-elle „ point de ſes ſens ? Maintenant qu'il „ jouit de la ſanté, ce qu'il y a de plus „ ſaint lui ſert de riſée. Celui qui s'eſt „ frayé la route de tous les vices, „ aime à révoquer en doute l'éternité, „ le fondement de tout bien. Gargilius

„ ne changeroit pas, vecut-il encore
„ cent ans; il ne feroit qu'ajouter cri-
„ me ſur crime. Plongé dans ſa dé-
„ bauche, il s'y livre avec excès....
„ Pour lui Bellarmin n'eſt qu'un ſonge-
„ creux, la Bible qu'un fratras d'im-
„ pertinences & de vieux contes; il
„ lit, & ne croit que *Comerius*.....
„ *Gargilius* auroit-il donc plus de pé-
„ nétration que Scot? Verroit-il plus
„ clair que le Paſteur d'Hippone, &
„ pourroit-il ſoutenir le choc contre
„ ces deux adverſaires? Selon lui, rien
„ ne s'eſt fait que par haſard; c'eſt par
„ haſard que Dieu foudroye les im-
„ pies, & toutes les prenves qu'on
„ peut lui alléguer en faveur de la
„ ſpiritualité de l'ame ne ſont que bi-
„ leveſées..... Tu dis *Gargilius* que
„ *Scheginus* dans ſa chaire théologi-
„ que ſe débat & crie comme un
„ énergumene, pour ſoutenir les opi-
„ nions de l'école; mais que ſi l'on
„ pouvoit découvrir ce qu'il penſe,
„ on verroit qu'il ne croit rien de ce
„ qu'il défend avec tant d'animoſité &
„ de chaleur... Je ne ſçais ſi *Schegi-*

„ *nus* ſe conforme intérieurement à la
„ doctrine qu'il enſeigne ; ce que je
„ ſçais, c'eſt que très volontiers il
„ embraſſeroit toutes les religions de
„ l'Univers, ſi on lui offroit de l'ar-
„ gent. Applaudis-toi, *Gargilius*, d'a-
„ voir un tel ſecond. Affublé d'un ca-
„ puce & d'un froc, qu'il parle élo-
„ quemment du Ciel ! *O Ciel ! ô*
„ *Ciel !* ſa voix robuſte, infatigable,
„ repete ſouvent ces mots dont il fait
„ trembler les voutes des Egliſes, tan-
„ dis qu'en particulier il tourne en
„ ridicule & la piété & tout le zele
„ Apoſtolique..... Que m'importe,
„ diras-tu, de voir la Foi avec ſon ca-
„ lice & ſes clefs, trainée dans un
„ char de triomphe, & le peuple proſ-
„ terné devant elle ? Dans les tems heu-
„ reux où l'on jouiſſoit de la liberté,
„ où étoit la Religion d'aujourdhui ?
„ Téméraire, tu ne peux comprendre
„ les ſecrets de la nature, & tu veux
„ ſonder ceux de l'Eternel ? Tu prétens
„ d'un œil foible regarder fixement
„ l'éclat du Soleil ? Je penétre dans les
„ replis de ton cœur, & j'y découvre

„ les cauſes de ton arrogance. Qui ne
„ craint pas Dieu, peut bien dire en-
„ core, *je ne le connois point*; tes vi-
„ ces ſont la ſource de ton aveugle-
„ ment funeſte..... Je ne ſuis point
„ ici pour te citer de l'Hébreu, ou du
„ Latin, ni pour examiner ſi l'on a re-
„ tranché ou ajouté une ſillabe au tex-
„ te, ou placé un accent de travers.
„ Je dis que la raiſon ſeule, ſi l'on ne
„ cherche pas à étouffer ſa lumiere,
„ peut nous conduire à la verité.....
„ Toi qui te piques d'avoir les yeux
„ d'un Linx, & qui fait tant valoir la
„ raiſon, je m'étonne que tu reſtes dans
„ l'incrédulité: car que perds-tu en
„ croyant, & que ne riſques-tu pas
„ ſi les choſes que tu n'auras pas voulu
„ croire ſe trouvent vraies? ... Dans
„ quels abymes ſe précipite le mortel
„ orgueilleux, & combien ſe ſont perdus
„ par des recherches téméraires! *Ba-*
„ *da* fait mieux: pour éviter tout em-
„ barras, il ne penſe à rien, vit tran-
„ quille, & laiſſe diſputer entre eux
„ frere *Doucin* & *Salicet*. Ils s'échauf-
„ fent, & c'eſt entre eux à qui criera le

„ plus fort, à qui fera le plus de vacar-
„me. Les choſes du Ciel ſont ici bas bien
„ du bruit ; chacun tient pour infail-
„ lible le ſentiment qu'il a adopté, mais
„ la préſomption fut de tout tems la
„ mere des erreurs. . . . Que *Serranus* ait
„ échappé à la flamme, ſa conſcience
„ lui ſert de bourreau, & lui fait
„ ſouffrir les plus cruels tourmens; mais
„ *Serranus* eſt aſſis parmi les Juges,
„ il fronce ſes affreux ſourcils, & re-
„ garde les malheureux d'un œil terri-
„ ble. Il juge & condamne à l'exil un
„ homme qui a caſſé des œufs de per-
„ dix, & fait marquer pour les galeres
„ un Chaſſeur dont le chien a pour-
„ ſuivi un lievre un peu trop loin, lui
„ qui dès ſon enfance fut un ſcélerat
„ inſigne. Laiſſez-lui mettre le comble
„ à ſes iniquités ; la faulx de la mort
„ eſt prête à moiſſonner ſes jours, &
„ il ne paroîtra plus de lui ni veſti-
„ ges ni traces.

SATYRE XI.

Le Menzini commence cette Satire par un dialogue à l'imitation de *Perſe*. Il repréſente les difficultés qu'éprouve un homme de Lettres pour s'inſinuer chez les Grands, & les mortifications qu'il eſſuie, quand il voit qu'on lui préfere des Saltinbanques ou de mauvais plaiſants. Il eſſaie de dégouter de la Cour des Princes ceux qui cultivent les Muſes, parce que la Cour eſt un Pays, où il faut continuellement être en garde contre les envieux, où il faut ſçavoir ramper, flatter, déguiſer ſes véritables ſentimens; il conclut qu'il aimeroit mieux vivre dans la compagnie des Juifs, que dans celle des Courtiſans.

SATYRE XII.

» Que les hommes, cher *Bonden*, » ſont inſenſés dans leurs déſirs! Qu'il » en eſt de malheureux, pour avoir ob» tenu du ciel ce qui leur étant refu-

„ ſé eut fait leur bonheur. Fronton
„ fait des vœux pour avoir un fils de
„ ſa femme : ce fils devient le tour-
„ ment de ſon pere, & périt honteu-
„ ſement ſur un échaffaut. Tel ſouhai-
„ te une fille en mariage ; il preſſe, il
„ conjure le Ciel de la lui accorder
„ pour épouſe. Eſt-elle ſa femme ? il
„ reconnoit qu'il a été pris pour dupe,
„ & que cette nouvelle Polixene per-
„ dit avant l'âge d'onze ans. . . . . Je
„ ne reſſemble point à *Quintilien* qui
„ ſe tourmente, s'il ne trouve point
„ d'accès à la Cour ; il y entre, un ſort
„ fatal l'y pourſuit ; il y meurt déſeſpé-
„ ré. L'un ſouhaite de paſſer pour ſa-
„ ge, il eſt opprimé par l'envie. Ecou-
„ tez *Tognetti* qui ſupplie Apollon de le
„ rendre Poëte ; ce Dieu l'exauce, &
„ je vois Tognet expatrié, pâle, dé-
„ fait, ſans chauſſure, demander ſon
„ pain de porte en porte. Tels ſont les
„ jeux de la fortune qui ſe plait ſou-
„ vent à prendre les mortels au mot,
„ & puis à les laiſſer ſans reſſource. . . .
„ Celui qui a honte de l'état humble
„ où le Ciel l'a fait naître, & qui ſouf-

„ fre de ne pouvoir s'élever au-deſſus
„ des autres, a grand beſoin d'ellébo-
„ re..... Le deſtin nous cache ſes vo-
„ lontés; ſi quelquefois il ſe montre
„ propice, c'eſt que ſouvent il nous
„ prépare les plus grands malheurs...
„ Grandes ames, j'ai pour vous une
„ vénération profonde, ſi vous n'am-
„ bitionnez d'autres tréſors que la ver-
„ tu. Je n'appelle point de ce nom le
„ talent de faire des vers ſur des ſu-
„ jets ridicules, & je laiſſe à Don *Te-*
„ *glion* le ſoin de nous informer ſi l'on
„ doit écrire *Clelie*, & non pas plu-
„ tôt *Duſille* ou *Cluilie*. J'appelle ver-
„ tueux, celui qui ne pâlit point à la
„ vue de mille épées tirées contre lui,
„ qui trouve en ſon cœur un rempart
„ contre les traits de l'infortune, qui
„ brave les Phalaris & les Nerons, & ſe
„ laiſſe guider en tout par une raiſon
„ éclairée..... Tu n'aſpires qu'après
„ l'or; tu voudrois qu'un autre Co-
„ lomb t'ouvrit la route d'un nouveau
„ Perou. Du moins ſi tu ne ſouhaitois
„ les richeſſes qu'afin de pouvoir exer-
„ cer ta générosité, & ſouſtraire un mal-

» heureux à l'indigence ; mais l'huma-
» nité ne ſe fait point entendre à ton
» cœur .... Quels vœux croyez-vous
» que forme un tel, lorſque vous le
» voyez à genoux dans le Temple ? Oh !
» divine Égerie, dit-il à voix baſſe,
» je ſuis ton *Numa*, l'ambition me
» dévore, je brule d'être Evêque, ac-
» corde-moi cette faveur. Quelle ſa-
» tisfaction, lorſque, vêtu de violet,
» je m'en irai au Palais, & que j'en-
» tendrai dire de toutes parts : c'eſt un
» *Richelieu*, c'eſt un *Mazarin*.....
» Eh quoi ! voilà donc cet homme
» qui n'avoit pour tout ſiége qu'un
» eſcabeau de figuier, & auquel un
» tablier de Manœuvre eut mieux con-
» venu que le Rochet & la Mitre,
» le voilà qui brille dans de ſuper-
» bes équipages ?..... Quelle honte
» pour des gens qui devroient être
» l'ornement du Sacerdoce, de faire
» dans les Cours le métier de vils
» adulateurs, & de préferer les biens de
» la Terre aux biens éternels ! Qui ne
» ſeroit indigné, en voyant que l'on
» choiſit pour la place d'Aaron des

„ gens qui profanent le Sanctuaire,
„ renverſent l'Arche & la foulent aux
„ pieds ? Se figurent-ils qu'un extér-
„ rieur hypocrite empêche qu'on n'ap-
„ perçoive leurs déréglemens, & qu'on
„ n'ait pas pour eux des yeux de Linx
„ qui pénétrent à travers l'ecorce ? . . . .
„ Oh Egérie ! dit l'un, fais enſorte
„ que mes vices ſoient couvers de pro-
„ fondes ténébres, ou ſi quelqu'un
„ les dévoile, fais qu'au mépris des
„ Loix, je puiſſe leur échapper. Fais-
„ moi, dit un autre, parvenir à l'Evêché
„ de Myre, & pourvû que je l'obtienne,
» que ce ſoit par crédit ou par ſimo-
» nie, n'importe par quelle voie.
» Telles ſont les prieres par leſquelles
» l'impie fatigue le Ciel ; mais l'Hom-
» me de bien lui adreſſe celle-ci : *Avant*
» *que je meure, permets, o mon Dieu, que*
» *je voie ces fourbes au pied de la potence,*
» *& je conſens de les étrangler* ».

II.

LA perte du célébre COCCHI, ſçavant Medecin de Florence, mort le premier jour de cette année, a été vivement ſentie par tous les bons Citoyens de la République des Lettres, & ſurtout par les Amateurs de l'Antiquité. Nous avons reçu depuis peu ſon Epitaphe & ſon éloge en ſtile Lapidaire. En voici le Texte & la Traduction.

» ANTONIUS COCCHIUS, Civis Flo-
» rentinus, Hyacinthi Cocchii Mu-
» cellani filius, juſtus, humanus,
» pius, comis, beneficus, verax, heic
» ſitus eſt. Qui primo ætatis flore hu-
» manioribus literis excultus, ad Philo-
» ſophica ſtudia animum adpulit. Eas
» Diſciplinas præcipuè coluit, quæ ad
» Medicinam faciendam, vel utiles,
» vel neceſſariæ ſunt : Phyſicen, Ma-
» theſen, Botanicen, Pharmaceuticen,
» Chemiam apprimè calluit, omnem-

» que elegantiorem eruditionem addi-
» dicit. Peragratis cultioribus Europæ
» Regionibus, ut uberiorem ſapientiam,
» Græcorum Philoſophorum exemplo,
» acquireret, doctioribus Academiis
» eſt adſcriptus. Cum celeberrimis ſuæ
» ætatis viris, Newtono, Boerhaavio,
» aliiſque benè multis amiciſſimè ver-
» ſatus eſt. Poſt in patriam regreſſo,
» Medicinæ primùm Piſis, dein Flo-
» rentiæ Philoſophiæ & Anatomes pro-
» fitendæ provincia eſt demandata;
» quibus muneribus egregiè functus,
» quum adjiceret omnigenæ Hiſtoriæ
» & Antiquitatis ſtudium, à Cæſare
» Franciſco I. Rom. Imperatore, ſem-
» per Auguſto, Numiſmatis ac Rei An-
» tiquariæ præficitur. Hujus viri, ob
» plurimos à ſe editos libros *de Diætâ*
» *Pythagoricâ*, *de uſu Artis Anatomi-*
» *cæ*, *de Thermis Piſarum*, alioſque
» quàm plurimos, fama adeò perore-
» buit, ut & undiquè, vel eum co-
» gnoſcendi ſtudio, vel Medicinæ
» Etruſcæ adipiſcendæ gratiâ, quam
» ipſe ſedulò promovit & auxit, heic
» confluerent, & præſtantes undequà-

» que viri Philoſophi, ipſi denique
» Reges, in difficillimis morborum cu-
» rationibus eum conſulerent, eique
» tanquam amico munera & Epiſtolas
» familiariſſimè mitterent, queis ta-
» men nunquam eſt aſſentatus. Ma-
» trimonio iterùm junctus, duos libe-
» ros ſuſcepit quos pudore ac libe-
» ralitate educavit. Marem natu ma-
» jorem ut paternis veſtigiis inhærendo
» par eſſet, literis & diſciplinis quæ
» ſapientem virum decent, informa-
» vit. Societatis Hiſtoriæ Naturalis quæ
» Florentiæ eſt, unà cum Petro An-
» tonio Michelio amiciſſimo, Auctor
» & parens fuit. Publico Regio Flo-
» rentino Noſocomio leges optimas à
» Cæſare juſſus exaravit. Linguarum
» penè omnium peritiſſimus, Gallicè,
» Anglicè, Hiſpanicè, cum exteris ſa-
» pientiſſimis viris qui addiſcendi
» cauſſa eum adibant, ità loqueba-
» tur, ut non Italus ſed inter eos na-
» tus atque altus videretur. Græcè etiam
» ipſe abſque ullo duce apprimè doc-
» tus, ut & Xenophon Epheſius La-
» tinè redditus, & veterum Chirur-

» gorum opera à ſe primùm edita at-
» que illuſtrata teſtantur. Hebraicâ,
» Arabicâ, omnique Orientali eruditione ornatiſſimus, copioſam ſelec-
» tamque Bibliothecam & Muſæum
» Rerum Naturalium & Antiquitatis
» conquiſivit; pluraque ſcripta volu-
» mina quæ publicam merentur lucem
» reliquit. Ingenio eleganti & acuto,
» memoriâ vivaci & prompta, in fa-
» miliari colloquio ſuavis & doctus.
» Amicis gratus, vita probus, om-
» nibus profuit. Obtrectatorum incu-
» rioſus & negligens, animum ſem-
» per rexit. Affectus omnes contra-
» rios rationi quam unicè ſequebatur
» compeſcuit, virtute ſuâ beatus. Mor-
» bo eſt correptus quo ſibi moriendum
» eſſe cognoſcens, non Naturam ac-
» cuſavit, ſed impavidus & ſibi conſ-
» tans, amicos, uxorem, liberos con-
» ſolatus. Omnibus Religionis officiis
» præſtitis, placidè quievit Kal. Jan.
» Anno à Chr. Nat. M. DCC. LVIII.
» horâ IV poſt noctis dimidium, an-
» nos natus LXII, menſes IV, dies
» XXVIII. Uxor & filii Conjugi &

» Patri amantiſſimo, cùm lacrumis ;
» H. T. P. (*Hanc Tabulam poſuere*).

(TRADUCTION).

„ ANTOINE COCCHI, Citoyen de
„ Florence, fils d'*Hyacinthe Cocchi*
„ de Modene, Perſonnage juſte, hu-
„ main, pieux, de mœurs douces,
„ bienfaiſant & vrai, eſt inhumé dans
„ ce lieu. Après avoir donné ſes pre-
„ mieres années à la culture des Belles
„ Lettres, il s'attacha avec une ap-
„ plication ſinguliere aux études Phi-
„ loſophiques. Les Sciences dont il fit
„ ſon principal objet, ſont toutes celles
„ qui ſont utiles ou néceſſaires à la Mé-
„ decine ; il poſſéda ſingulierement la
„ Phyſique, les Mathématiques, la Bo-
„ tanique, la Pharmacie, la Chymie
„ & tous les genres d'érudition. Il voya-
„ gea dans les contrées les plus po-
„ lies de l'Europe, pour augmenter
„ ſes connoiſſances, à l'exemple des
„ Philoſophes Grecs, & il fut adopté
„ dans toutes les Académies ſçavan-
„ tes. Il eut des liaiſons d'amitié avec

„ les hommes de ſon tems les plus
„ célébres, tels que Newton, Boer-
„ haave, & beaucoup d'autres. De
„ retour dans ſa Patrie, on com-
„ mença par lui donner une chaire
„ de Médecine à Piſe, enſuite il fut
„ nommé Profeſſeur de Philoſophie &
„ d'Anatomie à Florence. Il remplit
„ avec diſtinction ces divers emplois;
„ mais comme ſon goût le portoit à
„ l'étude de l'Hiſtoire & de l'Anti-
„ quité, l'Empereur François I. heu-
„ reuſement regnant, le nomma Gar-
„ de de ſon Cabinet des Médailles,
„ & ſon Antiquaire. Les Ouvrages
„ qu'il publia dans la ſuite, comme
„ ſes *Traités de l'Abſtinence Pytha-*
„ *goricenne*, *de l'uſage de l'Ana-*
„ *tomie*, *des Bains chauds de Piſe*,
„ & un grand nombre d'autres lui
„ firent une ſi grande réputation, qu'on
„ venoit de tous côtés à Florence, ſoit
„ par la curioſité de le voir & de le con-
„ noître, ſoit pour apprendre ſous ſes
„ leçons, la Médecine Toſcane, qui
„ lui doit l'état floriſſant où elle eſt.
„ De grands Philoſophes & des Rois

„ mêmes le conſultoient dans des Ma-
„ ladies difficiles ; il recevoit de ces
„ derniers des préſens & des Lettres
„ remplies de bonté, mais qui ne le por-
„ terent jamais à la moindre flatterie. Il
„ fut marié deux fois & il eut de ſa ſe-
„ conde femme deux enfans, auxquels
„ il donna une éducation vertueuſe
„ & digne de lui. Pour que ſon fils
„ aîné pût un jour marcher ſur les
„ traces de ſon Pere & ſoutenir ſa
„ réputation, il eut ſoin de l'inſtruire
„ & de le former dans toutes les
„ belles connoiſſances qu'un vrai Sage
„ doit réunir. Il fut le Fondateur &
„ le Pere, conjointement avec *Pierre-*
„ *Antoine Micheli*, de la Société Flo-
„ rentine qui a pour objet de ſes
„ exercices & de ſes études, l'Hiſtoire
„ Naturelle. Il fit, par ordre de l'Em-
„ pereur, de très bons reglemens pour
„ l'Hôpital public & Royal de Flo-
„ rence. Il ſçavoit preſque toutes les
„ Langues : il s'entretenoit en Fran-
„ çois, en Anglois & en Eſpagnol
„ avec les Sçavans Etrangers qui ve-
„ noient le voir, pour apprendre de

„ lui quelque chose, & il parloit si
„ biences trois Langues qu'on eût dit
„ qu'il étoit né, qu'il étoit nourri par-
„ mi eux, non en Italie. Sans autre gui-
„ de que lui-même, il avoit appris
„ parfaitement la Langue Grecque,
„ ainsi qu'on peut le voir par sa tra-
„ duction Latine des Ephésiaques de
„ Xenophon le jeune, & par son ex-
„ cellente Edition des Ouvrages des
„ Chirurgiens Grecs qu'il a traduits
„ & publiés pour la premiere fois avec
„ de sçavantes Remarques. Il sçavoit
„ encore l'Hébreu & l'Arabe, & il
„ étoit très bien pourvû d'érudition
„ Orientale. Il s'étoit formé une Bi-
„ bliothéque aussi nombreuse que choi-
„ sie, & un Cabinet d'Antiquités &
„ de curiosités naturelles : il a laissé
„ beaucoup d'ouvrages manuscrits qui
„ méritent de voir le jour. Son esprit
„ plein d'agrément & de finesse, sa
„ mémoire vive, prompte & présente
„ rendoient sa conversation charman-
„ te & la faisoient rechercher des Sça-
„ vans. Homme de bien & bon ami,
„ il aimoit à obliger & à servir tout

„ le monde. Audeſſus de l'envie qu'il „ ne daignoit pas même appercevoir, il „ fut toujours maître de ſoi. Heureux „ par ſa vertu, tous les mouvemens „ contraires à la raiſon à laquelle il „ étoit uniquement attaché, il ſça- „ voit les réprimer ſans effort. Atta- „ qué d'une maladie dont il ſentit bien „ qu'il ne pouvoit pas ſauver ſes jours, „ il ne ſe plaignit point de la Na- „ ture, mais avec un courage ferme „ qui ne ſe démentit jamais, lui- „ même il conſoloit ſes amis, ſa fem- „ me, ſes enfans. Après s'être acquitté „ de tous ſes devoirs de Religion, il „ mourut tranquillement le premier „ Janvier l'an de J. C. M. DCC. LVIII. „ à quatre heures du matin, âgé de „ 68 ans, quatre mois, 28 jours.

ON a dans cette élégante Epitaphe à peu près toute la vie littéraire de M. *Cocchi*. M. l'Abbé *Arnaud* qui joint à des connoiſſances étendues & à un goût exquis pour les Lettres, ce ſentiment fin pour les Arts qui marche à côté du talent, & qui eſt l'inſtinct du génie,

avoit avec M. *Cocchi* un commerce d'érudition dont nous avions lieu d'eſpérer de grands fruits pour notre Journal.

Il nous a communiqué une lettre que M. *Cocchi* lui écrivoit au mois d'Octobre 1756, & dans laquelle il lui rend compte de l'emploi qu'il faiſoit de ſon tems. M. *Cocchi*, dans cette lettre, ſe plaint de ce qu'étant engagé dans les liens de la vie civile & conjugale (*impegnato nella vita urbana e conjugata*) des occupations peu agréables, mais néceſſaires pour faire ſubſiſter ſa famille, l'empêchoient de ſatisfaire pleinement ſon goût pour les lettres. Il dit qu'il étoit obligé d'exercer en même-tems quatre emplois pénibles : ceux de Médecin & de Profeſſeur publics ; celui d'Antiquaire & de Garde du Tréſor des Médailles de l'Empereur ; celui de pere de famille, ou d'Adminiſtrateur d'un médiocre patrimoine ſitué dans un terrein ſtérile, (*d'un povero patrimonio fondato in ſterili terre*). Il ajoute qu'avec le produit de ces différens emplois, il ne pouvoit parvenir à ſe trou-

ver au-deſſus de ſes beſoins journaliers; enſorte qu'il n'étoit point en état d'entretenir un Sécrétaire ou un Ecrivain auquel il pût dicter ſes lettres & les compoſitions pour leſquelles il ſentoit, dit il modeſtement, qu'il avoit alors quelque facilité, *per le quali mi ſento che averei al preſente qualche facilita.* Cependant il avoit mis en ordre tout ce qu'il avoit pû ramaſſer ſur la perſonne & ſur la Médecine d'Aſclepiade, & il en avoit fait une eſpéce de Traité dont il avoit lu une partie dans une aſſemblée de perſonnes reſpectables, qui l'avoient invité à le finir. Dans l'hiver, il étoit occupé à faire faire à ſes écoliers des diſſections d'Anatomie, & le Carême étoit employé à des démonſtrations publiques. En Eté, il alloit tous les jours faire la viſite des malades dans les Hôpitaux, & il enſeignoit la Médecine Pratique. Dans l'intervalle de ces occupations, il travailloit à la deſcription des Médailles du cabinet de Florence, & il écrivoit les diverſes conſultations qui lui étoient démandées. Il paſſoit ordinairement le ſoir

ſoir à s'entretenir avec quelques amis: c'étoit le ſeul délaſſement, le ſeul amuſement qu'il eût. La matinée depuis ſix heures juſqu'à huit ou neuf, étoit le tems qu'il paſſoit le plus agréablement à ſon gré, parce qu'il l'employoit à l'étude.

M. *Cocchi* jette enſuite un coup d'œil ſur l'état des Lettres en France. „ Il ſeroit, dit-il, à ſouhaiter pour „ nous autres Lettrés, peu riches, que „ les Sçavans de France n'euſſent pas „ entrepris le grand ouvrage de l'Encyclopédie, mais qu'ils euſſent continué de nous communiquer leurs „ conceptions dans des Livres d'un médiocre volume, & d'un prix à la „ portée de tout le monde «. *Per noi altri poveri tornava meglio che i ſapienti Franceſi non aveſſero intrapeſo la gran'e opera dell' Enciclopedia, e che aveſſero continuato à communicare al mondo loro penſieri in libri di mediocre mole e di preſſo acceſſibile.* Parlant du Diſcours de M. *Rouſſeau* de Geneve ſur l'*Origine de l'inégalité des conditions*, il dit qu'on préparoit en Italie pluſieurs Critiques

contre cet ouvrage ; mais qu'il y avoit des idées qui lui avoient beaucoup plû, & qu'il en aimoit quelques expreſſions franches & heureuſes dont l'Auteur ſe ſervoit pour dire même des choſes aſſez communes. *A me pero piacquero aſſai alcuni de ſuoi penſieri, ed alcune franche e leggiadre eſpreſſioni di cui ſi ſerve per dire anco coſe volgari.*

ESPAGNE.

Origine prétendue de l'établiſſement de l'Inquiſition en Portugal.

VOICI une de ces vieilles Fable dont la diſcuſſion n'eſt jamais tardive. La crédulité des hommes ſert de paſſe-port à de prodigieuſes extravagances. Ce qu'il y a de pis c'eſt que, quand la multitude ſe réunit pour laiſſer une porte ouverte à l'impoſture, elle la ferme en même tems à tout ce qui pourroit en être le préſervatif. Souvent toute une Nation admet comme conſtant un fait important & de date récente, dont il ſemble qu'elle ait été témoin. Ceux qui viennent enſuite le trouvant autoriſé par le conſentement unanime, ſe croient très juſtement diſpenſés de tout examen; ou, pour mieux dire, ils ne mettent pas même en doute ſi la matiere demande d'être diſcutée. Plus il s'écoule de tems, & plus la fauſſeté

prend racine. Ce qui n'étoit d'abord accrédité que par le peu de réflexion du vulgaire, ſe trouve enſuite protégé par la critique ; & ſi quelqu'un a le courage de reclamer contre l'erreur, on lui reproche auſſi-tôt la témérité qu'il y a à contredire une opinion qui, dit-on, eſt répandue ſi univerſellement qu'elle eſt dans la claſſe des faits. Comment, ajoute-t-on, tout un Royaume auroit-il pu ſe tromper ſur un fait qui, s'il avoit été faux, auroit été contredit par ceux qui étoient contemporains & qui auroient entendu débiter cette Fable? ſurtout ſi l'on conſidere, que dans le cas préſent il s'agiſſoit d'une affaire d'éclat dont la négociation étoit longue, & à laquelle on employa les premieres Têtes de l'Etat.

Un jeune homme de Cordoue, appellé *Pierre Saavedra*, poſſédoit, dit-on, non-ſeulement une belle écriture, mais auſſi le talent d'imiter toutes ſortes de caractères : talent funeſte, dont l'uſage ne peut jamais que rendre coupable celui qui l'exerce. Il penſa donc à employer ſon ſçavoir faire

à l'aggrandiſſement de ſa fortune. Son ambition étoit exceſſive, & ſes projets vaſtes. Regardant comme au-deſſous de lui ces profits médiocres que d'autres font par cette infâme pratique, il en voulut faire de beaucoup plus conſidérables ; auſſi le danger croiſſoit-il à proportion de l'avantage. En contrefaiſant des billets, des quittances de Finances, des Cédules ſur le Tréſor Royal, il en tira de fortes ſommes. Il alla juſqu'à ſe procurer un Habit de Saint Jacques & une Commanderie de trois mille ducats.

Ces premiers ſuccès ſont une trahiſon de la fortune, en ce que elle encourage par-là à de plus grandes témérités, pour abandonner dans le dernier moment ceux qui ont trop compté ſur ſa faveur. C'eſt ce qui arriva à *Saavedra*. La rencontre qu'il fit d'un Religieux venant de Rome, qui portoit un Bref Apoſtolique adreſſé au Roi de Portugal *Jean* III, le conduiſit au précipice. Il en conçut l'idée d'entreprendre quelque choſe de grand, en imitant le caractere, la formule &

le ſtile d'un Bref. Il imagina enſuite de prendre le caractere de Nonce Apoſtolique envoyé en Portugal, pour y introduire le Saint Tribunal de l'Inquiſition. On juge bien que le motif de la Religion n'y entroit pour rien. Voulant jouer un grand rolle, il ne trouva point de meilleur prétexte pour paſſer pour Légat, & il ſe flatta qu'en réuſſiſſant, l'utilité qui en réſulteroit pour la Religion & l'Etat lui faciliteroit ſa grace, s'il étoit découvert pour impoſteur. Ayant donc fabriqué ſes dépêches & toutes les autres piéces néceſſaires pour ſa miſſion, & ayant ramaſſé & deſtiné pour cette entrepriſe tout l'argent qu'il avoit recueilli de ſes précédentes friponneries, il ſe fit un équipage convenable & entra en Portugal comme un vrai Nonce employé par la Cour de Rome. Ses meſures étoient ſi bien priſes, & il jouoit ſi bien le Prélat, qu'il fut reçu & traité comme Miniſtre du Saint Siége. Cette eſpéce de farce dura ſix mois, pendant leſquels il établit l'Inquiſition. Mais tout ce manége ayant été découvert, quoique

ce qui en avoit réſulté ſubſiſtât, on n'en ſaiſit pas moins l'Artiſan de cette fourberie, & on le retint en priſon pendant le procès de compétence qui eut lieu entre le Tribunal du Roi & celui de l'Inquiſition. Ce dernier l'ayant emporté, *Saavedra* fut condamné aux Galeres, ſur leſquelles il reſta pendant dix-huit ans, après leſquels il en ſortit à la réquiſition du Pape Paul IV, qui vouloit le voir. La Relation qui rapporte cet événement le place à l'année 1539.

Telle eſt l'hiſtoire de la prétendue introduction de l'Inquiſition en Portugal par *Saavedra*. Ce qui paroit avoir donné beaucoup de cours à ce Roman, c'eſt la Comédie d'un Auteur anonyme, bel eſprit de la Cour, intitulée, *le Faux Nonce de Portugal*, où tout ce qu'on vient de dire ſe trouve, à peu de de changemens près. Je ne prétends pas pour cela inſinuer que l'Auteur de la Comédie ait été le premier inventeur de cette fable, puiſqu'avant lui elle ſe trouve imprimée par deux Auteurs Eſpagnols, qui ſont, le Doc-

teur *Louis de Paramo*, dans son Ouvrage *De Origine & progressu Sanctæ Inquisitionis*, & *D. Pierre Salazar de Mendoza* dans la Vie du Cardinal *Tavera*. L'Auteur de la Comédie ne fit donc que contribuer à la publication & à la propagation de cette avanture qui se répandit en tous lieux & entre gens de tout état, n'y ayant pas de meilleur moyen de divulguer un événement, que d'en faire le sujet d'une Comédie.

Qu'on ne croie pas non plus que les deux Auteurs dont on vient de parler ayent imaginé cette Histoire apocryphe; ils sont l'un & l'autre trop graves pour qu'on leur impute cette fausseté. Le Docteur *Louis de Paramo*, qui est le premier qui la rapporte, écrivit ce qu'il avoit vû dans une Relation qui lui fut donnée, dit il, par un Religieux Ieronimite, nommé le Pere *Michel de Sainte Marie*. Cette Relation avoit été copiée sur un Manuscrit de la Bibliotheque Royale du Monastere de l'Escurial. *Salazar de Mendoza* a copié *Paramo*. Ainsi ni l'un ni

l'autre ne doivent être regardés comme garands de l'Hiſtoire.

Saavedra ſe fit, dit-on, recevoir à la Cour de Portugal comme Nonce ou Légat de Sa Sainteté. Mais en ſuppoſant qu'il y ait été reçu en cette qualité, il ſeroit tout auſſi chimérique d'imaginer qu'il eût pû ſoutenir un tel caractere pendant ſix mois.

Il eſt dabord de toute évidence que, quand même il auroit forgé un Bref Apoſtolique à cet effet, qu'il auroit obſervé ſtrictement le ſtile de la Cour de Rome, & qu'il auroit parfaitement imité la ſignature du Sécretaire des Brefs, toutes ces précautions ne lui auroient ſervi de rien, s'il n'y avoit apposé l'Anneau du Pêcheur qui eſt le caractériſtique eſſentiel des Brefs de Sa Sainteté, du moins de ceux qui s'adreſſent aux Princes. Le Roi Jean III avoit-il donc des Miniſtres ſi peu expérimentés & ſi peu habiles qu'ils n'euſſent pas aperçu ce défaut de forme. Je ne vois pas comment on auroit pu ſuppléer à cet Anneau. Dans le tems auquel on place cet événement, le Roi D. Jean

regnoit déja depuis dix-huit ans ; pendant leſquels on verra qu'il avoit reçu différens Brefs de Rome. Comment donc auroit-on pu le tromper par un Bref contrefait, dès que le Sceau qui devoit le rendre authentique y manquoit? Ainſi toute l'habileté de *Saavedra* ne l'auroit pu conduire qu'à être Nonce de Sa Sainteté auprès du Roi de Siam ou de Pegu, mais non pas à une Cour de Prince Catholique.

La ſeconde difficulté eſt bien plus inſurmontable. Comme, ſuivant le Relation, il y avoit quelques obſtacles à vaincre en Portugal, le Roi mettant une ſorte d'oppoſition à ce que le Tribunal de l'Inquiſition s'y établit, il falloit qu'à l'arrivée du faux Nonce, le Roi écrivit immédiatement au Pape & à ſon Ambaſſadeur à la Cour de Rome; & par-conſéquent ſur la réponſe qui n'auroit pas tardé plus de ſix mois, ni peut-être quatre, la tromperie ſe ſeroit découverte.

Mais nous devons la plus forte conviction ſur cette matiere au Pere Antonio de Ponſa, Dominicain, Con-

ſeiller de la ſuprême Inquiſition de Portugal, dans un traité *de Origine ſanctæ Inquiſitionis in Regno Luſitaniæ*, qu'on trouve au commencement de ſon ouvrage intitulé, *Aphoriſmi Inquiſitorum.* Il réfute le prétendu établiſſement de l'Inquiſition de Saavedra, & ne laiſſe aucun doute ſur ſa fauſſeté, puiſque tout ce qu'il dit ſur ce Tribunal eſt tiré des mêmes Bulles Apoſtoliques qui ont été expédiées ſur cette Inquiſition, & d'autres actes originaux conſervés tant aux Bureaux de la Cour, que dans les Archives de la ſuprême Inquiſition & des Inquiſitions ſubalternes. Nous rapporterons ici ce que ce ſçavant Religieux a écrit ſur cette matiere, en prenant les choſes dès leur origine.

Les Juifs furent chaſſés d'Eſpagne par les Rois Catholiques l'an 1482. Le Roi Jean II. de Portugal les tolera dans ce Royaume, à condition que s'ils n'en ſortoient pas au terme qu'on leur fixa, ils ſeroient faits eſclaves, comme en effet on en vendit pluſieurs pour avoir déſobéi à cet ordre. Le Roi Manuel renouvella cet Edit l'an 1497; mais quel-

ques Juifs y ayant contrevenu, le Roi par compaſſion ne voulut pas qu'ils fuſſent eſclaves. A cette époque pluſieurs ſortirent du Royaume; les autres, retenus par la fertilité & la beauté du Pays qu'ils habitoient, reçurent le Baptême pour la forme, & ſous condition que pendant les vingt premieres années on ne feroit aucune recherche ſur leur Religion. Comme cette tolérance ne ſervit qu'à les retenir dans l'erreur, & qu'ils y élevoient leur famille, le Roi Jean III qui parvint à la Couronne l'an 1521, ſenſible aux déſordres que cela occaſionnoit dans le Royaume, pria le Pontife Clement VII. d'établir l'Inquiſition en Portugal. Les Juifs manœuvrerent, tant qu'ils retarderent l'établiſſement de cette Inquiſition juſqu'au 15 Décembre 1531, qu'elle fut érigée dans toutes les formes par une Bulle Pontificale. Mais après la mort de Clement VII, ſon Succeſſeur Paul III gouvernant le Saint Siége, les Juifs obtinrent de lui l'an 1534 un indult général pour tous les péchés dont con-

noit le Saint Office, de ſorte que l'exercice de ce Tribunal fut ſuſpendu. Le Roi Jean III. voyant que la Religion en ſouffroit conſidérablement, & qu'au lieu de ſe convertir, les Juifs ſe multiplioient, fit alors des inſtances auprès de Paul III, en lui rappellant ce qui s'étoit paſſé ſous le Pontificat de ſon Predeceſſeur, & même ſous le ſien; de ſorte qu'à ſa requête ce Pontife expédia le 23 Mai 1536 une Bulle qui renouvelloit & confirmoit l'érection du Saint Tribunal. D. Diegue de Silva, Franciſcain, Evêque de Ceuta, & Confeſſeur du Roi Jean III, fut le premier Inquiſiteur Général. Il prit poſſeſſion de cet office le 5 Octob. de la même année, & depuis ce tems l'Inquiſition s'eſt maintenue juſqu'à préſent. L'Evêque de Ceuta conſerva le poſte d'Inquiſiteur Général juſqu'au 10 Juillet 1539, qu'il s'en démit, & il fut remplacé par l'Infant D. Henri, en vertu du droit que le Pape avoit accordé par ſa Bulle d'érection aux Rois de Portugal de nommer à cet emploi.

Voilà le précis de ce que rapporte le Pere D. Antoine de Souſa ſur des actes authentiques ; à quoi l'on ajoutera, qu'outre que ce Religieux étoit né à Lisbonne, il étoit de plus de la Maiſon de l'Infant Henri, & contemporain ou témoin des faits qu'il allegue. Cette circonſtance ſeule, ſans les actes, ſuffiroit pour donner du poids à ce qu'il avance.

Après cela quelle foi mérite le Manuſcrit de l'Eſcurial ? On ne ſçait ni quand ni par qui il a été introduit dans cette Bibliotheque, & il n'eſt muni d'aucun caractere, ni de preuves qui établiſſent ſon authenticité. Son exiſtence dans cette Bibliotheque ne prouve rien, puiſqu'on ſçait que les Bibliotheques les plus amples & les mieux choiſies, en fait de Manuſcrits, ſont comme le filet de l'Evangile qui ramaſſe le bon & le mauvais poiſſon. Il eſt d'ailleurs contredit par les faits que nous fournit le Pere de Souſa, & qui different du Manuſcrit ſur deux points capitaux. Le Manuſcrit place l'érection de l'Inquiſition à l'an 1539, & ſelon

la relation de Souſa, elle a eu lieu trois ans plutôt. Le Manuſcrit ſuppoſe qu'il y avoit de la réſiſtance de la part du Roi de Portugal, & ſi l'on en croit Souſa, ce Prince étoit ſi éloigné d'y apporter de l'oppoſition qu'il ſollicitoit depuis pluſieurs années l'érection de ce Tribunal.

D'un autre côté, ſi le Docteur Paramo a ſuivi fidelement le Manuſcrit, il y a encore un Anachroniſme frappant qui le rend digne de mépris, puiſqu'on y lit que Saavedra, au moyen d'une Patente contrefaite de Philippe II, ſe procura une Commanderie, & qu'il en jouit pendant 17 ans, avant que d'arborer le faux titre de Legat. Ceci eſt tout-à-fait abſurde, puiſqu'on ſuppoſe que ſa Légation a eu lieu l'an 1539, & que Philippe II n'a commencé à regner que l'an 1555, tems auquel Charles V. abdiqua la Couronne en ſa faveur. L'Auteur de la Comédie a été plus circonſpect que celui du Manuſcrit, & que le Docteur Paramo; car il place ſous le regne de Charles V la falſification que ces deux Auteurs

placent ſous celui de Philippe II.

Ce qu'il y a de plus étonnant, c'eſt que Paramo, après la bévue qu'on vient de remarquer, ſe contredit encore ouvertement en adoptant tout ce que Souſa dit de l'Evêque de Ceuta.

Malgré tout ce qu'on vient de dire, il nous reſte une objection aſſez grave à combattre. *Gonçalo de Illeſcas*, qui a écrit bien avant *Paramo*, donne pour conſtant le fait que nous attaquons, comme une choſe arrivée de ſon tems & de notoriété publique. Il ajoute même qu'il a vu ce Saavedra ſur les Galeres où il expioit ſon crime: voici ſes termes, *chap. 4. du 6 liv. de ſon Hiſtoire Pontificale.* » Toutes les fois que je me » ſouviens de Nicolas Laurentio (1), » ſon hiſtoire m'en rappelle une autre » avec laquelle elle a beaucoup de rap-

[1] Ce Laurentio étoit un pauvre Notaire Romain qui du tems de Clément VI, s'empara, par ſa valeur & par ſon induſtrie, de la ville Rome, où il gouverna quelque tems avec un pouvoir deſpotique.

» part. C'eſt celle du faux Nonce que » nous avons vu de nos jours, qui au » moyen de fauſſes lettres, fit croire au » Roi de Portugal qu'il étoit envoyé » auprès de lui par le Pape III en » qualité de Légat, & qui pouſſa l'ar- » tifice auſſi loin qu'il pouvoit aller. » Entr'autres choſes remarquables qu'il » fit, il introduiſit en Portugal le Saint » Office de l'Inquiſition, tel qu'il eſt » établi dans la Caſtille; d'où il a ré- » ſulté dans ce Royaume un très grand » bien pour la Religion. Cet honnête » homme s'appelloit *Saavedra*: il étoit, » à ce que j'ai ouï dire, de la Ville » de Cordoue; c'étoit un grand Ecri- » vain qui avoit bien d'autres talens. » Je l'ai vu depuis ramer dans les Ga- » leres de S. M. où il reſta long-tems. » Enfin on lui donna la liberté avec » laquelle il eſt mort très miſerable.

Voilà je l'avoue une objection qui mérite conſidération: c'eſt un Auteur contemporain qui parle, & qui paroit n'avoir eu aucun égard au Manuſcrit de l'Eſcurial que vraiſemblement il n'avoit pas vû. Ce n'eſt donc que ſur le bruit commun qu'il écrit. Ajoutons-

y la circonſtance remarquable, qu'il avoit vû ce même homme aux Galeres, elle n'aura cependant de force qu'autant qu'on voudra la conſiderer indépendamment de tout le reſte. Mais le peu de vraiſemblance de ce fait, le témoignage de Souſa, les contradictions qu'offre Paramo lui-même, détruiſent & anéantiſſent l'objection qu'on pourroit tirer de l'autorité d'*Illeſcas*.

Comment *Illeſcas*, dira-t-on, auroit-il pu tomber dans une erreur auſſi groſſiere ſur un fait arrivé de ſon tems? Pour ſatisfaire à cette queſtion, je ne veux pas me prévaloir de la critique que *Leonard de Argenſola* a faite de cet Ecrivain, en diſant qu'il étoit facile à croire & leger à écrire.

L'Auteur le plus circonſpect peut ſouvent donner dans l'erreur. J'ai ſouvent remarqué comment une bagatelle donne naiſſance à une erreur populaire qui ſe répand dans tout un Royaume, qui jette de ſi profondes racines, que l'on n'en guerit que fort tard & peut-être jamais. Nous avons en Eſpagne plus d'un exemple de ces préjugés

qui même y ont regné très long-tems; & quoiqu'on en ſoit revenu à préſent, l'impreſſion en reſte encore juſqu'à un certain point. C'eſt ce qui a pu arriver a l'égard de ce que raconte *Illeſcas*.

Mais on ne doit pas non plus tirer avantage de ce qu'il dit avoir vu Saavedra aux Galeres. Cet homme pouvoit y être pour crime de faux ſeing qu'il avoit ſouvent commis, ſans que pour cela il fût coupable de celui que le vulgaire lui impute. Ce qui a pu tromper *Illeſcas* & avec lui toute l'Eſpagne, c'eſt que Saavedra lui-même ſe vantoit de cette avanture; ce qui eſt vrai, ſi le Manuſcrit en queſtion eſt, comme quelques-uns le penſent, l'ouvrage même du coupable. Cette circonſtance peut accréditer la relation dans l'eſprit de quelques perſonnes, mais doit faire à mon avis un effet contraire; car quelle foi mérite un impoſteur de profeſſion? Quoi! dira-t-on, un homme s'accuſeroit-il lui-même, ſi la faute qu'il avoue n'étoit pas réelle? Je réponds que quelqu'abſurde que cela paroiſſe, le cas arrive aſſez ſouvent. Un criminel qui n'a plus rien

à perdre, qui eſt au-deſſus de l'infamie, & qui eſt déja flétri par les punitions publiques, ſe charge quelquefois de crimes dont il ne s'eſt point rendu coupable. Il peut même arriver qu'il ait intérêt de les avouer, quand ils font preuve d'induſtrie ou de courage, & tel eſt le cas de Saavedra. Déja condamné aux Galeres, il ne lui en coutoit pas plus de ſe charger de l'imputation d'avoir joué le rôle de Nonce en Portugal, & d'y avoir établi l'Inquiſition. L'importance de l'objet ſembloit même devoir lui faire obtenir grace pour les moyens qu'il avoit employés. C'étoit d'ailleurs faire parade d'une habileté ſinguliere, & d'une témérité peu commune, les deux choſes qui flattent le plus l'imagination. Ceux qui à force de méchancetés ont perdu toute honte, font vanité d'un faux héroiſme qui ſuppoſe de la bravoure & de l'adreſſe, comme il en faut pour entreprendre des projets hardis & difficiles. C'eſt la ſeule voie par laquelle ils peuvent ſe faire un nom, ſurtout lorſque cette vanité n'empire pas leur condition.

Il ſe peut au reſte que Saavedra ait paru en qualité de Légat ou de Nonce Apoſtolique dans quelques lieux de la Caſtille & du Portugal, où il aura tiré parti de cette impoſture en donnant de fauſſes diſpenſes. C'eſt la-deſſus qu'on aura bâti toute la fable, & que d'un Charlatan on aura fait un celebre impoſteur.

Il eſt remarquable que preſque dans le même tems on joua en Italie une pareille farce. Un fripon qui reſſembloit beaucoup de viſage au Cardinal *Louis Simoneta*, Legat au Concile de Trente, ayant appris ſa mort, prit ſon nom & ſes habits avec tout l'attirail d'un Cardinal Legat. Il leva un Equipage magnifique, & ſe fit ſuivre d'un grand nombre de domeſtiques, parmi leſquels étoient d'autres fripons comme lui. Avec tout cet appareil, il parcourut la campagne, & y fit de l'argent en donnant des diſpenſes, même au-delà de ce qu'auroit pu faire un véritable Légat. Mais cette comédie ne dura pas long-tems; car ayant eu la hardieſſe d'entrer dans le Bolonnois, *Donato de Ceſia*, Vice Légat de Bo-

logne, après l'avoir fait arrêter, le fit pendre ; & pour faire alluſion à l'effronterie qu'il avoit eue de prendre le nom de Cardinal *Simoneta*, en le conduiſant au ſuplice, on lui mit entre les mains une bourſe vuide avec ce jeu de mots pour deviſe, *ſine moneta*.

FIN.

TABLE DES MATIERES.

ANGLETERRE.

I. *Dissertation sur la Population du Genre Humain.* (Second Extrait). Page 3
II. *Voyage dans Londres.* 30
III. *Les grandes vertus se trouvent souvent chez les Petits.* 47
IV. *L'Auteur*, Comédie de *M.* Foote. 59
V. *Suite des Voyages de* Keisler. 84
VI. *Vies de Cléopatre & d'Octavie.* 95

ALLEMAGNE.

I. *Considérations sur le Bleu de Berlin.* 107
II. *Prérogatives des Pays froids pour la culture de la Soye, par M.* Justi. 119
III. *Suite de l'Examen de la Diminution de l'Eau, par M.* Browallius. 133

IV. Suite du Théâtre Allemand de M. Gottſched. (Dernier Extrait). 174

ITALIE.

I. Suite des Satyres du Menzini. 196
II. Epitaphe & Vie Littéraire de M. Cocchi. 206

ESPAGNE.

Origine prétendue de l'établiſſement de l'Inquiſition en Portugal. 219

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du préſent mois. A Paris, ce 20 Mars 1758.

DEPASSE.